22-10-52

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/chefsdoeuvredram00alla

RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS.

TOME XX.

A PARIS,

Chez { Ladrange, libraire, quai des Augustins, n° 19 ;
Guibert, libraire, rue Gît-le-Cœur, n° 10 ;
Lheureux, libraire, quai des Augustins, n° 37 ;
Verdière, libraire, même quai, n° 25

CHEFS-D'ŒUVRE

DRAMATIQUES

DE D'ALLAINVAL,

ET

FAGAN.

A PARIS,

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ,

IMPRIMEUR DU ROI.

1823.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

CSP

PQ
1213
.R42
V.20
1823

L'ÉCOLE
DES BOURGEOIS,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

PAR D'ALLAINVAL,

Représentée, pour la première fois, le 20 septembre 1728.

NOTICE

SUR

D'ALLAINVAL.

Léonor-Jean-Christine Soulas d'Allainval naquit à Chartres de parents peu riches. Arrivé fort jeune à Paris, il y prit l'habit ecclésiastique; mais il ne paroît pas qu'il soit jamais entré dans les ordres, car il a travaillé publiquement pour divers théâtres. Il a fait jouer aux Italiens l'*Embarras des Richesses*, comédie en trois actes et en prose, et personne ne sembloit moins fait que lui pour connoître cet embarras, ayant toujours vécu fort pauvre, au point de n'avoir quelquefois pas d'autre asile pour passer la nuit que les chaises à porteurs que l'on

trouvoit en ce temps au coin des rues. Cette pauvreté ne lui déplaisoit même pas extrêmement, si l'on s'en rapporte à l'épigraphe qu'il fit imprimer en tête de cette comédie.

Ibi divitiæ, ubi pax et hilaritudo; ubi divitiæ, si non adest pax et hilaritudo, ibi paupertas.

D'Allainval étant d'un caractère fort gai et fort insouciant, il est possible, comme l'on voit, qu'il ne se soit jamais trouvé véritablement pauvre.

La première pièce qu'il ait donnée au théâtre Français est *la Fausse comtesse*, comédie en un acte, en prose, représentée le 27 juillet 1726, et qui ne fut jouée que cinq fois.

L'École des Bourgeois parut, pour la première fois, le 20 septembre 1726. Cette comédie n'eut alors qu'un médiocre succès, mais depuis on lui a rendu plus de justice, et elle est restée au répertoire.

Le Mari curieux, dernière comédie de l'au-

teur, jouée au théâtre Français le 7 juillet 1731, n'eut qu'un foible succès, et sembloit en mériter un plus grand.

D'Allainval avoit un jour dîné chez un fermier général. En revenant, il fut attaqué d'apoplexie et porté à l'Hôtel-Dieu, où il mourut le 2 mai 1753.

PERSONNAGES.

MADAME ABRAHAM, veuve d'un banquier.
BENJAMINE, fille de madame Abraham.
M. MATHIEU, banquier.
DAMIS, conseiller, cousin et amant de Benjamine.
UN COMMISSAIRE, } parents de madame
UN NOTAIRE, } Abraham.
MARTHON, suivante de Benjamine.
PICARD, laquais de madame Abraham.
LE MARQUIS DE MONCADE.
UN COMMANDEUR, } amis du marquis de
UN COMTE, } Moncade.
M. POT-DE-VIN, intendant du marquis de Moncade.
UN COUREUR du marquis de Moncade.

La scène est à Paris, chez madame Abraham.

L'ÉCOLE
DES BOURGEOIS,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

MADAME ABRAHAM, BENJAMINE.

Mme ABRAHAM.

Enfin, ma chère Benjamine, c'est donc ce soir que tu vas être l'épouse de monsieur le marquis de Moncade. Il me tarde que cela ne soit déja; et il me semble que ce moment n'arrivera jamais.

BENJAMINE.

J'en suis plus impatiente que vous, ma mère; car, outre le plaisir de me voir femme d'un grand seigneur, c'est que, comme cette affaire s'est traitée depuis que Damis est à sa campagne, je se-

rai ravie qu'à son retour il me trouve mariée, pour m'épargner ses reproches.

Mme ABRAHAM.

Est-ce que tu songes encore à Damis?

BENJAMINE.

Non, ma mère. Mais que voulez-vous? il est neveu de feu mon père; nous avons été élevés ensemble : je ne connoissois personne plus aimable que lui; j'ignorois même qu'il en fût. Je lui trouvois de l'esprit, du mérite; il étoit amusant, tendre, complaisant. Il m'aima ; je l'aimai aussi.

Mme ABRAHAM.

Qu'il perd auprès de ce jeune seigneur! qu'il est défait! qu'il est petit! qu'il est mince! Son mérite paroît ridicule, sa tendresse maussade. C'est un petit homme de palais, la tête pleine de livres, attaché à ses procès; un bourgeois tout uni, sans manières, ennuyeux, doucereux, à donner des vapeurs!

BENJAMINE.

Vive le marquis de Moncade! Le beau point de vue! quelle légèreté! quelle vivacité! quel enjouement! quelle noblesse! quelles graces sur-tout!

Mme ABRAHAM.

Les bourgeoises qui ne sont pas connoisseuses en bons airs appellent cela étourderies, indis-

crétions, impolitesses; mais cela est charmant. Les femmes de qualité en sentent tout le prix; et ce sont elles qui les ont mis sur ce pied-là.

BENJAMINE.

Que j'ai de graces à rendre à la mauvaise fortune de monsieur le marquis!

Mme ABRAHAM.

A sa mauvaise fortune, dis-tu?

BENJAMINE.

Du moins, ma mère, est-ce au dérangement de ses affaires que je le dois, et sans les cent mille francs qu'il vous devoit, je ne l'aurois jamais connu... Qu'est-ce?... Marthon!.. C'est lui, apparemment?

SCÈNE II.

MARTHON, MADAME ABRAHAM, BENJAMINE.

MARTHON, *à madame Abraham.*

Madame, voilà monsieur Mathieu qui vient d'entrer.

BENJAMINE.

Mon oncle?

Mme ABRAHAM.

L'incommode visite!... Comment lui déclarer votre mariage? Cependant il n'y a plus à reculer.

BENJAMINE.

Vous craignez qu'il ne goûte pas cette alliance?

Mme ABRAHAM.

Oui, il a l'esprit si peuple! J'avois cru qu'en épousant une fille de condition, comme il a fait, cela le décrasseroit; mais point du tout. Je ne sais où j'ai pêché un si sot frère... Voilà comme étoit feu votre père.

MARTHON.

Oh! mademoiselle n'en tient point.

BENJAMINE, *à madame Abraham.*

Si vous lui parliez du dédit que vous avez fait avec monsieur le marquis?

Mme ABRAHAM.

Non; garde-t'en bien.

BENJAMINE.

Il ne donnera jamais son consentement.

Mme ABRAHAM.

On s'en passera. Ne faudroit-il point, parce-qu'il plaît à monsieur Mathieu que vous épousiez son Damis, que vous renonciez à être marquise, à être l'épouse d'un seigneur, à figurer à la cour?... (*à part.*) Monsieur Mathieu, je vous conseille; venez, venez un peu m'étourdir de vos raisonnements: je vous attends.

MARTHON.

Le voilà. (*Elle sort.*)

SCÈNE III.

M. MATHIEU, MADAME ABRAHAM, BENJAMINE.

M. MATHIEU, *riant.*

Ha, ha, ha, ha!

Mme ABRAHAM, *à part.*

Qu'a-t-il donc tant à rire?

M. MATHIEU, *à madame Abraham et à Benjamine.*

Ma sœur, ma nièce, que je vous régale d'une nouvelle qui court sur votre compte!

Mme ABRAHAM.

Sur le compte de Benjamine?

M. MATHIEU.

Oui, madame Abraham; et sur le vôtre aussi. Elle va vous réjouir, sur ma parole! On vient de me dire que... Oh! ma foi! cela est trop plaisant!

Mme ABRAHAM.

Achevez donc.

BENJAMINE, *à part.*

Sa gaieté me rassure.

M. MATHIEU, *à madame Abraham.*

On vient donc de me dire que vous mariez ce

soir Benjamine à un jeune seigneur de la cour, à un marquis. Est-ce que cela ne vous fait pas plaisir?

BENJAMINE.

Pardonnez-moi, mon oncle, puisque cela vous en fait... (*à madame Abraham.*) Il le prend mieux que nous ne pensions.

Mme ABRAHAM, *à M. Mathieu.*

Et qu'avez-vous répondu?

M. MATHIEU.

« Quoi, ma sœur? ai-je dit... Oui, votre sœur, « votre propre sœur, madame Abraham... Bon! « bon! quelle peste de conte!... Rien n'est plus « vrai... Eh! non, je ne vous crois point. Quelle « apparence! La veuve et la sœur d'un banquier, « et qui fait encore actuellement le commerce « elle-même, donner sa fille à un marquis? allons « donc, vous vous moquez!... » Mais vous ne riez pas, vous autres?

Mme ABRAHAM.

Il n'y a que les impertinents qui en rient.

BENJAMINE, *à M. Mathieu.*

Je n'y vois rien de risible, mon oncle.

M. MATHIEU.

Ma foi! vous avez raison de vous fâcher toutes les deux. Vous avez plus d'esprit que moi; et j'ai eu tort de prendre la chose en riant. Je ne pen-

sois pas que c'étoit vous donner un ridicule.

Mme ABRAHAM.

Que voulez-vous dire, monsieur Mathieu, avec votre ridicule?

M. MATHIEU.

Laissez, laissez-moi faire. Je m'en vais retrouver ces impertinents nouvellistes, et leur laver la tête d'importance.

Mme ABRAHAM.

Qui vous prie de cela?

M. MATHIEU.

Ils vont trouver à qui parler.

BENJAMINE.

Il faut les mépriser.

M. MATHIEU.

Non, morbleu! non: votre honneur m'est trop cher.

Mme ABRAHAM.

Quel tort font-ils à notre honneur?

M. MATHIEU.

Quel tort, ma sœur? quel tort? Si ce bruit se répand, que pensera de vous toute la ville? On vous regardera par-tout comme des folles.

Mme ABRAHAM.

Et nous voulons l'être. La ville est une sotte, et vous aussi, monsieur mon frère.

BENJAMINE, *à M. Mathieu.*

Est-ce une folie, mon oncle, que d'épouser un homme de qualité?

M. MATHIEU.

Comment donc! La chose est-elle vraie?

BENJAMINE.

Eh! mais, mon oncle...

Mme ABRAHAM, *à M. Mathieu.*

Eh bien! oui, elle est vraie

M. MATHIEU.

Ma sœur!...

Mme ABRAHAM.

Eh bien, mon frère?... Il ne faut point tant ouvrir les yeux, et faire l'étonné. Qu'y a-t-il donc là-dedans de si étrange? Ma fille est puissamment riche; et, depuis la mort de son père, j'ai encore augmenté considérablement son bien. Je veux qu'elle s'en serve, qu'il lui procure un mari qui lui donne un beau nom dans le monde, et à moi de la considération : et jugez si je choisis bien, c'est monsieur le marquis de Moncade.

M. MATHIEU.

Y songez-vous? c'est un seigneur ruiné.

Mme ABRAHAM.

Nul ne sait mieux que moi ses affaires, mon frère. J'ai des billets à lui pour plus de cent mille francs. C'est un présent de noce que je lui ferai,

et demain il sera aussi à son aise qu'aucun autre de la cour.

M. MATHIEU.

Et Benjamine y sera-t-elle à son aise? Vous allez sacrifier à votre vanité le bonheur et le repos de sa vie.

Mme ABRAHAM.

Cela me plaît.

M. MATHIEU.

Qu'au moins mon exemple vous touche. Riche banquier, par un fol entêtement de noblesse, j'épousai une fille qui n'avoit pour bien que ses aïeux; quels chagrins, quels mépris ne m'a-t-elle pas fait essuyer tant qu'elle a vécu?

Mme ABRAHAM.

Vous les méritiez, apparemment?

M. MATHIEU.

Elle et toute sa famille puisoient à pleines mains dans ma caisse; et elle ne croyoit pas que je l'eusse encore assez payée.

Mme ABRAHAM.

Elle avoit raison; vous ne savez pas ce que c'est que la qualité.

M. MATHIEU.

Je n'étois son mari qu'en peinture; elle craignoit de déroger avec moi; en un mot, j'étois le George Dandin de la comédie.

Mme ABRAHAM.

Elle en usoit encore trop bien avec vous.

M. MATHIEU.

N'exposez point ma nièce à endurer des mépris.

Mme ABRAHAM.

Des mépris à ma fille, des mépris! Ma fille est-elle faite pour être méprisée? Monsieur Mathieu, en vérité, vous êtes bien piquant, bien insultant pour me dire ces pauvretés en face! Il n'y a que vous qui parliez comme cela : et sur quoi donc jugez-vous qu'elle mérite du mépris? Qu'a-t-elle, s'il vous plaît, qui ne soit aimable? Voilà un visage fort laid, fort désagréable! Je ne sais, si vous n'étiez pas mon frère, ce que je ne vous ferois point, dans la colère où vous me mettez.

BENJAMINE, *à M. Mathieu.*

Mon oncle, quand monsieur le marquis ne seroit pas un galant homme comme il est, je me flatterois, par ma complaisance, de gagner son affection.

M. MATHIEU.

Quoi, vous aussi, ma nièce? Pouvez-vous oublier ainsi Damis?

Mme ABRAHAM.

Laissez là votre Damis. Qu'allez-vous lui chanter? Qu'il étoit neveu de feu son père? Elle le sait

bien. Qu'il la lui avoit promise en mariage? J'en conviens. Que c'est un conseiller aimable de sa figure, plein d'esprit? Tout ce qu'il vous plaira. Qu'il n'est point comme les autres jeunes magistrats, dont le cabinet est dans les assemblées et dans les bals? Tant mieux pour lui. Qu'il aime son métier, qu'il y est attaché, qu'il cherche à le remplir avec honneur et conscience? Il ne fait que son devoir.

M. MATHIEU.

Ajoutez à cela que j'ai promis d'assurer mon bien à Benjamine, et que, si elle n'est pas à Damis, mon bien n'est pas à elle.

Mme ABRAHAM.

Eh! gardez-le, monsieur Mathieu, gardez-le: elle est assez riche par elle-même; et ce seroit trop l'acheter que d'écouter vos sots raisonnements.

M. MATHIEU.

Je le garderai aussi, madame Abraham. Adieu, adieu; et quand je reviendrai vous voir, il fera beau.

Mme ABRAHAM.

Adieu, monsieur Mathieu, adieu.

(*M. Mathieu sort.*)

SCÈNE IV.

MADAME ABRAHAM, BENJAMINE.

BENJAMINE.

Voilà mon oncle bien en colère contre nous.

Mme ABRAHAM.

Permis à lui.

BENJAMINE.

Vous auriez pu, ce me semble, lui annoncer la chose un peu plus doucement; peut-être y auroit-il donné son agrément.

Mme ABRAHAM.

Eh! que m'importe?

BENJAMINE.

Je suis au désespoir de me voir brouillée avec lui.

Mme ABRAHAM.

Bon, bon! Ah! qu'il se défâchera bientôt! il t'aime. Je ne suis pas trop fâchée, moi, qu'il nous boude un peu: cela l'éloignera d'ici pour quelques jours; et je n'aurois pas été fort contente qu'on l'eût vu figurer ici ce soir, en qualité d'oncle, parmi les seigneurs qui viendront sans doute à tes noces. C'est un assez méchant plat que sa personne. Dieu merci, nous en voilà défaites. Je veux aussi éloigner tous nos parents. Ce sont gens qu'il ne faut plus voir désormais.

SCÈNE V.

MARTHON, MADAME ABRAHAM, BENJAMINE.

MARTHON, *à Benjamine.*

Miséricorde! pour moi, je crois que l'enfer est déchaîné aujourd'hui contre votre mariage. Voilà Damis qui vient par la porte du jardin.

BENJAMINE.

Damis? Quoi, il est de retour?

MARTHON.

Apparemment.

Mme ABRAHAM.

Va-t'en lui dire qu'il n'y a personne. (*Marthon fait quelques pas pour sortir.*) Mais, non; reviens: il vaut mieux...

MARTHON, *revenant.*

Hâtez-vous de résoudre; il approche.

Mme ABRAHAM.

Eh! faut-il tant de façons? il faut le congédier.

BENJAMINE.

Pour moi, je me retire; je ne saurois soutenir sa vue.

Mme ABRAHAM.

Marthon nous en défera. (*à Marthon.*) Charge-t'en.

MARTHON.

Très volontiers. Vous n'avez qu'à dire.

Mme ABRAHAM.

Il faut que tu lui donnes son congé; mais cela d'un ton qu'il n'y revienne plus.

MARTHON.

Oh! laissez-moi faire. Je sais comment m'y prendre; c'est une partie de plaisir pour moi.

BENJAMINE.

Marthon, ne le maltraite point : renvoie-le le plus doucement que tu pourras. Il me fait pitié!

MARTHON.

Rentrez, rentrez.

(*Madame Abraham et Benjamine rentrent dans leur appartement.*)

SCÈNE VI.

MARTHON.

De la pitié pour un homme de robe!... La pauvre espèce de fille!... Je crois, le ciel me pardonne, qu'elle l'aime encore!... Mais j'y vais mettre ordre... Oh! ma foi! il tombe en bonne main... Le voilà.

SCÈNE VII.

DAMIS, MARTHON.

DAMIS.

Bonjour, Marthon.

MARTHON.

Bonjour, monsieur.

DAMIS.

Comment se porte ma chère Benjamine, et madame Abraham, ma tante?

MARTHON.

Bien.

DAMIS.

Elles vont être bien joyeuses de me voir de retour?

MARTHON.

Oui.

DAMIS.

L'impatience de les revoir m'a fait laisser à ma terre mille affaires imparfaites.

MARTHON.

Il falloit y rester pour les terminer; elles en auroient été charmées; et, en votre place, j'y retournerois sans les voir.

DAMIS.

Va, folle, va m'annoncer; je brûle de les embrasser.

MARTHON.

Elles n'y sont pas, monsieur.

DAMIS.

On m'a dit là-bas qu'elles y étoient.

MARTHON.

Eh bien! on m'a défendu de faire entrer personne; cela revient au même.

DAMIS.

Va, va toujours. Cette défense, à coup sûr, n'est pas pour moi.

MARTHON.

Pardonnez-moi, monsieur; elle est pour vous plus que pour personne, pour vous seul.

DAMIS.

Que veux-tu dire? Explique-toi.

MARTHON.

Comment! vous n'y êtes pas encore? Vous avez la conception bien dure. Cela est clair comme le jour. Je vois bien qu'il vous faut donner votre congé tout crûment. C'est votre faute au moins. Je voulois vous envelopper cette malhonnêteté dans un compliment; mais vous ne voyez rien, si vous ne le touchez au doigt. Ma maîtresse donc m'a chargée de vous prier, de sa part, de ne plus l'aimer, de ne plus la voir, de ne plus venir ici, de ne plus penser à elle; bien entendu

que, de son côté, elle vous en promet autant.

DAMIS.

Ah ciel! Benjamine cesseroit de m'aimer?

MARTHON.

La grande merveille!

DAMIS.

Quel crime, quel malheur peut m'attirer aujourd'hui sa haine? De quoi suis-je coupable à son égard? Que lui ai-je fait?

MARTHON.

Eh! non, monsieur Damis, elle ne se plaint point de vous; mais mettez-vous en sa place. Figurez-vous qu'elle vous aime à la rage. Vous ne lui avez dit jusqu'ici que des douceurs bourgeoises, qui courent les rues, que chaque fille sait par cœur en naissant. Il lui vient un jeune seigneur, un marquis de la haute volée. Il ne pousse point de fleurettes, point de soupirs: il ne parle point d'amour, ou, s'il en parle, c'est sans sembler le vouloir faire, par distraction; mais il étale une figure charmante. Il apporte avec soi des airs aisés, dissipés, libertins, ravissants. Il chante, il parle en même temps, et de milles choses différentes à-la-fois. Tout ce qu'il dit n'est, le plus souvent, que des riens, des bagatelles, que tout le monde peut dire; mais, dans sa bouche, ces riens plaisent,

ces bagatelles enchantent; ce sont des nouveautés; elles en ont les graces... Il parle d'épouser, il parle de la cour, de nous y faire briller... Hein?... Vous ne dites rien? Vous voyez bien qu'il n'y a point de femme assez sotte pour se piquer de constance en pareil cas.

DAMIS.

Quoi, elle va épouser un homme de cour?

MARTHON.

Oui, s'il vous plaît, monsieur le marquis de Moncade; et, à son exemple, moi, je renonce à votre Champagne. Vous devez l'en assurer; et je vais donner dans l'écuyer.

DAMIS.

Monsieur le marquis de Moncade?... Marthon, je n'ai donc plus d'espérance?

MARTHON.

Bon! il y a un dédit de fait; et c'est ce soir qu'ils s'épousent. Aussi il falloit que vous allassiez à votre campagne!... Eh! mort de ma vie, à quoi vous sert donc d'avoir tant étudié, si vous ne savez pas qu'il ne faut jamais donner à une femme le temps de la réflexion?

DAMIS.

Benjamine infidèle!... Je veux lui parler.

MARTHON.

Cela est inutile, monsieur.

DAMIS.

Je veux voir comment elle soutiendra ma présence.

MARTHON.

Vous n'entrerez pas.

DAMIS, *faisant quelques pas pour entrer dans l'appartement de Benjamine.*

Que je lui dise un mot!

MARTHON, *le repoussant.*

Point!... Que ces gens de robe sont tenaces!

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS DE MONCADE, *entrant sans être vu de Damis et de Marthon, et restant un moment dans le fond;* DAMIS, MARTHON.

DAMIS, *à Marthon.*

Ma chère Marthon!

MARTHON.

Toutes ces douceurs sont inutiles.

DAMIS.

Toi, qui es ordinairement si bonne!

MARTHON.

Je ne veux plus l'être.

DAMIS, *se jetant à genoux.*

Veux-tu me voir à tes genoux?

MARTHON.

Eh! levez-vous, monsieur.

DAMIS.

Non, je vais mourir à tes pieds, si tu es assez cruelle, assez dure, pour me refuser la faveur...

LE MARQUIS, *à part.*

Les faveurs!

MARTHON.

Que voulez-vous, monsieur?

DAMIS.

Tiens, ma chère Marthon, voilà ma bourse.

LE MARQUIS, *à part.*

Oh! oh! diable! il offre sa bourse! Il est, ma foi, temps que je vienne au secours de la pauvre enfant. (*Il va se mettre entre Damis et Marthon.*)

DAMIS.

Prends-la, de grace.

MARTHON, *regardant la bourse.*

Il m'attendrit. (*à part, avec étonnement, en apercevant le marquis.*) Monsieur le marquis!

LE MARQUIS, *à Damis.*

Courage! monsieur, courage! Mais, ma foi, vous ne vous y prenez pas mal!

DAMIS, *s'en allant.*

Que je suis malheureux!

LE MARQUIS, *l'arrêtant.*

Eh! non, eh! non, que je ne vous fasse pas

fuir. Revenez donc, monsieur, revenez donc. Je veux vous servir auprès de Marthon. Je suis fâché qu'elle vous refuse.

DAMIS.

Ah, monsieur! laissez-moi me retirer.

LE MARQUIS.

Allez; je vais la gronder d'importance des tourments qu'elle vous fait souffrir.

(*Damis sort.*)

SCÈNE IX.

LE MARQUIS DE MONCADE, MARTHON.

LE MARQUIS.

Comment! comment! Marthon, tu rebutes ce jeune homme, tu le désespères, tu le consumes? Mais, vraiment, tu as tort : il est assez aimable. Tu te piques de cruauté? Eh! fi! mon enfant, eh! fi! cela est vilain : c'est la vertu des petites gens.

MARTHON.

Mais, monsieur le marquis...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Oh! quand tu verras le grand monde, tu apprendras à penser; cela te formera.

MARTHON.

Avec votre permission...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Toi cruelle? Marthon cruelle, avec ces yeux brillants, ce nez fin, cette mine friponne, ce regard attrayant? Je n'aurois jamais cru cela de toi. A qui se fier désormais? Tout le monde y seroit trompé comme moi. Toi cruelle?

MARTHON.

Eh! non, monsieur le marquis...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Ah! tu ne l'es pas? Tant mieux, mon enfant, tant mieux. Je te rends mon estime, ma confiance; cela te rétablit dans mon esprit. Mais, dis-moi, qu'est-ce que ce jeune soupirant? N'est-ce pas quelque petit avocat?

MARTHON.

Non, monsieur le marquis; c'est un conseiller.

LE MARQUIS.

Un conseiller? La peste! Marthon, un conseiller? Mais, ventrebleu! tu choisis bien. Tu as du goût; tu ressembles à ta maîtresse : tu cherches à t'élever; tu ne donnes pas dans le bas. Je t'en félicite.

MARTHON.

Monsieur le marquis, vous me faites trop d'honneur. Ce jeune homme est Damis, cousin de ma maîtresse, et ci-devant son amant, à qui je viens de donner son congé.

LE MARQUIS.

Damis, dis-tu? c'est Damis qui sort? c'est à Damis que je viens de parler? Ah! morbleu! je suis au désespoir. Pourquoi diable ne me l'as-tu pas dit? je lui aurois fait mon compliment de condoléance. Mais, friponne, tu en sais long! Tu cherches à rompre les chiens. Non, non, non, tu n'y réussiras pas; je ne prends point le change : je l'ai vu à tes genoux; j'ai entendu qu'il te demandoit des faveurs : tu étois interdite, et j'ai surpris un de tes regards, qui promettoit...

MARTHON, *l'interrompant.*

Toute la faveur qu'il vouloit de moi étoit de l'introduire auprès de ma maîtresse.

LE MARQUIS.

Eh! que ne me le disois-tu? je l'aurois introduit moi-même. C'est un plaisir que j'aurois été ravi de lui faire. Tu ne me connois pas : j'aime à rendre service. Benjamine l'a donc aimé autrefois?

MARTHON.

Oui, monsieur; ils ont été élevés ensemble : on le lui promettoit pour mari. Le moyen de ne pas aimer un homme dont on doit être la femme?

LE MARQUIS, *avec ironie.*

Oui, tu dis bien : le moyen de s'en empêcher? il est vrai, cela est fort difficile.

MARTHON.

Mais ma maîtresse ne l'aime plus; et je viens de lui signifier, de sa part, de ne plus venir ici.

LE MARQUIS.

Mais, mais cela est dur à elle; cela est inhumain. Renvoyer, congédier ainsi un soupirant, pour moi! un jeune homme qu'on aimoit, un mari promis! Oh!... Et lui, comment a-t-il pris cela? Comment a-t-il reçu ce compliment?

MARTHON.

Avec désespoir!

LE MARQUIS.

En effet, cela est désespérant! Je compatis à sa peine. Mais tu devois bien lui dire, pour le consoler, que c'étoit moi, un seigneur, monsieur le marquis de Moncade, qui lui enlevois sa maîtresse. Cela lui auroit fait entendre raison, sur ma parole.

MARTHON.

Bon! la raison est bien faite pour ceux qui aiment.

LE MARQUIS.

A propos, où est donc tout le monde? D'où vient que je ne vois personne? Ni mère? ni fille? Ne sont-elles pas ici? Benjamine est-elle encore couchée? Va l'éveiller.

MARTHON.

Elle s'est levée dès le matin. Est-ce qu'une fille peut dormir la veille de ses noces? Elle est toujours sur les épines.

LE MARQUIS.

Oui, je conçois que son imagination a à travailler.

MARTHON.

Voilà déja madame Abraham.

SCÈNE X.

MADAME ABRAHAM, LE MARQUIS, MARTHON.

Mme ABRAHAM, *au marquis.*

Eh! monsieur le marquis, quoi, vous êtes ici?

LE MARQUIS.

Vous voyez, depuis une heure.

Mme ABRAHAM.

D'où vient donc que mes gens ne m'avertissent pas? Voilà d'étranges coquins!

LE MARQUIS.

Et je commençois à jurer furieusement contre vous et contre votre fille.

Mme ABRAHAM.

Je vous prie de m'excuser.

LE MARQUIS.

Je vous excuse.

Mme ABRAHAM, *à Marthon.*

Marthon, va auprès de ma fille; qu'elle vienne au plus vite ici.

(*Marthon sort.*)

SCÈNE XI.

MADAME ABRAHAM, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Comment diable! madame Abraham, comment diable! je n'y prenois pas garde. Quel ajustement! quelle parure! quel air de conquête! Que la peste m'étouffe, si vous n'avez encore des retours de jeunesse! oui, oui; et on ne vous donneroit jamais l'âge que vous avez.

Mme ABRAHAM.

Vous êtes bien obligeant, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Non, je le dis comme je le pense. Quel âge avez-vous bien, madame Abraham? Mais ne me mentez pas; je suis connoisseur.

Mme ABRAHAM.

Monsieur le marquis, je compte encore par trente. J'ai trente-neuf ans.

LE MARQUIS.

Ah! madame Abraham, cela vous plaît à dire. Trente-neuf ans! avec un esprit si mûr, si consommé, si sage, cette élévation de sentiments, ce goût noble, ce visage prudent? Vous me trompez assurément! Vous avez trop de mérite, trop d'acquis pour n'avoir que trente-neuf ans. Oh! ma foi! vous pouvez vous donner hardiment la cinquantaine, et sans craindre d'être démentie.

Mme ABRAHAM, *à part.*

On s'en fâcheroit d'un autre; mais il donne à tout ce qu'il dit une tournure si polie!... (*au marquis.*) Monsieur le marquis, le notaire a-t-il passé à votre hôtel pour vous faire signer le contrat?

LE MARQUIS.

Non, pas encore. Nous signerons ce soir.

Mme ABRAHAM.

J'aurois été charmée que vous y eussiez vu les avantages que je vous fais.

LE MARQUIS.

Eh! madame Abraham, parlons de choses qui nous réjouissent; toutes ces formalités m'assomment. Ne vous l'ai-je pas dit? je me repose sur vous de tous mes intérêts.

Mme ABRAHAM.

Ils ne sont pas en de méchantes mains... Mais, je vous assure...

LE MARQUIS.

Eh! je le sais.

Mme ABRAHAM.

Je m'y démets entièrement pour vous de tous mes biens.

LE MARQUIS.

Eh! madame Abraham, laissons tout cela, je vous prie; vous verrez tantôt avec Pot-de-Vin, mon intendant. Il doit venir, vous vous arrangerez avec lui.

Mme ABRAHAM, *lui présentant une bourse.*

Et voilà, en avance, une bourse de mille louis, pour faire les faux frais de vos noces.

LE MARQUIS, *prenant la bourse gracieusement.*

Eh bien! madame, donnez donc... Êtes-vous contente? En vérité, vous faites de moi tout ce que vous voulez. Je me donne au diable; il faut que j'aie bien de la complaisance!

Mme ABRAHAM.

Il est vrai, mais...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Encore, madame, encore? Vous me persécutez! On diroit que je n'épouse votre fille que pour votre argent. Vous m'ôtez le mérite d'une

tendresse désintéressée. Là, madame Abraham, voilà qui est fini ; parlons de votre fille. Hein? ne la verrons-nous point?... La voilà, peut-être?... Non, c'est un de vos gens.

SCÈNE XII.

UN LAQUAIS, MADAME ABRAHAM, LE MARQUIS.

LE LAQUAIS, *à madame Abraham.*

Madame, on vous demande.

Mme ABRAHAM.

Qu'est-ce?

LE LAQUAIS.

Monsieur le commandeur de...

Mme ABRAHAM, *l'interrompant.*

Qu'il attende.

(*Le laquais sort.*)

SCÈNE XIII.

MADAME ABRAHAM, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Qu'il attende? Ah! madame Abraham, cela est impoli. Un homme de condition! un commandeur!

Mme ABRAHAM.

C'est un emprunteur d'argent, et je veux quitter le commerce.

LE MARQUIS.

Non pas, non pas; gardez-le toujours : cela vous désennuiera, et j'aurai quelquefois le plaisir de vous aller visiter dans votre caisse... Allez, allez faire affaire avec le commandeur.

Mme ABRAHAM.

Vous laisserois-je seul vous ennuyer?

LE MARQUIS.

Non, non, je ne m'ennuierai point.

Mme ABRAHAM.

C'est pour un instant, et j'entends ma fille.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XIV.

LE MARQUIS.

Les sottes gens, marquis, que cette famille! Il y auroit, ma foi, pour en mourir de rire... Mais il y a déja huit jours que cette comédie dure, et c'est trop. Heureusement elle finira ce soir. Sans cela, je désespérerois d'y pouvoir tenir plus long-temps, et je les enverrois au diable, eux et leur argent. Un homme comme moi l'achéteroit trop.

SCÈNE XV.

BENJAMINE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *tendrement.*

Eh! venez donc, mademoiselle; venez donc. Quoi, me laisser seul ici, m'abandonner, faire attendre le marquis de Moncade? Cela est-il joli? Je vous le demande.

BENJAMINE.

Monsieur le marquis, je suis excusable. J'étois à m'accommoder pour paroître devant vous; mais comme je savois que vous étiez ici, plus je me dépêchois, moins j'avançois : tout alloit de travers. Je croyois que je n'en viendrois jamais à bout. Cela me désespéroit!

LE MARQUIS, *gracieusement.*

C'étoit donc pour moi que vous vous arrangiez, que vous vous pariez? Je suis touché de cette attention. Vous êtes belle comme un ange. Je suis charmé de ce que je fais pour vous.

BENJAMINE.

Oui, monsieur le marquis; je ferai mon bonheur le plus doux de vous voir tous les moments de ma vie.

LE MARQUIS.

Eh! mademoiselle, vous avez un air de qualité; défaites-vous donc de ces discours et de ces sentiments bourgeois.

BENJAMINE.

Qu'ont-ils donc d'étrange?

LE MARQUIS.

Comment! ce qu'ils ont d'étrange? Mais ne voyez-vous pas qu'on n'agit point ainsi à la cour? les femmes y pensent tout différemment; et loin de s'ensevelir dans un mari, c'est celui de tous les hommes qu'elles voient le moins.

BENJAMINE.

Comment pouvoir se passer de la vue d'un mari qu'on aime?

LE MARQUIS.

D'un mari qu'on aime? Mais cela est fort bien! continuez; courage! Un mari qu'on aime! cela jure dans le grand monde. On ne sait ce que c'est. Gardez-vous bien de parler ainsi; cela vous décrieroit : on se moqueroit de vous. « Voilà, « diroit-on, le marquis de Moncade. Où est donc « sa petite épouse? Elle ne le perd pas de vue; « elle ne parle que de lui : elle le loue sans cesse. « Elle est, je pense, amoureuse de lui : elle en « est folle. » Quelle petitesse! quel travers!

BENJAMINE.

Est-ce qu'il y a du mal à aimer son mari?

LE MARQUIS.

Du moins, il y a du ridicule. A la cour un homme se marie pour avoir des héritiers : une femme pour avoir un nom; et c'est tout ce qu'elle a de commun avec son mari.

BENJAMINE.

Se prendre sans s'aimer! Le moyen de pouvoir bien vivre ensemble?

LE MARQUIS.

On y vit le mieux du monde. On n'y est ni jaloux ni inconstant. Un mari, par exemple, rencontre-t-il l'amant de sa femme : « Eh! mon « cher comte, où diable te fourres-tu donc? Je « viens de chez toi; il y a un siècle que je te « cherche. Va au logis, va; on t'y attend. Ma« dame est de mauvaise humeur : il n'y a que « toi, fripon! qui sache la remettre en joie!... » Un autre : « Comment se porte ma femme, che« valier? Où l'as-tu laissée? Comment êtes-vous « ensemble?... Le mieux du monde... Je m'en « réjouis. Elle est aimable, au moins! et, le dia« ble m'emporte, si je n'étois pas son mari, je « crois que je l'aimerois!... D'où vient que tu « n'es pas avec elle? Ah! vous êtes brouillés, je

« gage? Mais je vais lui envoyer demander à sou-
« per pour ce soir; tu y viendras, et je te veux
« raccommoder. »

BENJAMINE.

Je vous avoue que tout ce que vous me dites me paroît bien extraordinaire.

LE MARQUIS.

Je le crois franchement. La cour est un monde bien nouveau pour qui n'a jamais sorti du Marais. Les manières de se mettre, de marcher, de parler, d'agir, de penser; tout cela paroît étranger. On y tombe des nues; on ne sait quelle contenance tenir. Pour nous, nous y allons de plain-pied; c'est que nous sommes les naturels du pays. Allez, allez, quand vous en aurez pris l'air, vous vous y accoutumerez bientôt. Il n'est pas mauvais. Mais (*lui prenant la main*) allons faire un tour de jardin; je vous y donnerai encore quelques leçons, afin que vous n'entriez pas toute neuve dans ce pays.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

MARTHON, M. POT-DE-VIN.

MARTHON.

Monsieur Pot-de-Vin, je viens de vous annoncer à monsieur le marquis de Moncade, et il va venir.

M. POT-DE-VIN.

Je vous suis bien obligé, mademoiselle Marthon.

MARTHON.

Monsieur Pot-de-Vin, vous le connoissez donc, monsieur le marquis de Moncade?

M. POT-DE-VIN.

Si je le connois? Vraiment, je le crois; j'ai l'honneur d'être son intendant.

MARTHON.

Son intendant? Quoi, vous ne l'êtes donc plus de ce président chez qui nous nous sommes vus autrefois?

M. POT-DE-VIN.

Fi donc! mademoiselle Marthon, fi donc! un homme de robe? Est-ce une condition pour un intendant? Ce président ne devoit pas un sou; il payoit tout comptant, tout passoit par ses mains; point de mémoires, pas le moindre petit procès. Il n'y avoit pas de l'eau à boire pour moi dans cette maison; je n'y faisois rien: je me rouillois. J'y perdois mon temps et ma jeunesse; j'y enterrois le talent qu'il a plu au ciel de me donner.

MARTHON.

Chez monsieur le marquis, je crois que vous le faites bien valoir le talent?

M. POT-DE-VIN.

Oh, ma foi! parlez-moi d'un grand seigneur pour avoir un intendant. Quelle noblesse chez eux! quelle générosité! quelle grandeur d'ame! dès qu'on veut ouvrir la bouche pour leur parler de leurs affaires, ils bâillent, ils s'endorment, ils regardent comme au-dessous d'eux d'y penser seulement: c'est un temps qu'on vole à leurs plaisirs. On ne leur rend aucun compte: ils n'entrent dans aucuns détails; et monsieur le marquis pousse ces belles manières plus loin qu'aucun autre. Chez lui, je taille, je rogne, tout comme il me plaît; j'afferme ses terres, je casse les baux, je diminue les loyers, je bâtis, j'abats, je plante,

je vends, j'achète, je plaide, sans qu'il se mêle de rien, sans qu'il le sache.

MARTHON.

Vous le ruineriez, je gage, sans qu'il s'en aperçût?

M. POT-DE-VIN.

Justement. Mais je suis honnête homme.

MARTHON.

Bon! à qui le dites-vous? Est-ce que je ne vous connois pas?

M. POT-DE-VIN.

Ah! que madame Abraham a d'esprit! que c'est une femme bien avisée, bien prudente! elle fait là une bonne affaire de donner sa fille à monsieur le marquis; et, entre nous, mademoiselle Marthon, elle doit m'en avoir quelque obligation.

MARTHON.

A vous, monsieur Pot-de-Vin?

M. POT-DE-VIN.

Oui, oui, à moi; et si je disois un mot, quoique la chose soit bien avancée, je la ferois manquer.

MARTHON.

Comment donc?

M. POT-DE-VIN.

Depuis que le bruit s'est répandu que mon-

sieur le marquis épouse mademoiselle Benjamine, dans toutes les rues où je passe, je suis arrêté par un nombre infini de gros financiers et d'agio-» teurs. « Eh! monsieur Pot-de-Vin, me disent-ils, « mon cher monsieur Pot-de-Vin, j'ai une fille « unique, belle comme l'amour, et des millions!... « Messieurs, il n'est plus temps ; j'en suis fâché, « monsieur le marquis a fait un dédit... Eh! nous « le paierons avec plaisir; nous l'achèterons tout « ce qu'il vaudra. Monsieur Pot-de-Vin, voilà ma « bourse... monsieur Pot-de-Vin, voilà mille « louis... Prenez; livrez-nous sa main... Qu'il « épouse ma fille; vous le pouvez, si vous vou-« lez... Au moins, parlez-lui de nos richesses. »

MARTHON, *à part.*

C'est-à-dire qu'il ne se donne qu'au plus offrant et dernier enchérisseur... (*à M. Pot-de-Vin.*) Et vous les rebutez tous?

M. POT-DE-VIN.

Je vous en réponds... Ils ne manquent pas de me dire : « Ah! madame Abraham vous a mis « dans ses intérêts?... Non, messieurs; elle ne m'a « encore rien donné... Cela n'est pas possible, « monsieur Pot-de-Vin: elle sent trop le prix du « service que vous lui rendez; elle doit le payer au « poids de l'or... Je ne suis pas intéressé, mes-« sieurs...» Mademoiselle Marthon, ne manquez

pas de faire valoir à madame Abraham mon désintéressement.

MARTHON.

Non, non, j'en aurai soin.

M. POT-DE-VIN.

Dites-lui bien que, si monsieur le marquis savoit cela, peut-être changeroit-il de visée; mais que je me garderai bien de lui en ouvrir la bouche.

MARTHON.

Ah! monsieur Pot-de-Vin, monsieur Pot-de-Vin, que vous êtes bien nommé!

M. POT-DE-VIN.

Ce mariage ne vous fera pas de tort; votre compte s'y trouvera, mademoiselle Marthon. Monsieur le marquis inspirera la générosité à son épouse. Vous verrez vos profits croître au centuple, et vous connoîtrez la différence qu'il y a de servir la femme d'un seigneur, ou celle d'un bourgeois.

MARTHON.

Voici monsieur le marquis, je vous laisse avec lui. (*Elle sort.*)

SCÈNE II.

LE MARQUIS, M. POT-DE-VIN.

LE MARQUIS.

Eh bien! qu'est-ce? qu'y a-t-il de nouveau, monsieur Pot-de-Vin? Quoi, me venir relancer jusqu'ici? En vérité, vous êtes un terrible homme, un homme étrange, un homme éternel, une ombre, une furie attachée à mes pas! Çà, parlez donc. Que voulez-vous? qui vous amène?

M. POT-DE-VIN.

Monsieur le marquis, c'est par votre ordre que je viens ici.

LE MARQUIS.

Par mon ordre? Ah! oui; à propos, vous avez raison; c'est moi qui vous l'ai ordonné. Je n'y pensois pas; je l'avois oublié; j'ai tort, monsieur Pot-de-Vin, c'est ce soir que je me marie.

M. POT-DE-VIN.

Monsieur le marquis, je le sais.

LE MARQUIS.

Vous le savez donc? Et tout est-il prêt pour la cérémonie... Mes équipages?

M. POT-DE-VIN.

Oui, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Mes carrosses sont-ils bien magnifiques?

M. POT-DE-VIN.

Oui, monsieur le marquis; mais le carrossier...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Bien dorés?

M. POT-DE-VIN.

Oui, monsieur le marquis; mais le doreur...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Les harnois bien brillants?

M. POT-DE-VIN.

Oui, monsieur le marquis; mais le sellier...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Ma livrée bien riche, bien leste, bien chamarrée?

M. POT-DE-VIN.

Oui, monsieur le marquis; mais le tailleur, le marchand de galon...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Le tailleur, le marchand de galon, le doreur, le diable! Qui sont tous ces animaux-là?

M. POT-DE-VIN.

Ce sont ceux...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Je ne les connois point, et je n'ai que faire de tous ces gens-là Voyez, voyez avec eux, et avec madame Abraham.

M. POT-DE-VIN.

Mais, monsieur le marquis...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Oui, voyez avec eux. N'entendez-vous pas le français? Cela n'est-il pas clair? Arrangez-vous; ce sont vos affaires.

M. POT-DE-VIN.

Avec la permission de monsieur le marquis...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Avec ma permission ? Monsieur Pot-de-Vin, vous êtes mon intendant; je vous ai pris pour faire mes affaires. N'est-il pas vrai que, si je voulois prendre la peine de m'en mêler moi-même, vous me seriez inutile, et que je serois fou de vous payer de gros gages? Vous savez que je suis le meilleur maître du monde. J'en passe par-tout où il vous plaît: je signe tout ce que vous voulez, et aveuglément; je ne chicane sur rien. Du moins, usez-en de même avec moi; laissez-moi vivre, laissez-moi respirer.

M. POT-DE-VIN, *tirant un papier de sa poche.*

Monsieur le marquis, voici mon dernier mémoire, que je vous prie d'arrêter.

LE MARQUIS.

Vous continuez de me persécuter ? Arrêter un mémoire ici ! Est-ce le temps, le lieu ? Eh! nous le verrons une autre fois.

M. POT-DE-VIN.

Il y a une semaine que vous me remettez de jour à autre. Je n'ai que deux mots...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Voyons donc; il faut me défaire de vous.

M. POT-DE-VIN, *lisant.*

« Mémoire des frais, mises et avances, faits « pour le service de monsieur le marquis de Mon- « cade, par moi, Pierre-Roch Pot-de-Vin, inten- « dant de mondit sieur le marquis... »

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Eh! laissez là ce maudit préambule.

(*Il se jette dans un fauteuil.*)

M. POT-DE-VIN.

« Premièrement...

(*Le marquis siffle, et M. Pot-de-Vin s'arrête.*)

LE MARQUIS.

Continuez, continuez; je vous écoute

M. POT-DE-VIN.

« Pour un petit dîner que j'ai donné au procu- « reur, à sa maîtresse, à sa femme et à son clerc, « pour les engager à veiller aux affaires de mon- « sieur le marquis, cent sept livres. »

(*Le marquis se lève et répète deux pas de ballet, pendant que M. Pot-de-Vin continue.*)

« Item, pour avoir mené les susdits à l'opéra,

« voiture et rafraîchissement y compris, soixante-
« huit livres onze sous six deniers. »

LE MARQUIS, *chantant.*

« C'est trop languir pour l'inhumaine;
« C'est trop, c'est trop... »

M. POT-DE-VIN, *l'interrompant.*

Pardonnez-moi, monsieur le marquis, ce n'est pas trop. En honnête homme, j'y mets du mien.

LE MARQUIS, *riant.*

Eh! qui diable vous conteste rien, monsieur Pot-de-Vin? Je n'y songe seulement pas. Quoi, voulez-vous encore m'empêcher de chanter? C'est une autre affaire. Achevez vite.

M. POT-DE-VIN.

« Item, pour avoir été parrain du fils de la
« femme du commis du secrétaire du rapporteur
« de monsieur le marquis, cent quinze livres.
« Item... »

LE MARQUIS, *lui arrachant son mémoire.*

Eh, morbleu! donnez. Item! item! quel chien de jargon me parlez-vous là? Donnez: j'ai tout entendu; j'arrête votre mémoire. Votre plume. (*M. Pot-de-Vin tire de sa poche une écritoire et donne une plume et de l'encre au marquis, qui arrête le mémoire.*) Voilà qui est fait. Dorénavant je serai contraint de vous faire une trentaine de

blancs-signés, que vous remplirez de vos comptes, afin de n'avoir plus la tête rompue de ces balivernes.

SCÈNE III.

LE COMMANDEUR, LE MARQUIS, M. POT-DE-VIN.

LE COMMANDEUR, *au marquis.*

Mon cher marquis!

LE MARQUIS, *courant à l'embrassade.*

Ah! c'est toi, gros commandeur? (*à M. Pot-de-Vin.*) Allez, allez, monsieur Pot-de-Vin; ayez soin de tout ce que je vous ai ordonné, et revenez bientôt voir madame Abraham.

(*M. Pot-de-Vin sort.*)

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR.

Ah! marquis, marquis! je t'y prends avec monsieur Pot-de-Vin, chez madame Abraham. Je te devine, mon cher; le fait est clair, tu viens emprunter?

LE MARQUIS.

Moi, emprunter? Fi donc! commandeur, fi

donc! Pour toi, ta visite n'est point équivoque; je t'ai entendu annoncer.

LE COMMANDEUR.

Je suis de meilleure foi que toi, marquis. Il est vrai, je viens de faire affaire avec elle. Ah! quelle femme! quelle femme!

LE MARQUIS.

Comment donc?

LE COMMANDEUR.

J'aimerois mieux mille fois avoir traité avec feu son mari, tout juif qu'il étoit. Elle m'a vendu de l'argent au poids de l'or: c'est la femme la plus arabe, la plus grande friponne, la plus grande friponne, la plus grande chienne...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Doucement, commandeur, doucement: ménagez les termes; ayez du respect, mon ami; n'injuriez point madame Abraham devant moi.

LE COMMANDEUR.

Et quel intérêt t'avises-tu d'y prendre? Je t'ai entendu assez bien jurer contre elle; et cela, il n'y a pas plus de huit jours.

LE MARQUIS.

Oui, j'en pensois comme toi; mais les choses ont bien changé.

LE COMMANDEUR.

Je ne te comprends pas.

LE MARQUIS.

Elle va être ma belle-mère.

LE COMMANDEUR.

Ta belle-mère?

LE MARQUIS, *riant.*

Oui, mon cher commandeur; j'épouse sa fille; j'épouse sa fille.

LE COMMANDEUR.

Allons donc, marquis, tu te moques? Tu es un badin.

LE MARQUIS.

Non, la peste m'étouffe!

LE COMMANDEUR.

Tu l'épouses? Là, là, sérieusement?

LE MARQUIS.

Oui, très sérieusement.

LE COMMANDEUR, *riant.*

Par ma foi, cela est risible. Ah, ah, ah!

LE MARQUIS.

N'est-il pas vrai? Mais je suis las de traîner ma qualité; je veux la soutenir : j'épouserois le diable, madame Abraham même. Elle achète l'honneur de porter mon nom deux cent mille livres de rente.

LE COMMANDEUR.

Ventrebleu! marquis, c'est assez bien le ven-

dre, et je ne te dis plus rien. Dieu sait combien tu vas te réjouir quand tu te seras un peu familiarisé avec les espèces de l'usurière. Ton hôtel va devenir le rendez-vous de tous les plaisirs. Mais, dis-moi; madame Abraham est fine, ne s'en dédira-t-elle point?

LE MARQUIS.

Bon! bon! je la tiens. Elle est aussi folle de moi que sa fille; et elles viennent de donner le congé à Damis, un petit conseiller, neveu de feu monsieur Abraham, que Benjamine aimoit ci-devant.

LE COMMANDEUR.

C'est déja quelque chose.

LE MARQUIS.

Et elle avoit à moi pour plus de cent mille francs de billets : elle m'a fait un dédit de la même somme.

LE COMMANDEUR.

Fort bien! Elle craignoit que tu ne lui échappasses?

LE MARQUIS.

Justement.

LE COMMANDEUR.

Elle est prévoyante. A quand la noce?

LE MARQUIS.

A ce soir.

LE COMMANDEUR.

Oh! ma foi, je m'en prie. Je t'amènerai compagnie, et je m'apprête à rire.

LE MARQUIS.

Venez, venez, venez tous; venez vous divertir aux dépens de la noble parenté où j'entre. Bernez-les, bernez-moi le premier; je le mérite: madame Abraham, par vanité, veut éloigner ses parents de la noce.

LE COMMANDEUR.

Oh! morbleu! qu'ils en soient, marquis, ou je n'y viens pas.

LE MARQUIS.

Va, tu seras content.

LE COMMANDEUR.

Ce sont sans doute des originaux qui nous réjouiront.

LE MARQUIS.

Oui, oui, des originaux; tu l'as bien dit: tu les définis à ravir. Il semble que tu les connoisses déja: des procureurs, des notaires, des commissaires.

LE COMMANDEUR.

Encore une fête que je me promets; c'est quand ta petite épouse paroîtra la première fois à la cour. Oh! morbleu! quelle comédie pour nos femmes de qualité!

LE MARQUIS.

Elles verront une petite personne embarrassée, qui ne saura, ni entrer ni sortir, ni parler ni se taire; qui ne saura que faire de ses mains, de ses pieds, de ses yeux et de toute sa figure.

LE COMMANDEUR.

Oh! elles te devront trop, marquis, de leur procurer ce divertissement.

LE MARQUIS.

Ne manque pas de leur annoncer ce plaisir.

LE COMMANDEUR.

Laisse-moi faire. Bien plus, je veux être son écuyer, son introducteur le jour qu'elle y fera son entrée. N'y consens-tu pas?

LE MARQUIS.

Eh! mon cher, tu es le maître. Mais je veux te la faire connoître. Bon! elle vient à propos.

SCÈNE V.

BENJAMINE, LE MARQUIS, LE COMMANDEUR.

LE MARQUIS, *à Benjamine.*

Approchez, mademoiselle; voilà monsieur le commandeur qui veut vous faire la révérence.

LE COMMANDEUR.

Comment! comment! marquis, une grande

demoiselle, bien faite, bien aimable, bien sage, bien raisonnable? Ah! vous êtes un fripon! vous me trompiez, mon cher; vous ne m'aviez pas dit cela.

BENJAMINE.

Vous êtes bien honnête, monsieur le commandeur.

LE MARQUIS, *au commandeur.*

Là, tout de bon, qu'en penses-tu? Regarde-la bien, examine.

LE COMMANDEUR.

Foi de courtisan, elle est adorable.

BENJAMINE, *à part.*

Que ces gens de cour sont galants!

LE MARQUIS, *au commandeur.*

Tu trouves donc que je ne fais pas mal de l'épouser?

LE COMMANDEUR.

Comment! marquis, je t'en loue.

LE MARQUIS.

Et qu'elle peut figurer à la cour?

LE COMMANDEUR.

Elle y brillera. C'étoit un crime, un meurtre de laisser tant d'attraits dans la ville. C'est une pierre précieuse qui auroit toujours été enterrée, et qu'on n'auroit jamais su mettre en œuvre. (*à part, avec ironie.*) Oui, oui, je vous en sou-

haite, mons du bourgeois, je vous en souhaite des filles de cette tournure. Vraiment, c'est pour vous justement qu'elles sont faites; attendez-vous-y.

LE MARQUIS, *à Benjamine.*

Mademoiselle, monsieur le commandeur s'est offert à vous introduire à la cour, et vous êtes en bonnes mains ; il connoît bien le terrain.

BENJAMINE.

Je lui suis bien obligée.

LE COMMANDEUR.

Je suis sûr, par avance, du plaisir que vous ferez à nos dames, et de la joie que votre venue répandra. Mais j'aperçois madame Abraham ; son aspect m'effarouche : je cours chez moi donner quelques ordres.

LE MARQUIS.

A la noce, ce soir.

LE COMMANDEUR.

Je m'y promets trop de divertissements pour y manquer. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

MADAME ABRAHAM, LE MARQUIS, BENJAMINE.

BENJAMINE, *à madame Abraham.*

Ma mère, voilà monsieur le commandeur qui se sauve en vous voyant paroître.

LE MARQUIS, *à madame Abraham.*

Oui, il a une dent contre vous, madame Abraham; et vous lui avez vendu un peu trop cher l'argent que vous venez de lui prêter.

Mme ABRAHAM.

Monsieur le marquis est toujours malin!

LE MARQUIS.

Eh! morbleu! madame, plumez-moi ces gros fils de financiers, dont les pères avares ne meurent jamais; de ces petits bâtards de la fortune, qui s'érigent en seigneurs; de ces faquins que nous souffrons avec nous, parcequ'ils paient. Aidez-les à dissiper en poste les larcins de leurs pères, avant qu'ils en soient maîtres. Point de quartier pour ces gens-là. Plumez-les, écorchez-les tout vifs: je vous les abandonne; mais piller des gens de condition! des commandeurs encore! Ah! ah! madame Abraham, il y a de la conscience!

Mme ABRAHAM.

La mienne ne me reproche rien là-dessus.

BENJAMINE.

Cela n'empêchera pas monsieur le commandeur de venir ce soir à nos noces.

LE MARQUIS.

Non; et je vais écrire à quelques autres seigneurs de mes amis, pour les en prier... (*à madame Abraham.*) Et vous, madame Abraham, avez-vous, de votre côté, fait avertir vos parents, et ceux de feu votre mari?

Mme ABRAHAM.

Non, monsieur le marquis; je n'ai eu garde.

LE MARQUIS.

Vous n'avez eu garde! Et pourquoi cela?

BENJAMINE.

Ma mère a raison, monsieur le marquis; il ne faut point que ces gens-là y viennent.

Mme ABRAHAM, *au marquis.*

Ce ne sont que de petits bourgeois. Voilà de plaisants visages! ils auroient bonne grace à se trouver avec tous vos seigneurs. C'est une honte que je veux vous épargner.

LE MARQUIS.

Non, madame Abraham, non; vous me connoissez mal. S'il vous plaît, qu'ils y viennent tous,

ou il n'y a rien de fait. Votre famille, quelle qu'elle soit, ne me fait point déshonneur. Je vais annoncer vos parents dans mes lettres à mes amis; et je suis sûr qu'ils seront ravis de les voir ici... Mais, dites-moi, là, là, parlez-moi à cœur ouvert; est-ce que vous voudriez que je les allasse prier moi-même? Volontiers; je le veux, si cela vous fait plaisir. J'y cours; vous n'avez qu'à dire, me le faire sentir.

BENJAMINE, *à madame Abraham.*

Ma mère, empêchez donc monsieur le marquis d'y aller.

Mme ABRAHAM, *au marquis.*

Eh! monsieur le marquis, vous me faites rougir de confusion. Je serois au désespoir qu'ils vous coûtassent la moindre démarche; ils n'en valent pas la peine: et puisque vous voulez absolument qu'ils viennent, je les vais faire avertir.

LE MARQUIS.

Pour monsieur votre frère, j'en fais mon affaire. Je veux aller moi-même le prier.

Mme ABRAHAM.

Ah, monsieur le marquis! n'y allez pas.

LE MARQUIS.

C'est une politesse que je lui dois; je veux m'en acquitter, et sur-le-champ.

BENJAMINE.

Non, monsieur le marquis: je vous en prie; vous en aurez peu de satisfaction.

LE MARQUIS.

Pourquoi? Est-ce qu'il n'approuve pas que j'entre dans sa famille?

BENJAMINE.

Eh! mais...

LE MARQUIS.

C'est-à-dire non?

Mme ABRAHAM.

Il est coiffé de son Damis.

BENJAMINE.

C'est un homme si extraordinaire!

LE MARQUIS, *gracieusement.*

Eh! tant mieux, ventrebleu! Voilà les gens que j'aime à prier. Fût-ce un tigre, un ours, un loup-garou, je veux l'amadouer, le rendre traitable, doux comme un mouton. Il ne m'en coûtera pour cela qu'un mot, qu'une révérence, qu'un regard; je n'aurai qu'à paroître.

BENJAMINE.

Je tremble qu'il ne vous reçoive impoliment.

LE MARQUIS.

Moi? un homme de cour? Cela seroit nouveau. Ah! ne craignez rien; je réponds de lui. Vous en

saurez bientôt des nouvelles... (*à madame Abraham.*) Où loge-t-il? N'est-ce pas ici, vis-à-vis?

Mme ABRAHAM.

Oui, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

J'y vole. Ensuite, j'irai écrire à mes amis.... (*à Benjamine.*) Et je veux aussi vous écrire un mot, afin que vous voyiez comment un seigneur s'exprime en amour. Damis vous a écrit quelquefois, apparemment? Eh bien! vous comparerez nos billets. Adieu, adieu, je vais à monsieur Mathieu... (*voyant qu'elles veulent le reconduire.*) Où allez-vous donc, mesdames?

Mme ABRAHAM.

Nous vous reconduisons.

LE MARQUIS.

Eh! mesdames, laissez-moi sortir. Je vous en conjure; point de ces cérémonies-là. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

MADAME ABRAHAM, BENJAMINE.

Mme ABRAHAM.

Eh bien! ma fille, voilà pourtant cet homme de condition, qui, au dire de monsieur Mathieu, devoit t'accabler de mépris.

BENJAMINE.

Ah, ma mère! plus je le vois, et plus j'en suis enchantée.

Mme ABRAHAM.

Qu'il eût écarté de la noce toute notre parenté, dont la vue va lui reprocher qu'il se mésallie, cela étoit dans l'ordre; nous le voulions nous-mêmes.

BENJAMINE.

Et tout le monde l'auroit fait en notre place.

Mme ABRAHAM.

Mais lui, nous menacer de rompre ce mariage!

BENJAMINE.

Vouloir lui-même les aller prier!

Mme ABRAHAM.

Ma fille, il faut les avertir. Qu'ils viennent, puisqu'il le veut; mais, la noce faite, il y a mille occasions de rompre avec eux.

BENJAMINE.

Je tremble que mon oncle ne lui fasse quelque malhonnêteté.

Mme ABRAHAM.

Effectivement, c'est un homme si grossier; mais monsieur le marquis a de l'esprit.

BENJAMINE.

S'il pouvoit arracher son consentement?

Mme ABRAHAM.

Je ne doute point qu'il n'en vienne à bout, s'il l'entreprend.

BENJAMINE.

Il est vrai que rien ne lui est impossible, et qu'il fait des gens tout ce qu'il veut.

SCÈNE VIII.

MARTHON, MADAME ABRAHAM, BENJAMINE.

MARTHON, *à madame Abraham.*

Madame, monsieur Pot-de-Vin, l'intendant de monsieur le marquis de Moncade, est-là; lui dirai-je d'entrer?

Mme ABRAHAM

Non; je vais avec lui dans mon cabinet, et écrire en même temps à tous nos parents. (*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

BENJAMINE, MARTHON.

MARTHON.

Madame votre mère dit qu'elle va écrire à tous vos parents, et pourquoi cela?

BENJAMINE.

Pour les prier de mes noces.

MARTHON.

Miséricorde! est-elle folle? Que voulez-vous faire de ces nigauds-là? Je m'en vais l'en empêcher.

BENJAMINE.

Eh! Marthon, monsieur le marquis le veut; il s'en est expliqué.

MARTHON.

Il falloit lui dire que c'étoient des pieds-plats, des animaux lugubres.

BENJAMINE.

Nous le lui avons dit.

MARTHON.

Oui?... Par ma foi! c'est donc qu'il veut se donner la comédie?

BENJAMINE.

Je t'avouerai que, dans le fond de l'ame, je suis charmée de les avoir pour témoins de mon bonheur, et sur-tout mes cousines. Quelle mortification pour elles, quel crève-cœur de me voir devenir grande dame, de m'entendre appeler madame la marquise!... Oh! j'en suis sûre, elles ne pourront jamais soutenir mon triomphe. Qu'en dis-tu, Marthon?

MARTHON,

Assurément, elles en crèveront de dépit.

BENJAMINE.

Je brûle qu'elles ne soient déja ici.

MARTHON.

Et moi, je crois déja les voir arriver : une mine allongée, un visage d'une aune, des yeux étincelants de jalousie, la rage dans le cœur.

BENJAMINE.

Ah! que tu les peins bien!

MARTHON.

Et je les entends se dire les unes aux autres : En vérité, ce n'est que pour ces gens-là que le bonheur est fait! Cette petite fille crève d'ambition. Épouser un homme de cour! Qu'a-t-elle donc de si aimable? Voyez! Bon! bon! dira une autre, il est bien question d'être aimable. Pensez-vous que ce soit à sa beauté, à ses charmes, que ce grand seigneur se rend? Vous êtes bien dupes! Vous croyez qu'il l'aime? Fi donc! c'est son argent qu'il épouse. Laissez faire la noce, et vous verrez comme il la méprisera ; et j'en serai ravie.

BENJAMINE.

Que leur mauvaise humeur me fera de plaisir!

MARTHON.

Elles enrageront bien davantage, quand elles vous entendront dire : Adieu, monsieur le commissaire ; adieu, ma cousine, la notaire, la procureuse ; messieurs les bourgeois, doucereux robins, mauvais plaisants du quartier ; adieu le Ma-

rais, l'île Saint-Louis, maisons où l'on va, de porte en porte, s'ennuyer ou faire un quadrille. Madame la marquise de Moncade vous dit adieu; elle vous quitte sans regret. Nous allons à la cour, nous allons à la cour.

BENJAMINE.

Et Damis, comment crois-tu qu'il prenne cela?

MARTHON.

Ma foi, c'est son affaire; il se consolera de son mieux avec quelque autre.

BENJAMINE.

Il se consolera avec quelque autre, Quoi, tu crois qu'il pourra m'oublier?

MARTHON.

Belle demande! Il seroit bien fou de ne le pas faire.

BENJAMINE.

Va, Marthon, je le connois mieux que toi: je suis sûre que ma perte lui sera bien sensible. Il m'aimoit trop pour pouvoir m'oublier sitôt. Tu verras que n'ayant pas pu être à moi, il ne voudra jamais être à personne.

MARTHON.

Que vous importe?

BENJAMINE.

Il t'a donc paru bien triste, quand tu lui as annoncé son congé?

MARTHON.

Fort triste. Je vous l'ai déja dit.

BENJAMINE.

Fais-moi un peu ce détail.

MARTHON.

Tenez, le voici, qui vous le fera mieux lui-même.

BENJAMINE.

Sauvons-nous, Marthon. (*Elle sort.*)

SCÈNE X.

DAMIS, MARTHON.

DAMIS, *à Benjamine, sortie.*

Arrêtez, cruelle!

MARTHON.

Cruelle! C'est bien le moyen de l'arrêter. Eh! monsieur Damis, que diantre! vous faites fuir ma maîtresse. Je vous avois si bien prié tantôt de ne plus revenir!

DAMIS.

Ciel! est-ce à moi que ce discours s'adresse?

MARTHON.

Nous ne sommes point en état d'entendre vos lamentations. Notre imagination n'est pleine que de noces, d'habits, d'équipages, de marquis et de mille autres choses encore plus réjouissantes.

DAMIS.

La perfide!

MARTHON.

Que voulez-vous? lui faire des reproches? Prenez que vous l'avez appelée infidèle, ingrate, inhumaine, et qu'elle vous a répondu que tel est son plaisir. Là, portez vos doléances ailleurs. Je suis votre très humble servante, monsieur le conseiller. (*Elle sort.*)

SCÈNE XI.

DAMIS.

Elle me fuit! elle m'abandonne! elle m'oublie! Avec quelle froideur et quel mépris elle vient de m'éviter!

SCÈNE XII.

M. MATHIEU, DAMIS.

DAMIS.

Ah, monsieur Mathieu! vous voyez le plus infortuné des amants. Benjamine, la cruelle Benjamine, votre nièce...

M. MATHIEU, *l'interrompant.*

Eh bien? eh bien?

DAMIS.

Je ne veux plus la voir.

M. MATHIEU.

Bon !

DAMIS.

Je vais la haïr autant que je l'ai aimée.

M. MATHIEU.

A merveille.

DAMIS.

Elle peut épouser son marquis.

M. MATHIEU.

Chansons.

DAMIS.

Non, non, je la méprise, l'infidèle !

M. MATHIEU.

Laissez là toutes ces extravagances. Allez m'attendre chez moi. Je vais retrouver ma sœur et lui parler comme il faut.

DAMIS.

Tout cela est inutile, mon parti est pris.

M. MATHIEU.

Eh ! taisez-vous, vous dis-je. Je vais parler à madame Abraham et à Benjamine d'un ton auquel elles ne s'attendent pas. Je ne leur ai pas dit tantôt tout ce qu'il falloit leur dire ; mais ne vous embarrassez pas ; ma nièce ce soir sera votre épouse, et c'est moi qui vous le promets. Sortez,

sortez ; allez chez moi. Dans un instant, je vous y rejoins, avec de bonnes nouvelles. Adieu.

DAMIS.

Vous n'y réussirez pas.

M. MATHIEU.

Vous êtes sous ma protection ; c'est tout dire.

(*Damis sort.*)

SCÈNE XIII.

M. MATHIEU.

Oh! oh! madame ma sœur, et vous, mademoiselle ma nièce, par la morbleu! vous allez voir beau jeu, et je vous apprête un compliment. Il vous faut des seigneurs, et ruinés encore. Ah! ah! laissez-moi faire. Je suis dans une colère que je ne me possède pas! Nous faire cet affront! Que ce monsieur le marquis aille épouser ses marquises et ses comtesses. Ah! que je voudrois bien, à l'heure qu'il est, le tenir! que je le recevrois bien! que je lui dirois bien son fait! ni crainte, ni qualité ne me retiendroient. Je me moque de tout le monde, moi ; je ne crains personne. Oui, je donnerois, je crois, tout mon bien maintenant pour le trouver sous ma coupe. Quel plaisir j'aurois à lui décharger ma bile!

SCÈNE XIV.

LE MARQUIS, M. MATHIEU.

LE MARQUIS, *à part.*

Voilà apparemment mon homme. Je le tiens.

M. MATHIEU, *à part.*

C'est lui, je pense. Qu'il vienne, qu'il vienne.

LE MARQUIS.

Monsieur, de grace, n'êtes-vous pas monsieur Mathieu?

M. MATHIEU, *brusquement.*

Oui, monsieur. (*à part.*) Nous allons voir.

LE MARQUIS.

Et moi, monsieur le marquis de Moncade. Embrassons-nous.

M. MATHIEU, *brusquement, en se laissant embrasser.*

Monsieur, je suis votre serviteur. (*à part.*) Tenons bon.

LE MARQUIS.

C'est moi qui suis le vôtre, ou le diable m'emporte.

M. MATHIEU, *à part.*

Voilà de nos serviteurs!

LE MARQUIS.

Et je viens de chez vous pour vous en assurer.

Ma bonne fortune n'a pas permis que je vous y trouvasse. Je vous ai attendu, et j'y serois encore, si vos gens ne m'avoient dit que vous veniez d'entrer ici.

M. MATHIEU, *à part.*

Il vient de chez moi!

LE MARQUIS.

Que je vous embrasse encore. (*Il embrasse une seconde fois M. Mathieu.*) Vous ne sauriez croire à quel prix je mets l'honneur de vous appartenir. Mais ayez la bonté de vous couvrir.

M. MATHIEU.

J'ai trop de respect...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Eh! ne me parlez point comme cela. Couvrez-vous. Allons donc; je le veux.

M. MATHIEU.

C'est donc pour vous obéir. (*à part.*) Il croit avoir trouvé sa dupe.

LE MARQUIS.

Mon cher oncle, souffrez par avance que je vous appelle de ce nom, et daignez m'honorer de celui de votre neveu.

M. MATHIEU.

Oh! monsieur le marquis, c'est une liberté que je ne prendrai point. Je sais trop ce que je vous dois.

LE MARQUIS.

C'est moi qui vous devrai tout.

M. MATHIEU, *à part.*

Je ne sais où j'en suis, avec ses politesses.

LE MARQUIS.

Monsieur Mathieu, je vous en prie, je vous en conjure !

M. MATHIEU, *un peu brusquement.*

Je ne le ferai point, s'il vous plaît.

LE MARQUIS.

Quoi ! vous me refusez cette faveur? Il est vrai qu'elle est grande !

M. MATHIEU.

Oh ! point du tout.

LE MARQUIS.

De grace! parez-moi du titre de votre neveu. C'est celui qui me flatte le plus.

M. MATHIEU.

Vous vous moquez?

LE MARQUIS.

Mon cher oncle, voulez-vous que je vous en presse à genoux? (*Il se met à genoux.*)

M. MATHIEU, *se mettant aussi à genoux, pour le faire relever.*

Eh! monsieur le marquis, monsieur le marquis... mon neveu, puisque vous le voulez.

LE MARQUIS.

Il semble que vous le fassiez malgré vous?

M. MATHIEU.

Non, monsieur... (*à part.*) Le galant homme!

LE MARQUIS.

Parlez-moi franchement; est-ce que vous n'êtes pas content que j'épouse votre nièce?

M. MATHIEU.

Pardonnez-moi.

LE MARQUIS.

Vous n'avez qu'à dire. Peut-être protégez-vous Damis?

M. MATHIEU.

Non, monsieur, je vous assure.

LE MARQUIS.

Madame Abraham a dû vous dire...

M. MATHIEU, *l'interrompant.*

Ma sœur ne m'a rien dit; et ce n'est que ce matin que le bruit de la ville m'a appris que vous faisiez à ma nièce l'honneur de la rechercher.

LE MARQUIS.

Que veut dire ceci? Quoi! vous ne le savez que de ce matin?

M. MATHIEU.

Non, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Et par un bruit de ville encore? Est-il croya-

ble!... (*à part.*) Madame Abraham, quoi! vous que j'estimois, en qui je trouvois quelque savoir-vivre, vous manquez aux bienséances les plus essentielles? Vous mariez votre fille, et vous n'en avez pas, vous-même, informé monsieur Mathieu, votre propre frère, un homme de tête, un homme de poids? Vous ne lui avez pas demandé ses conseils? Ah! madame Abraham, cela ne vous fait point d'honneur. J'en ai honte pour vous; et je suis forcé de rabattre plus de la moitié de l'estime que je faisois de vous.

M. MATHIEU, *à part.*

Ce courtisan est le plus honnête homme du monde... (*au marquis.*) Ma sœur croyoit que je n'en valois pas la peine.

LE MARQUIS.

Je vois bien que c'est à moi à réparer sa faute. Monsieur Mathieu, j'aime votre nièce; elle m'aime: sa mère souhaite ardemment de nous voir unis ensemble. Tout est prêt pour la noce, équipages, habits, festins. C'est ce soir que nous devons épouser; mais je vais tout rompre, à cause du mauvais procédé de votre sœur.

M. MATHIEU.

Eh! non, eh! non, monsieur le marquis; je ne mérite pas...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

C'en est fait, je n'y songe plus.

M. MATHIEU.

Monsieur le marquis, il faut l'excuser.

LE MARQUIS.

Les mauvaises façons m'ont toujours révolté.

M. MATHIEU.

Monsieur le marquis, je vous en prie, oubliez cela.

LE MARQUIS.

Non, monsieur, Mathieu, ne m'en parlez plus.

M. MATHIEU.

Monsieur le marquis, monsieur le marquis... mon neveu.

LE MARQUIS.

Ah! ce nom me désarme. Madame Abraham vous a obligation, si je tiens ma promesse.

M. MATHIEU, *à part.*

Oh! ma foi! voilà un aimable homme!

LE MARQUIS.

Embrassez-moi, de grace, mon cher oncle. Je cours chez moi écrire à votre nièce et à mes amis; et, sur le portrait que je leur ferai de vous, je suis sûr qu'ils brûleront de vous connoître. Adieu, cher oncle. (*à part, en s'en allant.*) La bonne pâte d'homme!

SCÈNE XV.

M. MATHIEU.

Je suis charmé, transporté, enchanté de ce seigneur! Je suis ravi qu'il épouse ma nièce. S'être donné la peine d'aller chez moi, m'embrasser, m'appeler son oncle, vouloir que je l'appelle mon neveu, se fâcher contre ma sœur, à cause de moi! Oh! quelle bonté! quel beau naturel! J'en ai pensé pleurer de tendresse... Allons revoir madame Abraham et Benjamine. Elles vont être bien joyeuses de voir que j'approuve cette alliance... Mais que deviendra Damis?... Ce qu'il pourra : il se pourvoira ailleurs... Il m'attend chez moi... Oh! ma foi! je n'oserois plus y aller rentrer.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

MADAME ABRAHAM, M. MATHIEU, BENJAMINE.

Mme ABRAHAM, *à M. Mathieu.*

Eh bien ! mon frère, j'avois grand tort de donner Benjamine à monsieur le marquis de Moncade; Damis lui convenoit beaucoup mieux: je ne savois ce que je faisois.

M. MATHIEU.

C'est moi, ma sœur, qui ne savois ce que je disois.

Mme ABRAHAM.

J'étois une imbécile, une extravagante, une folle, de marier ma fille à un seigneur.

M. MATHIEU.

Je vous en demande pardon, j'étois un sot.

Mme ABRAHAM.

Elle devoit être malheureuse avec lui.

M. MATHIEU.

Prenez cela pour les appréhensions d'un oncle qui aime sa nièce.

BENJAMINE.

Je vous en suis obligée, mon oncle.

M. MATHIEU, *à madame Abraham.*

Mon propre exemple, et celui de tant de bourgeois qui se sont mal trouvés de pareilles alliances, me faisoient trembler que ma nièce ne tombât en de méchantes mains. Cette crainte me faisoit regarder monsieur le marquis avec de mauvais yeux. Je me le représentois comme quantité d'autres courtisans, c'est-à-dire comme un petit-maître, étourdi, évaporé, indiscret, dissipateur, méprisant, dédaigneux; mais, point du tout. J'ai eu le plaisir de voir que je m'étois trompé; c'est un jeune seigneur, sage, posé, aimable, plein d'esprit.

Mme ABRAHAM.

Ah! ah! je connois bien mes gens.

BENJAMINE.

Je suis ravie, mon oncle, que vous en soyez content.

M. MATHIEU.

Oui, très content, ma chère nièce. Je jurerois que tu seras avec lui la plus heureuse femme de France. Je ne l'ai vu qu'un instant; mais je suis sûr de ce que je dis. C'est bien le plus honnête homme, le meilleur cœur, le plus... Oh! ma foi! je suis enchanté.

Mme ABRAHAM.

Vous ne voulez donc plus la déshériter?

M. MATHIEU.

Vous avez entendu comme je viens de dire à monsieur Pot-de-Vin, son intendant, que je lui assurois tout mon bien? Je voudrois avoir cent millions, je les lui donnerois avec plus de plaisir.

BENJAMINE.

Soyez sûr de sa reconnoissance et de la mienne.

M. MATHIEU, *à madame Abraham.*

Je voudrois que vous m'eussiez vu quand je suis entré ici. Je venois vous quereller. J'y ai trouvé Damis au désespoir : il m'a encore animé contre vous. Enfin j'étois dans une colère si grande, que je croyois que j'allois vous étrangler, vous, Benjamine, et monsieur le marquis même. Hélas! sitôt qu'il a paru, j'ai senti, peu à peu, que ma colère s'évaporoit; et, à la fin, je me suis voulu un mal incroyable de m'être opposé un seul moment à ce mariage.

Mme ABRAHAM.

Je savois bien, moi, que vous reviendriez sur son compte.

M. MATHIEU.

Mais une chose me tracasse l'esprit.

BENJAMINE.

Qu'est-ce, mon oncle?

M. MATHIEU.

C'est que j'ai imprudemment promis ma protection à Damis ; je l'ai envoyé chez moi m'attendre, et je vous avoue qu'il m'embarrasse : je ne sais comment y retourner, ni comment m'en défaire.

Mme ABRAHAM.

Quoi ! ce n'est que cela ? Vous vous démontez pour bien peu de chose. Ah ! ah ! laissez-moi faire ; il n'y a qu'à appeler Marthon.

M. MATHIEU.

Pourquoi faire ?

Mme ABRAHAM.

Pour le congédier ; elle l'entend à merveille : elle le fera bien vite déguerpir de votre maison. (*appelant.*) Marthon ? Bon ! la voilà qui vient bien à propos.

SCÈNE II.

MARTHON, MADAME ABRAHAM, M. MATHIEU, BENJAMINE.

MARTHON, *à madame Abraham.*

Madame, voilà le coureur de monsieur le marquis, qui demande à vous parler.

Mme ABRAHAM.

Faites entrer.

MARTHON, *au coureur, en dehors.*

Entrez, monsieur le coureur.

SCÈNE III.

LE COUREUR, MADAME ABRAHAM, BENJAMINE, M. MATHIEU, MARTHON.

LE COUREUR, *à Benjamine.*

Très humbles saluts, mademoiselle Benjamine. (*à madame Abraham.*) Serviteur, madame Abraham. (*à M. Mathieu.*) Votre valet, monsieur Mathieu. (*à Marthon.*) Bonsoir, friponne. (*à Benjamine, lui donnant un billet.*) Mademoiselle, voilà un billet de monsieur le marquis de Moncade. (*Benjamine prend le billet avec précipitation.*) Tête-bleu! comme vous prenez cela? On voit bien que vous devinez une partie des douceurs qu'il renferme.

Mme ABRAHAM.

Tenez, mon ami, voilà un louis d'or pour votre peine.

LE COUREUR.

Grand merci, madame.

M. MATHIEU.

Et en voilà aussi un, pour vous marquer combien j'aime monsieur le marquis.

LE COUREUR.

Grand merci, monsieur. (*à Benjamine.*) Et

vous, mademoiselle, n'aimez-vous point mon maître?

MARTHON, *à part.*

Le drôle y prend goût.

LE COUREUR, *à Benjamine.*

Il est amoureux de vous comme tous les diables.

BENJAMINE.

Dites-lui bien que nous l'attendons avec impatience.

LE COUREUR.

Il va accourir. Pour moi, je galope porter cet autre billet chez un duc, des amis de mon maître.

BENJAMINE, *à madame Abraham.*

Un duc, ma mère!

LE COUREUR.

C'est pour le convier à vos noces. Votre très humble et très obéissant. (*à Marthon.*) Sans adieu, mon adorable.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

MADAME ABRAHAM, BENJAMINE, M. MATHIEU, MARTHON.

BENJAMINE, *à M. Mathieu, en lui donnant le billet du marquis.*

Tenez, mon oncle, lisez vous-même, afin que vous connoissiez mieux ce que vaut monsieur le marquis.

M. MATHIEU.

Avec plaisir.

Mme ABRAHAM.

Je brûle d'entendre ce billet.

MARTHON.

Pour moi, je suis persuadée qu'il contient de belles choses.

BENJAMINE.

Tu vas entendre, Marthon.

M. MATHIEU, *ouvrant le billet, sans voir le dessus, et lisant.*

« Enfin, mon cher duc... » Mon cher duc! (*Il regarde l'adresse.*) « A monsieur, monsieur le duc « de... »

Mme ABRAHAM.

Vous verrez que le coureur aura fait une méprise.

M. MATHIEU, *riant.*

Oui, justement ; il nous a donné le billet qu'il portoit à ce duc, ami de son maître. Peste du butor !

Mme ABRAHAM.

Ne laissons pas de lire, puisqu'il est décacheté.

M. MATHIEU, *riant encore.*

« Enfin, mon cher duc, c'est ce soir que je... « que je m'encanaille... »

Mme ABRAHAM.

Plaît-il, mon frère ? Que dites-vous ? Lisez donc, lisez donc bien.

M. MATHIEU, *lui donnant le billet.*

Lisez mieux vous-même, ma sœur.

Mme ABRAHAM, *lisant.*

« Que je... m'encanaille... »

BENJAMINE, *prenant le billet, et lisant.*

« Que je... m'encanaille... »

MARTHON, *prenant aussi le billet et lisant.*

Oui. « Canaille... »

BENJAMINE.

Seroit-il possible, Marthon ?

MARTHON.

Ma foi, j'en tremble pour vous.

M. MATHIEU, *reprenant le billet.*

Continuons de lire. (*Il lit.*) « Enfin, mon cher « duc, c'est ce soir que je m'encanaille. Ne man- « que pas de venir à ma noce, et d'y amener le

« vicomte, le chevalier, le marquis et le gros « abbé. J'ai pris soin de vous assembler un tas « d'originaux, qui composent la noble famille où « j'entre. Vous verrez premièrement ma belle- « mère, madame Abraham : vous connoissez tous, « pour votre malheur, cette vieille folle... »

Mme ABRAHAM.

L'impertinent!

M. MATHIEU, *lisant.*

« Vous verrez ma petite future, mademoiselle « Benjamine, dont le précieux vous fera mourir « de rire. »

MARTHON, *à Benjamine.*

Écoutez; voilà des vers à votre honneur.

BENJAMINE.

Le scélérat!

M. MATHIEU, *lisant.*

« Vous verrez mon très honoré oncle, monsieur « Mathieu, qui a poussé la science des nombres « jusqu'à savoir combien un écu rapporte par « quart d'heure... » (*cessant de lire.*) Le traître!

MARTHON, *à part.*

Le bon peintre!

M. MATHIEU, *lisant.*

« Enfin, vous y verrez un commissaire, un no- « taire, une accolade de procureurs. Venez vous « réjouir aux dépens de ces animaux-là, et ne

« craignez point de les trop berner. Plus la charge « sera forte, et mieux ils la porteront. Ils ont « l'esprit le mieux fait du monde, et je les ai mis « sur le pied de prendre les brocards des gens de « cour pour des compliments. A ce soir, mon « cher duc, je t'embrasse.

« Le marquis DE MONCADE. »

(*après avoir lu.*)

Voilà, je vous assure, un méchant homme.

MARTHON, *à part.*

Je crains bien que nous ne soyons pas emmarquisées.

Mme ABRAHAM, *à M. Mathieu.*

Auroit-on pensé cela de lui?

M. MATHIEU.

Après cela, fiez-vous aux courtisans. Je me serois donné au diable que c'étoit un honnête homme. J'étois en garde contre lui, et il m'a pris comme un sot.

MARTHON.

Ce qui m'en fâche le plus, c'est que vous avez payé cette pilule deux louis d'or au coureur.

Mme ABRAHAM.

Quand je lui en aurois donné dix, je ne m'en repentirois pas. Sa méprise nous fait ouvrir les yeux.

MARTHON.

Le voilà qui revient.

SCÈNE V.

LE COUREUR, MADAME ABRAHAM, BENJAMINE, M. MATHIEU, MARTHON.

LE COUREUR, *à madame Abraham et à Benjamine.*

Eh! morbleu! mesdames, qu'ai-je fait? Voilà votre lettre, et je vous ai donné celle que monsieur le marquis écrivoit à un duc de ses amis. (*Benjamine prend la nouvelle lettre des mains du coureur, auquel M. Mathieu rend la première.*) Donnez. Par bonheur, le cachet n'est pas rompu; je vais la raccommoder et la porter en diligence. Je vous prie de ne lui point parler de ce quiproquo. Il n'est pas aisé; il m'assommeroit. Serviteur.

MARTHON.

Au diable, messager de malheur!

(*Le coureur sort.*)

SCÈNE VI.

MADAME ABRAHAM, M. MATHIEU, BENJAMINE, MARTHON.

BENJAMINE, *montrant la nouvelle lettre.*

Je n'ai pas la force d'ouvrir celle-ci.

MARTHON, *la lui prenant.*

Donnez, donnez-moi. (*ouvrant la lettre.*) Or, écoutez.

M. MATHIEU.

Laisse cela, Marthon. C'est sans doute quelque nouvelle insulte : mais il n'aura pas le plaisir de se rire encore long-temps de nous Son coureur va lui-même le faire donner dans le panneau, et ce soir en présence de ses amis, il sera la dupe de ses perfidies.

Mme ABRAHAM.

Je suis hors de moi.

BENJAMINE.

Que faut-il que je devienne ?

M. MATHIEU.

Il faut vous raccommoder avec Damis ; il m'attend chez moi. (*à Marthon.*) Marthon, va le faire venir.

BENJAMINE.

Non, mon oncle ; laissez-moi plutôt ensevelir ma honte dans un couvent.

M. MATHIEU.

La belle pensée !

BENJAMINE.

J'ai rebuté Damis : quelle honte de retourner à lui !

M. MATHIEU.

Il sera ravi de vous avoir!

MARTHON.

Eh bien! le ferai-je venir?

M. MATHIEU.

Oui, va.

MARTHON, *à part, en sortant.*

Adieu le marquisat ; adieu la cour.

SCÈNE VII.

MADAME ABRAHAM, M. MATHIEU, BENJAMINE.

Mme ABRAHAM, *à M. Mathieu.*

Encore une chose qui me chagrine, mon frère...

M. MATHIEU, *l'interrompant.*

Quoi? qu'est-ce?

Mme ABRAHAM.

C'est que j'ai eu la foiblesse de faire à ce beau marquis un dédit de cent mille francs.

M. MATHIEU.

Cent mille francs? Ma sœur, vous craigniez de le manquer.

Mme ABRAHAM.

Cela est fait.

M. MATHIEU.

Il faudra lui donner en paiement les billets que vous avez à lui : aussi bien c'étoit une dette assez désespérée.

Mme ABRAHAM.

J'y songeois.

M. MATHIEU.

Trop heureuse qu'il ne vous en coûte pas tout votre bien et votre fille !

Mme ABRAHAM.

Que ne vient-il à présent, le perfide !

M. MATHIEU.

Non, ma sœur. Feignons, pour le faire tomber dans le piége que je lui tends.

Mme ABRAHAM.

Il vaut donc mieux que je me retire, car je suis outrée ; je ne me posséderois pas. Je vais envoyer chercher notre cousin le notaire.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

M. MATHIEU, BENJAMINE.

M. MATHIEU.

Vous, Damis va venir ; faites votre paix avec lui... Le voici déja. Je vous laisse ensemble.

BENJAMINE.

Restez avec moi, mon oncle.:.

(*M. Mathieu sort, sans écouter Benjamine.*)

SCÈNE IX.

BENJAMINE.

Que vais-je lui dire? Que sa présence m'embarrasse!

SCÈNE X.

DAMIS, BENJAMINE.

DAMIS.

Enfin, adorable Benjamine, c'en est donc fait? Vous épousez le marquis de Moncade! Je vous perds pour toujours... Quoi! vous ne daignez pas tourner la vue sur moi? Ah, Benjamine!

BENJAMINE.

Ah, Damis! je n'ose lever les yeux, et je mérite que vous me haïssiez.

DAMIS.

Non, je vous aimerai toujours, tout infidèle que vous êtes. Je voudrois que le marquis pût vous offenser, qu'il pût mériter votre haine; mais non; vous êtes trop belle, trop bonne; qui pourroit jamais se résoudre à vous déplaire?

BENJAMINE.

Eh bien! si cela étoit, Damis?

DAMIS.

Ah! quel plaisir j'aurois à vous voir revenir à moi!

BENJAMINE.

Vous vous souviendriez éternellement que je vous quittois, et que vous ne me devez qu'au dépit.

DAMIS.

Non, ma chère Benjamine.

BENJAMINE.

Qui m'en assureroit?

DAMIS.

Mon amour, mon cœur. Oubliez le marquis, oubliez votre infidélité; et moi je ne m'en souviens déja plus.

BENJAMINE.

Damis, je ne me la pardonnerai jamais.

DAMIS.

Ciel! qu'entends-je? Quoi! je revois en vous cette chère Benjamine, dont la tendresse...

BENJAMINE, *l'interrompant.*

Oui, Damis; et je ne reverrai jamais qu'en vous ce qui pourra me plaire.

(*Damis lui baise la main.*)

SCÈNE XI.

M. MATHIEU, DAMIS, BENJAMINE.

M. MATHIEU, *à Damis.*

Ce que je vois me persuade que vous êtes raccommodés. Eh bien! que vous avois-je promis?

DAMIS.

Ah, monsieur! il falloit ce petit démêlé pour me faire mieux sentir tout l'amour que j'ai pour elle.

BENJAMINE.

Et moi, pour me faire connoître tout ce que vous valez.

M. MATHIEU.

Fort bien... Notre cousin le notaire est ici. Je lui ai expliqué les intentions de votre mère et les miennes. Il travaille à votre contrat de mariage. Oh! ma foi! monsieur le marquis aura un pied de nez!

SCÈNE XII.

MARTHON, M. MATHIEU, DAMIS, BENJAMINE.

MARTHON, *à Benjamine.*

Voilà monsieur le marquis qui vient ici avec deux seigneurs de ses amis.

BENJAMINE, *à M. Mathieu.*

Évitons-les, mon oncle.

M. MATHIEU.

Oui, vous avez raison. Il n'est pas encore temps de paroître. En attendant que le contrat soit prêt, suivez-moi chez ma sœur... (*à Marthon.*) Marthon, restez là pour les recevoir.

(*M. Mathieu, Benjamine et Damis sortent.*)

SCÈNE XIII.

MARTHON.

Le maudit coureur! Hom! je l'étranglerois, le chien qu'il est, avec son quiproquo!... Il n'y a que moi qui perds à cela... Oh! il n'en est pas quitte.

SCÈNE XIV.

LE MARQUIS, LE COMMANDEUR, LE COMTE, MARTHON.

LE MARQUIS, *au commandeur et au comte.*

Venez, venez, mes amis.

LE COMTE, *embrassant Marthon.*

J'embrasse d'abord... (*au marquis.*) Est-ce là ta future, marquis? elle est, ma foi, drôle.

LE MARQUIS.

Eh non ! comte, tu te trompes.

LE COMMANDEUR.

C'est à coup sûr quelqu'une de ses parentes.

LE MARQUIS.

Tout aussi peu, commandeur ; c'est la suivante. (*à Marthon.*) Mais où est donc, madame Abraham, monsieur Mathieu, mademoiselle Benjamine ? Je les croyois ici. Va donc leur dire qu'ils viennent, que ces messieurs brûlent de les voir et de les saluer.

MARTHON, *faisant quelques pas pour s'en aller.*

J'y vais, monsieur.

LE MARQUIS, *la rappelant.*

St ! st ! Et mon billet, tu n'en dis rien ? Comment a-t-il été reçu ? Ils en sont tous charmés, n'est-ce pas ?

MARTHON, *revenant.*

Assurément. Ils seroient bien difficiles !

LE MARQUIS.

Cela est léger, badin. Damis lui écrivoit-il sur ce ton ?

MARTHON.

Non, vraiment.

LE MARQUIS.

A propos de Damis ; il est ici. Ne sera-t-il pas

des nôtres? Que Benjamine l'arrête ; je le veux, dis-lui bien.

MARTHON, *à part, en s'en allant.*

Quel dommage que de si aimables petits hommes soient si scélérats dans le foud!

SCÈNE XV.

LE MARQUIS, LE COMMANDEUR, LE COMTE.

LE COMTE, *au marquis.*

Parbleu! marquis, tu me mets là d'une partie de plaisir des plus singulières! Elle est neuve pour moi.

LE MARQUIS.

Tant mieux. Elle te piquera davantage.

LE COMMANDEUR.

Aurons-nous des femmes?

LE COMTE, *au marquis.*

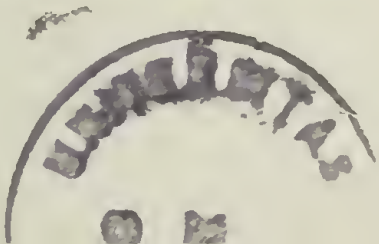
Le commandeur va d'abord là.

LE MARQUIS, *au commandeur.*

Oui ; je t'en promets une légion, tant femmes que filles, et toutes de la parenté. Ces petites gens peuplent prodigieusement.

LE COMMANDEUR.

Un de mes grands plaisirs est de regarder une bourgeoise, quand un homme de condition lui en conte. Pour faire l'aimable, elle fait les plus plai-



santes mines du monde; ce sont des simagrées: elle se rengorge, elle s'épanouit, elle se flatte, elle se rit à elle-même. On voit sur son visage un air de satisfaction et de bonne opinion.

LE COMTE.

Oh! morbleu! commandeur, je te donnerai ce plaisir-là. Je me promets de bien désoler des maris, et de lutiner bien des femmes.

LE COMMANDEUR.

Tu leur feras honneur à tous. Tu verras les maris sourire avec un visage gris-brun, et les femmes n'oseront seulement se défendre. Oh! ils savent vivre les uns et les autres.

SCÈNE XVI.

UN COMMISSAIRE, MARTHON, LE MARQUIS, LE COMMANDEUR, LE COMTE.

MARTHON, *au marquis.*

Monsieur le marquis, la compagnie va venir.

LE MARQUIS, *bas, en montrant le commissaire.*

Qu'est-ce déja que ce visage-là?

MARTHON, *bas.*

C'est monsieur le commissaire, un beau-frère de feu monsieur Abraham.

LE MARQUIS, *bas, au commandeur et au comte.*

Apprêtez-vous, mes amis; voilà déja un de nos

acteurs. (*au commissaire.*) Soyez le bienvenu, mon oncle le commissaire.

MARTHON, *à part.*

Je m'apprête à bien rire.

LE COMMISSAIRE.

Monsieur le marquis...

LE MARQUIS, *au commandeur et au comte.*

Commandeur, comte, embrassez donc mon oncle le commissaire.

LE COMMANDEUR, *embrassant le commissaire.*

Embrassons.

LE COMTE, *embrassant aussi le commissaire.*

De tout mon cœur.

LE MARQUIS.

Il peut vous rendre service.

LE COMMISSAIRE.

Je le souhaiterois.

LE COMTE, *au marquis.*

Oh! je connois monsieur le commissaire; c'est un galant. Tel que vous le voyez, il semble qu'il n'y touche pas.

LE COMMISSAIRE.

Monsieur, en vérité...

LE COMTE, *l'interrompant.*

Il n'y a pas long-temps que je lui ai soufflé une petite fille, auprès de qui il avoit déja fait de la dépense.

LE COMMISSAIRE.

Ce sont des bagatelles.

LE COMMANDEUR.

Oui, une maîtresse est une bagatelle pour un commissaire; il est à la source.

MARTHON, *à part.*

Voilà un pauvre diable en bonne main.

SCÈNE XVII.

MADAME ABRAHAM, BENJAMINE, M. MATHIEU, DAMIS, LE MARQUIS, LE COMMANDEUR, LE COMTE, LE COMMISSAIRE, MARTHON.

MARTHON, *au marquis, au commandeur et au comte.*

Messieurs, voici toute la noce qui arrive.

M. MATHIEU, *à madame Abraham.*

Ne disons rien, tous tant que nous sommes. Laissons-leur faire toutes leurs impertinences. Nous aurons bientôt notre revanche. Il va être bien pris.

LE MARQUIS, *à madame Abraham.*

Ah! madame Abraham... (*au commandeur et au comte.*) Allons, commandeur, comte, je vous les présente; faites-leur politesse, je vous en prie.

LE COMMANDEUR, *à madame Abraham, en l'embrassant.*

Madame Abraham, c'est par vous que je commence. Sans rancune.

(*Il embrasse ensuite Benjamine.*)

LE MARQUIS.

Elle m'a promis qu'elle ne te rançonneroit plus.

Mme ABRAHAM, *à part.*

J'ai bien de la peine à me contraindre.

LE COMTE, *à madame Abraham, en l'embrassant.*

A moi, madame Abraham. Morbleu! je vous donne mon estime. Le diable m'emporte! vous allez être la femme du royaume la mieux engendrée.

LE MARQUIS.

A ma future.

LE COMMANDEUR.

Pour moi, je lui ai déja fait mon compliment.

LE COMTE.

Et moi, je la garde pour la bonne bouche, et je cours à ce gros père aux écus... (*Montrant M. Mathieu.*) Morbleu! il a l'encolure d'être tout cousu d'or. (*Il embrasse M. Mathieu.*)

LE MARQUIS.

C'est mon très cher oncle monsieur Mathieu.

M. MATHIEU, *à part.*

Tu ne seras pas mon très cher neveu.

LE COMMANDEUR.

Que je vous embrasse aussi, monsieur Mathieu... (*Il l'embrasse.*) Il y a long-temps que je cherchois à être en liaison avec vous. Toute la cour vous connoît pour un homme d'un bon commerce, pour un homme de crédit.

M. MATHIEU.

Cela me fait bien du plaisir.

LE MARQUIS, *au commandeur et au comte, en leur montrant Damis.*

Et mon petit cousin le conseiller, messieurs, ne lui direz-vous rien?

MARTHON, *à part.*

Je m'étonnois qu'il l'oubliât.

LE MARQUIS, *au commandeur et au comte.*

Si vous avez des procès, il vous les jugera. Saluez-le donc, allons.

LE COMMANDEUR, *embrassant Damis.*

De toute mon ame. (*au comte.*) A toi la balle, comte.

LE COMTE, *embrassant Damis.*

J'y suis, commandeur.

LE MARQUIS.

C'est le meilleur petit caractère que je connoisse. J'épouse sa maîtresse; eh bien! il soutient celà en héros.

DAMIS, *à part.*

Nous verrons.

LE COMMANDEUR, *au marquis.*

Malepeste! cela s'appelle savoir prendre son parti.

LE COMTE, *allant embrasser Benjamine.*

J'en suis à madame la marquise.

BENJAMINE.

Cette qualité ne m'est pas due.

LE COMTE.

Oh! pardonnez-moi, et si monsieur le marquis ne vous épousoit pas, je vous épouserois, moi.

BENJAMINE, *à part.*

Je mérite bien cela.

LE COMMANDEUR.

N'avons-nous plus personne à haranguer?

LE MARQUIS.

Non, si ce n'est Marthon.

LE COMMANDEUR.

Oui-dà! il faut qu'elle ait aussi sa part. (*à Marthon.*) Viens çà.

(*Il embrasse Marthon.*)

LE COMTE.

J'ai commencé par elle.

LE COMMANDEUR.

Elle a une mine libertine qui me plaît.

LE MARQUIS.

Sa mine n'est point trompeuse, je gage.

MARTHON, *à part.*

Voilà pour moi.

SCÈNE XVIII.

LE NOTAIRE, MADAME ABRAHAM, BENJAMINE, M. MATHIEU, DAMIS, LE MARQUIS, LE COMMANDEUR, LE COMTE, LE COMMISSAIRE, MARTHON.

M. MATHIEU, *à madame Abraham.*

A notre tour. Nous allons voir beau jeu. (*au notaire.*) approchez, mon cousin le notaire.

LE MARQUIS, *au commandeur et au comte.*

Il vient fort bien. Embrassons mon cousin le conseiller garde-note. Ne trouvez-vous pas, messieurs, qu'il a une physionomie bien avantageuse?

LE NOTAIRE.

Laissons là ma physionomie, messieurs. Vous vous moquez de moi, sans doute; mais il n'est pas temps de rire. (*montrant un contrat.*) Voilà le contrat qu'il est question de signer.

LE COMMANDEUR.

Monsieur le notaire a raison. Oui, signons; nous rirons bien davantage après.

(*Tout le monde signe.*)

DAMIS, *au marquis, au commandeur et au comte.*

Souffrez qu'à mon tour, messieurs, je vous prie à ma noce.

LE COMTE, *riant.*

Plaît-il?

LE MARQUIS, *à Damis, en riant.*

Comment! comment! Qu'est-ce à dire?

LE COMMANDEUR, *riant.*

Il y a du malentendu.

Mme ABRAHAM, *au marquis.*

Cela veut dire, monsieur le marquis, qu'il y a long-temps que nous vous servons de jouet.

LE MARQUIS.

Je ne vous entends pas. Expliquez-moi cette énigme?

MARTHON.

Le mot de l'énigme est que votre coureur a donné par méprise, ou peut-être par malice, à mademoiselle (*montrant Benjamine*) une lettre que vous écriviez à un duc de vos amis...

Mme ABRAHAM, *au marquis.*

Et que je ne veux pas que vous vous encanailliez.

LE COMMANDEUR, *au marquis, en riant.*

Ah! ah! marquis, tu ne seras pas marié?

LE COMTE, *au marquis.*

Il ne faut, morbleu! pas en avoir le démenti.

LE MARQUIS.

Parbleu! mes amis, voilà une royale femme que madame Abraham. Je ne connoissois pas encore toutes ses bonnes qualités. Je m'oubliois, je me déshonorois, j'épousois sa fille : elle a plus de soin de ma gloire que moi-même; elle m'arrête au bord du précipice. (*à madame Abraham, en allant l'embrasser.*) Ah! embrassez-moi, bonne femme; je n'oublierai jamais ce service. Mais vous paierez le dédit, n'est-ce pas?

Mme ABRAHAM.

Il le faut bien, puisque j'ai été assez sotte pour le faire. Monsieur, je vous rendrai, pour m'acquitter, les billets que j'ai à vous.

LE MARQUIS.

Ah! madame Abraham, vous me donnez là de mauvais effets. Composons à moitié de profit, argent comptant.

M. MATHIEU.

Non, monsieur; c'est assez perdre.

LE MARQUIS, *à madame Abraham.*

Adieu, madame Abraham. (*à Benjamine.*) Adieu, mademoiselle Benjamine. (*à M. Mathieu,*

au commissaire et au notaire.) Adieu, messieurs. (*à Damis.*) Adieu, monsieur Damis. Épousez, épousez; je le veux bien. (*au commandeur et au comte.*) Allons, allons, mes amis, allons souper chez Payen.

(*Il sort avec le commandeur et le comte.*)

SCÈNE XIX.

MADAME ABRAHAM, BENJAMINE, M. MATHIEU, DAMIS, LE COMMISSAIRE, LE NOTAIRE, MARTHON.

MARTHON, *à madame Abraham.*

Eh bien! vous vous promettiez de le berner; c'est encore lui qui se moque de vous.

M. MATHIEU, *à madame Abraham, à Benjamine, à Damis, au commissaire, et au notaire.*

Allons, allons achever le mariage, et nous réjouir de l'avoir échappé belle.

MARTHON, *au public.*

Et vous, messieurs, s'il vous semble que ce soit ici une bonne école, venez-y rire.

FIN DE L'ÉCOLE DES BOURGEOIS.

LE
RENDEZ-VOUS,
OU
L'AMOUR SUPPOSÉ,
COMÉDIE EN UN ACTE,
PAR FAGAN,

Représentée, pour la première fois, le 27 mai 1733.

NOTICE

SUR FAGAN.

Christophe-Barthélemi Fagan, né à Paris le 30 mars 1702, reçut une éducation très soignée. La perte totale de la fortune de son père avoit obligé ce dernier à accepter une place au bureau des consignations, et força également le jeune homme à prendre un emploi dans la même partie.

L'agrément de son esprit le fit accueillir dans diverses sociétés. Il y rencontra Pannard, se lia avec lui, et bientôt ils composèrent ensemble plusieurs opéras comiques qui eurent du succès. Le goût de Fagan pour le théâtre s'en accrut de plus en plus, et, excité par les besoins d'une famille nombreuse, il entreprit de travailler seul pour le théâtre Français. La première pièce qu'il y donna fut *le Rendez-vous*. Cette petite comédie en un acte, et en vers, représentée pour la première fois le 27 mai 1733, eut douze représentations très suivies. L'année

suivante, le 11 février, il fit jouer *la Grondeuse*, aussi en un acte et en prose, qu'il retira après la cinquième représentation. Le 5 juillet de la même année, parut *la Pupille*, que l'on regarde généralement comme le chef-d'œuvre de l'auteur. Cette charmante comédie en un acte et en prose fut applaudie avec enthousiasme pendant vingt-trois représentations. *Lucas et Perrette* ou *le Rival utile*, comédie en un acte et en vers, mise au théâtre le 17 novembre de la même année 1734, ne fut jouée que deux fois.

L'Amitié rivale de l'Amour, comédie en un acte, en vers, jouée le 16 novembre 1735, excita beaucoup de tumulte dans le parterre à la première représentation; elle fut cependant jouée dix fois, et a été reprise avec quelque succès.

Les Caractères de Thalie, comédie en trois actes, mise au théâtre le 15 juillet 1737, fut jouée dix-huit fois avec succès. Chaque acte de cette pièce formoit une comédie entière. La première en un acte, en vers, étoit *l'Inquiet;* la seconde en un acte, en prose, avoit pour titre *l'Étourderie;* et la troisième, aussi en un acte, en prose, que l'on joue encore aujourd'hui, est intitulée *les Originaux*.

Le Marié sans le savoir, comédie en un acte, en prose, représentée le 8 janvier 1739, ne fut donnée que six fois.

Joconde, comédie en un acte, en prose, donnée le 5 novembre 1740, eut quatorze représentations.

L'Heureux retour, comédie en un acte, en vers, composée à l'occasion de la convalescence du roi et de son retour de Metz à la cour, fut mise au théâtre le 6 novembre 1744, et eut quinze représentations.

On trouve encore dans les œuvres de l'auteur, *le Musulman*, comédie en un acte, en prose; *le Marquis auteur*, comédie en un acte, en vers; et l'*Astre favorable*, comédie en un acte et en vers libres. Ces trois pièces étoient destinées au théâtre Français, mais elles n'ont pas été représentées.

Fagan mourut à Paris le 8 avril 1755, dans sa cinquante-quatrième année.

PERSONNAGES.

LUCILE, jeune veuve.
VALÈRE.
LISETTE, suivante de Lucile.
CRISPIN, valet de Valère.
M. JAQUEMIN, sous-fermier, amoureux de Lucile.
CHARLOT, jardinier de Lucile.
UN LAQUAIS de M. Jaquemin.
UN LAQUAIS de Lucile, personnage muet.

La scène est chez Lucile, dans une ville de Bretagne.

LE
RENDEZ-VOUS,
OU
L'AMOUR SUPPOSÉ,
COMÉDIE.

Le théâtre représente l'avenue d'un château.

SCÈNE I.

LISETTE, CRISPIN, *entrant sur la scène en rêvant d'abord.*

LISETTE.

Oui, mettons aujourd'hui toute notre science
A les faire sortir de leur indifférence.
Il ne sera pas dit qu'après un long séjour
Un couple qui paroît fait exprès pour l'amour,
Jeune, libre, charmant, ton maître et ma maîtresse,
N'auront point l'un pour l'autre eu la moindre tendresse.
Enfin que penses-tu de mon projet, Crispin?

CRISPIN.

Ma foi! sans balancer, je tôpe à ce dessein.

Les moments nous sont chers. Dans notre état funeste,
C'est, je crois, mon enfant, tout l'espoir qui nous reste.

LISETTE.

Pour réussir, la chose a ses difficultés.
Peut-être qu'il faudroit s'être mieux consultés,
Mettre au jeu plus d'esprit. Pour toute batterie,
Nous avons un grand fonds d'amour, de fourberie.

CRISPIN.

Pour ces deux qualités tu peux compter sur moi.
Pendant que d'un côté tu feras ton emploi,
De l'autre adroitement je tromperai Valère;
Et même tu verras si j'ai du savoir-faire.

LISETTE.

Dis-moi, de quoi le sort aussi s'est avisé
De nous faire aimer, nous?

CRISPIN.

Ton petit air rusé,
Tes façons m'ont séduit; tes yeux, mainte autre chose...
Que veux-tu? j'en sais mieux les effets que la cause.

LISETTE.

Tu m'as su plaire aussi, je ne sais pas comment.
Cependant nous touchons à ce fatal moment
Qui peut nous séparer.

CRISPIN.

Oui, si d'un prompt remède
Nous n'avons le secours, si le ciel ne nous aide,
L'arrêt est prononcé; demain, avant le jour,
Valère pour Paris a marqué son retour.

LISETTE.

Et ma maîtresse et moi, nous restons.

CRISPIN.

Il me semble
Qu'ils n'auroient pas si tôt dû s'accorder ensemble.
Lucile est légataire et Valère héritier
D'un vieillard, bas-breton, plaideur de son métier.
De Chrysante, en un mot, l'embrouillé codicille
Leur ouvroit aux procès une route facile.
Le bon homme en mourant eut cet espoir flatteur.
Méprise-t-on ainsi l'esprit d'un testateur?

LISETTE.

Il est vrai que bien peu l'intérêt les domine:
Mais cette raison même encor me détermine;
J'en tire un bon augure. Un penchant amoureux
Germe plus aisément en des cœurs généreux.

CRISPIN.

J'avois, de mon côté, pour nous tirer d'affaire,
(*hésitant.*)
Projeté... Mais...

LISETTE.

Comment?

CRISPIN.

Si je quittois Valère,
Je perdrois, pour le moins, quatre ans qui me sont dus;
Et j'aurois quelques coups de bâton, par-dessus.

LISETTE.

Mauvais expédient!

CRISPIN.

Qui lui feroit entendre
Que les chemins...

LISETTE, *l'interrompant.*

Sottise!

CRISPIN.

Il faut donc nous y prendre
Comme tu le disois?

LISETTE.

Oui, ne balançons plus.
C'est trop perdre de temps en discours superflus.
Si nous ne détournons l'orage qui s'apprête,
Songe, encore une fois, que tu perds ta conquête;
Qu'à Charlot, ton rival, Lisette va rester.

CRISPIN.

Voyez-vous ce butor qui voudroit en tâter!

LISETTE.

Je vais trouver Lucile.

CRISPIN.

Et moi, chercher mon maître.
(*faisant quelques pas pour s'en aller, et apercevant Valère.*)
J'y cours... Mais n'est-ce pas lui que je vois paroître?

LISETTE, *regardant du côté par où Crispin vouloit s'en aller.*

C'est lui-même.

CRISPIN.

Il suffit.

LISETTE.

Au moins...

CRISPIN, *l'interrompant.*

Retire-toi.

LISETTE.

Mais te souviendras-tu...

CRISPIN, *l'interrompant.*

Repose-toi sur moi.

LISETTE.

Sur-tout, le rendez-vous.

CRISPIN.

Mon dieu ! laisse-moi faire.

LISETTE, *à part.*

Nous voulons augmenter l'empire de Cythère ;
Amour, puissant Amour, seconde notre ardeur.

SCÈNE II.

VALÈRE, CRISPIN, LISETTE.

VALÈRE, *à Crispin, après avoir achevé de lire quelques papiers, en venant.*

Ah, Crispin ! je te cherche.

LISETTE, *à Crispin.*

Adieu, beau voyageur :
Soyez discret.

CRISPIN.

Adieu.

(*Lisette s'en va.*)

SCÈNE III.

VALÈRE, CRISPIN.

VALÈRE.

Quelle est donc cette fille ?

CRISPIN.

C'est Lisette, monsieur... Elle est assez gentille ?

VALÈRE.

Oui, je me la remets... Me voilà, grace aux dieux,
Sorti, mon cher Crispin, de ce dédale affreux,
De ce confus amas d'énormes procédures.
Plutôt que de passer par de telles tortures,
Par la noire chicane et ses honteux détours,
J'aimerois mieux, je crois, n'hériter de mes jours.
A Paris on m'attend avec impatience :
La veuve, la comtesse, Aminte, Iris, Hortense,
M'ont écrit depuis peu. Toutes m'ont fait savoir
Le desir empressé que l'on a de m'y voir.
Songes-tu pour demain que ma chaise soit prête ?

CRISPIN, *soupirant.*

Oui, monsieur.

VALÈRE.

Qu'as-tu donc ?

CRISPIN.

C'est pour vous une fête
Que de partir ainsi... Quel départ, juste ciel !

VALÈRE.

Eh ! pour qui ce départ seroit-il si cruel ?

CRISPIN, *à part.*

Portons les premiers coups : ferme ; point de foiblesse.

VALÈRE.

Est-il quelque beauté qui pour toi s'intéresse ?

CRISPIN.

Non, monsieur. Si mon cœur soupire en ce moment,
Ce n'est pas pour mon compte ; et je plains un tourment
Que vous-même causez.

VALÈRE.

Explique-toi.

CRISPIN.

Lisette,
Comme vous l'avez vu, sort d'ici. La soubrette
Vient de me faire part d'un secret entretien...

VALÈRE.

Qui me touche ?

CRISPIN.

Sans doute.

VALÈRE.

En quoi ?

CRISPIN, *feignant d'hésiter.*

Lucile...

VALÈRE.

Eh bien ?

CRISPIN.

Lucile...

VALÈRE.

Parle donc.

CRISPIN.

De vous Lucile est folle.

VALÈRE.

De moi ?

CRISPIN.

Folle à lier ! Vous êtes son idole.
C'est une passion qui ne peut s'exprimer.

VALÈRE.

Va, va, mon pauvre ami, fais-toi mieux informer.

CRISPIN.

Monsieur...

VALÈRE, *l'interrompant.*

C'est se moquer. Depuis qu'avec Lucile
Un intérêt commun m'arrête en cette ville,
On ne sauroit se voir plus indifféremment
Que nous nous sommes vus.

CRISPIN.

Lisette, apparemment,
S'est trompée, ou j'ai mal entendu.

VALÈRE.

C'est un conte
Qu'elle a fait à plaisir.

CRISPIN.

J'en tenois peu de compte.
J'ai d'abord, comme vous, ri d'un discours pareil ;
Mais j'ai touché la chose et du doigt et de l'œil.

VALÈRE.

Vision !... Eh ! comment t'a-t-elle fait entendre
Que sa maîtresse aimoit ?

CRISPIN.

Quand hier on vint apprendre
A ce sensible objet que vous deviez partir...

(Je ne puis répéter cela sans m'attendrir)
Une vapeur la prit; et, perdant connoissance,
Elle fut, dit Lisette, une heure en défaillance.

VALÈRE.

Elle se trouva mal... Elle aime pour cela?

CRISPIN.

Oui vraiment.

VALÈRE.

Le plaisant argument que voilà!

CRISPIN.

Excusez...

VALÈRE, *l'interrompant.*

Aujourd'hui rien n'est plus ordinaire
Que ces saisissements, ce mal imaginaire.

CRISPIN.

J'ai tort.

VALÈRE.

Que ces vapeurs, dont, en pleine santé,
Et sans savoir pourquoi, l'on se trouve agité.

CRISPIN.

J'en conviens.

VALÈRE.

Quoi! tu veux que je me persuade...

CRISPIN, *l'interrompant.*

Qui, moi!... Si vous voulez, vous êtes lourd, maussade,
Grossier, pesant, brutal, sans graces, sans esprit,
Sans naissance, sans bien, sans talents, sans crédit,
Du haut jusques en bas mal fait, désagréable,
Impertinent...

VALÈRE, *l'interrompant.*

Plaît-il?

CRISPIN.

En un mot, incapable
D'inspirer à quelqu'un le moindre sentiment.

VALÈRE.

Eh bien! après un tel évanouissement?

CRISPIN.

Elle se plaint, s'agite, et verse quelques larmes...
« Qu'est-ce donc, disoit-elle, ai-je si peu de charmes?
« Mes yeux sont-ils des yeux à faire des ingrats?
« Ils n'en ont que trop dit; on ne les entend pas.
« Il part! Ah! c'en est fait, Ariane, abusée,
« Au bout de l'univers va suivre son Thésée.
« Oui, je vais... » Un brouillard offusquant sa raison,
A ces mots elle tombe encore en pâmoison.
Voilà dans quel état est cette triste amante.

VALÈRE.

Si tu me parles vrai, la chose est étonnante;
Et jamais...

CRISPIN, *l'interrompant.*

Croyez-vous que je voudrois mentir?

VALÈRE.

Lucile aimer ainsi!

CRISPIN.

Sans nous en avertir!

VALÈRE.

Avec tant de réserve!

CRISPIN

Oh! monsieur, c'est le diable!

Quand une femme veut, elle est impénétrable.
Enfin, cette beauté... Mais, c'est mal à propos
Que je vous tiens ici de semblables propos.

VALÈRE.

Non; parle, je le veux.

CRISPIN.

Sous cet épais feuillage,
Cette beauté, cédant à l'amour qui l'engage,
Comme pour prendre l'air, doit se trouver ce soir.
Avant votre départ elle voudroit vous voir.
On m'a sollicité pour vous le faire entendre.
Si donc, ce soir aussi, vous vouliez vous y rendre,
Notre veuve discrète, aux yeux de son vainqueur,
Exposeroit le feu qu'elle cache en son cœur,
Sans causer de scandale et sans qu'on en murmure.

VALÈRE.

Je veux, quoi qu'il en soit, démêler l'aventure.
Sais-tu l'heure, à peu près?

CRISPIN.

Elle s'y trouvera
En revenant du cours.

VALÈRE.

Fort bien!... Demeure là.

(*Il s'en va.*)

SCÈNE IV.

CRISPIN.

Le mensonge est lâché... Courage! il croit qu'on l'aime.
La bonne opinion et l'amour de soi-même
Chez lui seront encore, à ce que je conçoi,
Et meilleurs orateurs et plus fourbes que moi.

SCÈNE V.

LUCILE, LISETTE, CRISPIN.

LISETTE, *à Lucile.*

Quoi! vous vous obstinez, madame, à n'en rien croire?

LUCILE.

Quelqu'un, pour s'amuser, t'a forgé cette histoire.

LISETTE.

Moi, l'on m'auroit trompée? Ah! si je le croyois,
J'y perdrois mon latin, ou je m'en vengerois...
C'est Crispin qui tantôt m'a fait la confidence...
(*à Crispin, avec une feinte colère.*)
Parle, maître fripon, avec quelle impudence
M'es-tu venu conter que, d'un feu trop certain,
Ton maître?...

CRISPIN, *l'interrompant, en feignant de vouloir s'enfuir.*

Serviteur.

LISETTE.

Oh! tu veux fuir en vain;
Tu parleras.

CRISPIN.

Tout beau!... Je n'ai rien à vous dire.

LISETTE.

Crois-tu que nous cherchions que pour nous on soupire?
Quel étoit ton dessein?

CRISPIN.

Peste soit du caquet!
Eh bien! eh! quand mon maître aimeroit en effet,
Ne pouvant espérer rien de bon de sa flamme,
(*montrant Lucile.*)
Quel besoin étoit-il d'en parler à madame?
T'en avois-je priée?... Eh! cette langue-là
Vendroit parents, amis, honneur... et cætera.
(*Il s'en va.*)

SCÈNE VI.

LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

Eh bien! vous l'entendez?

LUCILE.

Ma surprise est extrême:
Mais, Lisette, comment croire que Valère aime?
Il m'a semblé si froid.

LISETTE.

Lui froid? Il n'est rien moins.

Du contraire j'ai vu d'invincibles témoins.
Tranquille en apparence, il aime; et sa conduite,
Ses regards, ses discours, tout m'en avoit instruite,
Avant que son valet vînt m'en entretenir.
Il est blessé, vous dis-je, à n'en pas revenir.

LUCILE.

Ces symptômes d'amour devoient frapper ma vue.
Que ne m'en suis-je donc, comme un autre, aperçue?

LISETTE.

Oh! ma foi! je ne sais que dire sur ce point.
Quand on ne veut point voir, madame, on ne voit point.
Par exemple, avant-hier, j'ai sur votre toilette
Trouvé certain billet, où son ardeur parfaite
Est peinte au naturel, quoique avec beaucoup d'art.
Ce qu'il contient paroît n'être dû qu'au hasard;
Il semble ne traiter que d'intérêts, d'affaires.
Que d'amour est caché sous des termes vulgaires!
Non, jamais on ne peut annoncer son tourment
Avec plus de tendresse et de ménagement.
Et, pour moi, qui ne suis qu'une simple suivante,
J'ai deviné l'énigme. Elle est fine et galante:
Le tout est délicat.

LUCILE, *cherchant dans ses poches, et en tirant le billet.*

Je l'ai, je crois, sur moi...
Oui... Je veux, par plaisir, le relire avec toi.

LISETTE.

Voyons.

LUCILE.

Assurément tu perds l'esprit, Lisette.

LISETTE.

Eh ! lisez.

LUCILE.

Le voila. Tu seras satisfaite.

(*Elle lit.*)

« Ayez la bonté, madame, d'envoyer votre homme « d'affaires chez celui que nous avons choisi pour avo- « cat. Je crois même qu'il seroit nécessaire que vous « y fussiez... »

LISETTE, *interrompant la lecture.*

Bon !... Où tend ce début?

LUCILE.

A rien, certainement.

LISETTE.

Il ne déclare rien bien positivement :
C'est une expression ordinaire et naïve.
Mais, si vous voulez être un moment attentive,
Là, parlez franchement, n'apercevez-vous pas
Dans sa façon d'écrire un certain embarras ?
Il y règne un chagrin, une morne tristesse
Qui, dès l'abord, dénote un grand fonds de tendresse.

LUCILE, *lisant.*

« Votre présence léveroit des difficultés... »

LISETTE, *interrompant.*

Attendez... Lèvercit des difficultés !

LUCILE.

Quoi?

Ce sens est naturel. C'est tout ce que j'y voi.

LISETTE.

Naturel? Léveroit des difficultés ! J'aime

A voir adroitement peindre une flamme extrême;
A la faveur du tour et des traits délicats,
Donner à deviner ce qu'on n'avoueroit pas.
Mais l'explication n'en est pas difficile.
« J'étudierois vos yeux, adorable Lucile!
« Tout à-la-fois, timide, amoureux, incertain,
« Je verrois dans ces yeux quel sera mon destin;
« Je verrois si je dois vous taire mon martyre,
« Ou, sans vous offenser, si je puis vous le dire... »
Léveroit, léveroit des difficultés!...Ah!
Comment peut-on ne pas entendre celui-là?

LUCILE, *continuant de lire.*

« Il s'agit d'une décision essentielle; et, comme c'est
« ce qui vous intéresse le plus... »

LISETTE, *l'interrompant.*

Celui-ci n'est pas clair?... Plaît-il... Que vous en semble?

LUCILE.

Eh! mais...

LISETTE, *l'interrompant.*

Sans contredit, cette phrase rassemble
Tous les ennuis secrets d'un amant mécontent...
On sent bien le reproche : il est à bout portant.

LUCILE, *relisant.*

« Et, comme c'est ce qui vous intéresse le plus... »
(*suspendant sa lecture.*)
Il est vrai que ces mots...

LISETTE, *l'interrompant.*

Ils disent tout au monde...
Oh! ce n'est pas sur rien que mon soupçon se fonde.

LUCILE, *achevant de lire.*

« On tâcheroit de s'accorder; et tout se termineroit
« à l'amiable. »

LISETTE.

A l'amiable!... Eh! oui, l'entend-il, le fripon?
Finir à l'amiable!... Amiable est fort bon!
Il prétend avec vous finir à l'amiable!
Ma foi! ce dernier trait lui seul est impayable!
Enfin vous le voyez?... Dites-moi, s'il vous plaît,
A vous en imposer ai-je quelque intérêt?
Il faut en convenir, cet homme flegmatique,
Sans trop d'obscurité, sur sa flamme s'explique.
La conquête, au surplus, doit-elle vous fâcher?

LUCILE.

Non vraiment... Mais enfin, si j'ai su le toucher,
Je ne comprends pas bien pourquoi ce long silence.
Il est rare qu'un homme, avec de la naissance,
De l'esprit, en secret se plaise à soupirer.
Se fait-on un devoir de ne point déclarer
Un penchant dont l'aveu ne sauroit faire injure?

LISETTE.

Oh! pourquoi? J'en vois bien les raisons, je vous jure!
D'un côté, chacun sait que Damon, votre époux,
Quoique, de son vivant, vieux, avare et jaloux,
Quand la Parque sur lui vint user de main-mise,
Vous a fait larmoyer comme une autre Artémise.
De l'autre, le bruit court que monsieur Jaquemin
Doit, dans un mois ou deux, obtenir votre main.
Cet âpre sous-fermier, qui par-tout le publie,
De vos appas déja croit tenir la régie.

Est-il bien régalant pour un jeune amoureux
De s'en venir ainsi se mettre entre deux feux?

LUCILE.

Pour monsieur Jaquemin, tu sais...

LISETTE, *l'interrompant.*

La sympathie,
Je le sais, ne doit pas être de la partie.
Il est riche, il est vrai; mais fort peu libéral,
Capricieux, chagrin, incommode, brutal...
Au reste, vous verrez rompre ce long silence.
Valère de ses feux et de leur violence,
Devant que de partir, compte vous informer.

LUCILE.

M'informer?... Eh! comment?

LISETTE.

Il doit se promener,
Dans une heure, environ, le long de l'avenue.
Croyant ne pas devoir refuser l'entrevue,
J'ai promis qu'en secret j'y conduirois vos pas.

LUCILE.

Vous avez promis?

LISETTE.

Oui.

LUCILE.

Mais vous n'y pensez pas?
Quoi! j'irois...

LISETTE, *l'interrompant.*

Il le faut.

LUCILE.

Allez, vous êtes folle.

LISETTE.

Enfin que voulez-vous? j'ai donné ma parole.

LUCILE.

Je ne sais ce que c'est qu'aller en rendez-vous.

LISETTE.

Mon dessein n'étoit pas de vous mettre en courroux...
Ne gagnerai-je rien sur ma belle maîtresse?

LUCILE, *apercevant M. Jaquemin.*

Je vois le sous-fermier... Que veut-il?

SCÈNE VII.

M. JAQUEMIN, LUCILE, LISETTE.

M JAQUEMIN, *à part, sans voir d'abord Lucile.*

Ah, traîtresse!

(*apercevant Lucile.*)

La voilà... Parlons-lui... Prenons la balle au bond.

LISETTE, *bas, à Lucile.*

Votre futur, madame, a l'air bien furibond.

LUCILE, *bas.*

Mon futur? Il ne l'est sûrement qu'en idée.

M. JAQUEMIN.

Tel que vous me voyez, j'ai l'ame bien charmée.
Je suis ravi, parbleu! d'apprendre qu'en secret
Avec un étourdi vous filez le parfait,
Pendant que l'on me parle, à moi, de mariage!

LUCILE.

Comment donc?

LISETTE, *à part.*

De Crispin je reconnois l'ouvrage.

LUCILE, *à M. Jaquemin.*

Moi, j'écoute quelqu'un?... Eh! vous l'a-t-on nommé?

M. JAQUEMIN.

Oh! je vous en réponds. J'en suis bien informé.
Je sais son nom. Je sais au long toute l'affaire.

LUCILE.

Vous pourriez vous tromper.

M. JAQUEMIN.

Me tromper?... C'est Valère.
Eh bien! le savons-nous?

LUCILE.

Valère songe à moi?

M. JAQUEMIN.

Et vous songez à lui, cœur ingrat et sans foi.

LISETTE.

Pourquoi non?

M. JAQUEMIN, *à Lucile.*

Il faut bien, selon les apparences,
Que vous ayez donné de fortes espérances,
Que vous l'ayez flatté par un bien doux accueil,
Puisqu'il est tant épris qu'il n'en peut fermer l'œil;
Puisque, sans nul prétexte, il reste en cette ville,
Qu'il y fait voir encor sa figure inutile,
Lui qui depuis long-temps devroit être parti,
Puisque lui-même enfin refuse un gros parti,
Qu'à Paris, depuis peu, lui ménage une tante,
Qui, par rapport à vous, voit frustrer son attente!

LUCILE.

Vous me surprenez fort par ces nouvelles-là;
En êtes-vous bien sûr? D'où savez-vous cela?

M. JAQUEMIN.

De quelqu'un qui connoît tout ce qu'il a dans l'ame.

LISETTE, *ironiquement.*

Il a, vraiment, grand tort! et, pour moi, je le blâme!...
Il faudroit que l'on fît un nouveau règlement
Qui taxât, qui punît quiconque effrontément
S'aviseroit d'aimer une veuve jolie.

M. JAQUEMIN, *à Lucile.*

Palsembleu! j'allois faire une belle folie!
Allez, madame, allez, il n'est pas bien à vous
De vouloir sur ce pied me prendre pour époux,
De croire que j'irai flatter cette tendresse.
Vous me connoissez mal. D'une telle foiblesse
Jamais les Jaquemins n'ont été convaincus.
Je serois le premier du nombre des... Motus!...
Je ne dis pas le nom, mais vous devez l'entendre?

LUCILE.

Vos façons de parler ont lieu de me surprendre.

LISETTE, *ironiquement.*

Vous surprendre? Eh! pourquoi?... Bon! c'est un style aisé,
Parmi les sous-traitants un style autorisé,
Style badin, folâtre et rempli d'énergie.

M. JAQUEMIN, *à part.*

Quoi! l'on me raille encor?... Mort non pas de ma vie!...
(*à Lucile.*)
Mais pourquoi balancer? Qu'est-ce qui me retient?

Je romps... De vous, de tout ce qui vous appartient,
Je perds le souvenir... Oui, mon amour s'efface.
Plus de crédit, d'égards; plus d'emplois, plus de place.
De votre grand cousin, qu'avec deux banquiers juifs
Je voulois faire entrer dans mon traité des suifs,
Ne sera désormais fait mention aucune.
A compter d'aujourd'hui qu'il cherche ailleurs fortune.
Tout s'en va ressentir; et seront réformés
Uns chacuns les commis que vous avez nommés !

(*Il s'en va.*)

SCÈNE VIII.

LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

Ce monsieur Jaquemin est d'une humeur étrange.

LISETTE.

Quel brutal!... Cependant vous croiriez perdre au change?
Et Valère, soumis, tendre, respectueux,
Vous quitte, et part demain, sans faire ses adieux!

LUCILE.

Quel remède y trouver? Veux-tu que je hasarde?...

LISETTE, *l'interrompant.*

Absolument.

LUCILE.

Mais si...

LISETTE, *l'interrompant.*

Vous serez sous ma garde.
Votre fierté d'ailleurs est toujours à couvert.

Valère n'ira pas vous croire de concert,
Mais que par mon art seul il obtient cette grace.

LUCILE.

En ce cas, il faut donc que je te satisfasse.
Eh bien! je l'entendrai.

LISETTE.

Je pense que ce soir
Célimène et Doris devoient venir vous voir?

LUCILE.

Je vais y donner ordre; et de leur compagnie
J'aurai, quand il faudra, le soin d'être affranchie...
(*à part.*)
Qui l'auroit pu penser que jusques à ce jour
Valère eût, en secret, renfermé tant d'amour?
(*Elle s'en va.*)

SCÈNE IX.

CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN.

Au cœur du financier j'ai porté l'épouvante.
Comment vont nos projets? Lisette, es-tu contente?

LISETTE.

Tout va, jusqu'à présent, assez bien, mon garçon.

CRISPIN.

Mais ta Lucile enfin mord-elle à l'hameçon?

LISETTE.

Faut-il le demander? Oui, sans doute; elle est femme.
Et ton maître croit-il être aimé de la dame?

CRISPIN.

Faut-il le demander? Sans doute; il est Français.

LISETTE.

Bien plus, lorsque tantôt, pour la première fois,
De l'amour prétendu j'ai porté la nouvelle,
Étudiant l'effet qu'elle faisoit sur elle,
J'ai remarqué ce trouble et cette émotion
Toujours avant-coureurs de quelque passion;
Ce sentiment secret, qui, peint sur le visage,
Trahit notre penchant, ou, du moins, le présage.

CRISPIN.

Tu me parois habile en définition.

LISETTE.

Je ne le suis pas moins dans l'exécution.

CRISPIN.

Friponne! je le crois. Pour peu qu'on te seconde,
Tu feras volontiers ton chemin dans le monde.
Pour le seigneur Valère, au premier compliment,
Il a reçu la chose assez modestement.
Je n'ai su qu'en penser. Mais dans la promenade,
Où je l'ai vu depuis, après mainte embrassade,
A deux ou trois passants, par lui mis à l'écart,
De sa bonne fortune il a déja fait part.

LISETTE.

Enfin pour l'entrevue elle est déterminée.

(*Charlot paroît dans le fond du théâtre.*)

SCÈNE X.

CHARLOT, *dans le fond, sans parler, ni se faire voir;* LISETTE, CRISPIN.

CRISPIN, *à Lisette.*

L'entrevue, à mon sens, est bien imaginée.
Mais s'ils alloient entrer en explication?

LISETTE.

Nous saurons détourner la conversation.
Pour confirmer l'erreur et de l'un et de l'autre,
Nous ne manquerons pas d'y mettre encor du nôtre.
Le rendez-vous sera hasardé, si tu veux;
Mais il est nécessaire autant que dangereux.

CRISPIN.

Je vais avoir grand soin que notre homme s'y rende.

LISETTE, *bas, en apercevant Charlot.*

J'entrevois ton rival.

CRISPIN, *bas.*

Charlot?

LISETTE, *bas.*

Oui, j'appréhende
Qu'il n'ait ici rôdé durant notre entretien.

CRISPIN, *bas.*

Tu crois qu'il comprendroit?...

LISETTE, *l'interrompant, bas.*

Cela se pourroit bien.

CRISPIN, *bas.*

Qu'il nous ait entendus ou non, c'est tout semblable.
Va, c'est un animal qui n'est pas raisonnable...
Au revoir.

(*Il s'en va.*)

SCÈNE XI.

LISETTE, CHARLOT.

LISETTE, *à part, en regardant furtivement Charlot.*

Dans le fond, le drôle n'est pas sot!...

(*à Charlot.*)

Interrogeons-le un peu... Que fais-tu là, Charlot?

CHARLOT.

Ah! ah! vous velà donc, mameselle Lisette?...
Je charche à dénicher nn marle que je guette.
Je voulons le chasser; mais le peste est malin!

LISETTE.

C'est fort bien fait à toi. J'étois avec Crispin :
Je causois avec lui de chose indifférente.

CHARLOT.

Oui-dà; cela se peut.

LISETTE.

Va, va, je suis constante.
Si tu m'aimes, crois-moi, mon cœur n'est point ingrat,
Et pour toi seul je veux rompre le célibat.

CHARLOT.

Parguié! quand vous vourai. Je sommes de ces drilles
Qui ne reculons pas pour épouser les filles.

LISETTE.

Oui, j'ai pris mon parti. Dans peu de temps, je veux
De madame Charlot porter le nom pompeux.

(*Elle s'en va.*)

SCÈNE XII.

CHARLOT.

La parfide! Ah, qu'alle a la langue bian pendue!
Croiroit-on que d'un autre alle seroit ferrue?
Alle aime mieux que moi ce petit babillard...
Qu'alle est sotte! En amour, vive un bon gros gaillard!
Ce matin, sans me voir, y teniont un langage...
J'étions là... Tout autant qu'au travers d'un treillage,
Je pouvions nous sarvir de notre entendement,
Ils disiont qu'ils vouliont, je ne sais pas comment,
Embarlificotter leux maître et leux maîtresse,
De façon qu'ils puissiont avoir de la tendresse.
Tout-à-l'heure pourtant je n'ons de rian parlé.
Je les varrons venir... Que je sons dessalé!...
(*touchant son habit et son chapeau.*)
Ce pourpoint de drap bleu, ce chapiau blanc renferme
Un esprit, un bon sens, pus avisé, pus farme
Que ceux... Mais ç'tapendant comment se pourroit-il,
Morgué! quoique j'avions le jugement subtil,
J'ons peine à débrouiller toute la manigance...
(*apercevant Valère et Crispin*)
Car si... par queu moyen!... Oh! oh queuqu'un s'avance...

C'est Crispin et son maître... Il faut, de bout en bout,
Les accouter encor; bientôt je saurons tout.

(*Il se cache en lieu d'où il peut tout entendre sans être vu.*)

SCÈNE XIII.

VALÈRE, CRISPIN; CHARLOT, *caché.*

(*Il est nuit.*)

CRISPIN, *à Valère.*

Ce zéphyr est charmant!... Cette fraîche soirée
Aux amoureux soupirs semble être consacrée...
Mainte belle, à Paris, ignore en ces moments
L'atteinte que l'on porte à vos engagements.

VALÈRE.

On ne peut refuser un bien qui se présente.
D'ailleurs jusqu'à présent d'une flamme constante
J'ai toujours fui le joug. Tu le sais bien, Crispin?

CRISPIN.

Oui; vous n'avez encore été que libertin...
Il faut rendre justice à chacun. Que Lucile
Est bien propre à fixer votre humeur indocile!
Elle est belle, sensible et femme de vertu.
Ma foi! c'est un phénix.

VALÈRE.

Mais, franchement, crois-tu
Qu'elle se rende ici?

CRISPIN.

La plaisante demande!

De votre éloignement l'amertume est trop grande
Pour qu'elle se refuse à des adieux si doux.

VALÈRE, *bas, en entendant du bruit.*

Tais-toi... Quelqu'un paroît et s'approche de nous.

SCÈNE XIV.

LUCILE, LISETTE, VALÈRE, CRISPIN; CHARLOT, *caché.*

CRISPIN, *bas, à Valère.*

Vous voyez qu'elle vient, sans trop se faire attendre?

LISETTE, *bas, à Lucile.*

Le voilà, cet amant si discret et si tendre!

CRISPIN, *bas, à Valère.*

Allez donc... C'est à vous à parler le premier.

LISETTE, *bas, à Lucile.*

Approchez, et prenez un air plus familier.

CRISPIN, *bas, à Valère.*

Elle n'ose avancer.

LISETTE, *bas, à Lucile.*

Votre aspect l'intimide.

VALÈRE, *à Lucile.*

Puisqu'un hasard heureux auprès de vous me guide,
Devant que de partir, madame, il m'est bien doux
De pouvoir librement prendre congé de vous.

LUCILE.

Vous partez donc, Valère?

CRISPIN.

Il le faut bien, madame.

LISETTE.

Hélas !

CRISPIN.

Tais-toi, Lisette, ou je vais rendre l'ame.

VALÈRE, *à Lucile.*

Je l'avouerai pourtant, si, contre mon espoir,
En ce dernier moment je pouvois entrevoir
Un destin trop flatteur pour moi, trop favorable,
L'arrêt de mon départ n'est point irrévocable.

LUCILE.

Quel sort attendez-vous? Quand on n'ose parler,
Quand l'amour avec art prend soin de se voiler,
Ses feux sont étouffés par l'extrême prudence,
Et l'on est quelquefois victime du silence.

VALÈRE.

Ah ! lorsque des raisons nous forcent de couvrir
Un penchant dont le cœur se plaît à se nourrir,
Dans un objet épris tout en rend témoignage.
Il est pour s'exprimer, il est plus d'un langage;
Un regard, un soupir, au défaut de la voix,
Ont souvent malgré nous déclaré notre choix...
(*avec action.*)
Oui, madame, les yeux révèlent le mystère.
(*Crispin surprend la main de Lucile, et la baise adroitement.*)

LUCILE, *à Valère.*

Arrêtez !

VALÈRE.

Qu'est-ce donc?

LUCILE.

Modérez-vous, Valère.

VALÈRE.

M'offrirez-vous encor ce dehors inhumain ?
Quel caprice fatal !

LUCILE.

Un baiser sur la main
N'est pas chose, après tout, dont on se scandalise.

VALÈRE, *baisant la main de Lucile.*

Ah ! que m'accordez-vous ? Quelle aimable franchise !
(*bas, à Crispin.*)
Je n'en saurois douter, elle aime éperdument.

CRISPIN, *bas.*

A qui le dites-vous ?

LUCILE, *bas, à Lisette.*

Il parle joliment,
Lisette.

LISETTE, *bas.*

Ah ! ce qu'il dit, sans doute, vous remue ?
Moi qui n'y suis pour rien, je m'en sens tout émue.

VALÈRE, *à Lucile.*

Qu'un mot de votre bouche assure mon bonheur :
Aurois-je eu le secret de toucher votre cœur ?

LUCILE.

Puisqu'il faut l'avouer, un hommage sincère,
Venant de votre part, ne sauroit me déplaire.

VALÈRE.

L'aveu paroît contraint, et m'instruit foiblement,
Je crains de me flatter trop témérairement.
Enfin, vous le savez, je quittois cette ville.

Je puis le faire encore. Adorable Lucile,
Si vous ne m'ordonnez vous-même d'y rester,
Je pars : un vain espoir ne sauroit m'arrêter.
Prononcez mon arrêt.

LUCILE.

Consultez-vous vous-même.

VALÈRE.

Non; ce que vous direz sera l'ordre suprême
(*après un peu de silence.*)
Auquel je me rendrai... Vous ne répondez rien?...
(*feignant de vouloir se retirer.*) (*Lisette retient Valère sans que Lucile s'en aperçoive.*)
(*bas, à Crispin.*)
Allons... On me retient, Crispin.

CRISPIN, *bas.*

Je le vois bien.

LUCILE, *à Valère.*

Pourquoi donc vous livrer à tant de défiance?
Ah! concevez plutôt une juste espérance.

CRISPIN, *bas, à Valère.*

Quel excès de tendresse!

VALÈRE, *à Lucile.*

Avec des traits si beaux,
Non, je ne puis penser que je sois sans rivaux.

LISETTE, *bas, à Lucile.*

Quel soupçon enchanteur!

LUCILE, *à Valère.*

Je le dirai sans feinte,
Un homme tel que vous doit avoir moins de crainte.

CRISPIN, *bas, à Valère.*

O prodige d'amour!

VALÈRE, *à Lucile.*

Vous charmez, vous flattez...
Peut-on se garantir des coups que vous portez?

LISETTE, *bas à Lucile.*

O ciel! vit-on jamais union plus parfaite?

VALÈRE, *à Lucile.*

Madame, pour combler mon ame satisfaite...

(*Il est interrompu par un éclat de rire de Charlot, qui paroît.*)

LISETTE, *bas, à Crispin, en lui faisant signe que Charlot les a entendus, et qu'il doit l'éloigner.*

Crispin!

CHARLOT, *à part.*

Ah! tatigué! que je vons dégoiser!

CRISPIN, *le repoussant.*

Qui va là?

CHARLOT.

Laissez-nous... Morgué! je veux jaser.

LISETTE, *le repoussant aussi.*

Où va donc ce manant?

CHARLOT, *à Lucile et à Valère, en résistant à Lisette et à Crispin, qui le veulent éloigner.*

Pardonnez-moi, madame...
Et vous, monsieur, itou... mais, tout franc, j'ai dans l'ame
Du chagrin de voir ça!... C'est une trahison;
Et, morgué! je vous veux faire entendre raison.

LISETTE.

As-tu perdu l'esprit?

VALÈRE, *à Lucile.*

Connoissez-vous cet homme?

LUCILE.

Oui, c'est mon jardinier.

CRISPIN, *à Charlot.*

Veux-tu que l'on t'assomme,
En parlant de la sorte?

LISETTE, *à Lucile.*

Il vient de s'enivrer.

CHARLOT.

(*à Lucile.*)

Tarare!... Acoutez-moi.

LUCILE, *à Lisette.*

Faites-le retirer.

CHARLOT.

Un mot!

LISETTE.

Allons, bonsoir!

CRISPIN, *à Charlot, en le poussant.*

Que de cérémonie!

CHARLOT.

Eh bien! oui, je m'en vas, oui; mais, par la jarnie!
Vous ne vous aimais pas, je vous en avartis.

VALÈRE, *à Lucile.*

Il a bu, sûrement.

CHARLOT, *à Lucile et à Valère.*

Non, morgué! je le dis,
Vous n'avez nullement d'amiquié l'un pour l'autre...
(*montrant Lisette et Crispin.*)
C'est cette fine mouche, avec ce bon apôtre,

Qui vous faisiont, tous deux, donner dans le paniau..
Tout votre bel amour n'est que dans leur çarviau.
Ils avont, à part eux, manigancé la chose;
Et si vous vous aimais, j'en deveine la cause.
Il faut qu'ils soient sorciers, comme des Bas-Normands,
Et sachiont un secret pour faire aimer les gens.
(*Lisette et Crispin l'empêchent de parler, en lui mettant la main sur la bouche, et le forcent à s'en aller.*)

SCÈNE XV.

LUCILE, VALÈRE, LISETTE, CRISPIN.

VALÈRE, *à Lucile.*

Cet homme est-il sujet à cette frénésie?

LUCILE, *à Lisette.*

Lisette, qu'est-ce donc que cela signifie?

CRISPIN.

Du vin, qu'il a trop bu, c'est sans doute l'effet.

LISETTE, *à Lucile.*

Non, madame. Voici la vérité du fait.
Charlot m'aime; et Crispin lui donne de l'ombrage.
La peur qu'il a, je crois, que mousieur ne s'engage,
Par estime pour vous, à séjourner ici,
Sans rime ni raison le fait parler ainsi.

CRISPIN, *à Lucile.*

Je le croirois de même.

VALÈRE, *à Lucile.*

Êtes-vous bien remise
De l'accident fâcheux dont vous fûtes surprise

Hier, à ce qu'on dit, madame?

LUCILE.

Moi, monsieur?
Quel accident fâcheux?

CRISPIN, *à part.*

Je sens battre mon cœur.

VALÈRE, *à Lucile.*

Quoi! ne fûtes-vous pas hier indisposée?

LUCILE.

Je me portai fort bien le long de la journée.

VALÈRE, *à Crispin.*

Parle, maraud! tantôt n'as-tu pas assuré?...

CRISPIN, *l'interrompant.*

Il se peut bien, monsieur, que j'aie exagéré.
C'est assez mon défaut. Chacun a sa manière.

VALÈRE.

Ah! vous exagérez?

LUCILE.

Vous souvient-il, Valère,
Des termes d'un billet que j'ai reçu de vous?

VALÈRE.

Vous avez un billet de moi?

LISETTE, *bas, à Crispin.*

C'est fait de nous.

VALÈRE, *à Lucile.*

Je n'ai point eu, je crois, l'honneur de vous écrire,
Si ce n'est quatre mots, quand vous me fîtes dire
Que sur nos différents vous vouliez terminer.
Mon procureur dicta; je ne fis que signer.

LUCILE, *à part.*

Juste ciel! ai-je pu m'aveugler de la sorte?

VALÈRE, *à Lucile.*

Expliquez ce discours.

CRISPIN, *à part.*

Je tremble.

LISETTE, *à part.*

Je suis morte.

LUCILE, *à part.*

On ose me jouer, et me commettre ainsi.

VALÈRE, *à part.*

Quoi donc! se pourroit-il?... J'entrevois dans ceci
Une manœuvre sourde, à tel point insolente
Que sa témérité m'interdit, m'épouvante.

CRISPIN, *bas, à Lisette.*

Adieu donc!

VALÈRE.

A te voir, j'en suis plus que certain...
Traître! tu peux t'attendre à périr sous ma main.

CRISPIN.

Je ne compte que trop sur pareille promesse...
(*à Lisette.*)
Nous avons fait, Lisette, une belle prouesse!
Pour prix de ce projet, si bien imaginé,
Ce que je puis attendre est d'être exterminé.

LISETTE, *à Lucile.*

Madame, il est bien vrai...

LUCILE, *l'interrompant.*

Sortez de ma présence...
Je ne borne pas là l'effet de ma vengeance.

VALÈRE, *à Crispin.*

Éloigne-toi de moi.

LISETTE, *à Lucile.*

Vous êtes sans époux.
Monsieur est libre aussi... Nous croyions voir en vous,
De mérite et d'humeur certaine convenance,
Qui sembloit appeler de votre indifférence.
Vouloir la corriger, c'est être criminel :
J'en conviens; mais enfin le coup n'est pas mortel.
C'est une fable à quoi l'on peut trouver remède.

LUCILE.

Vous osez insister ?

LISETTE.

Non, madame, je cède.

CRISPIN, *à Valère, en tremblant.*

Il est vrai qu'on n'a pas... sujet de prendre feu...
Rien de fait : chacun peut retirer son enjeu.

VALÈRE.

Quoi! toujours...

CRISPIN, *l'interrompant, à Lisette.*

Allons donc, puisque tout est au diable!

(*Lisette et Crispin se retirent au fond du théâtre.*)

VALÈRE, *à part.*

Le trait est impudent.

LUCILE, *à part.*

Il est abominable.
Jamais plus hardiment piége ne fut dressé.

VALÈRE.

Je suis au désespoir de ce qui s'est passé :
Je ne puis vous quitter sans vous en faire excuse.

LUCILE.

Ah! ne me parlez pas... Je reste si confuse,
Qu'à peine devant vous j'ose lever les yeux.

VALÈRE.

D'un fripon de valet le discours spécieux
Peut-il m'avoir fait faire une telle bévue ?

LUCILE.

Comment par une fourbe ai-je été prévenue,
Contre toute apparence, et si grossièrement?

VALÈRE.

De ma part, vous serez vengée, assurément.

LUCILE.

De la mienne aussi: vous en aurez justice.

VALÈRE.

Je vais, en le chassant, en faire un sacrifice
Au respect, à l'estime, à ce que je vous doi.

LUCILE.

Elle ne paroîtra de ses jours devant moi.

SCÈNE XVI.

UN LAQUAIS *de M. Jaquemin, et amené par un laquais de Lucile;* LUCILE, VALÈRE; LISETTE, CRISPIN, *au fond du théâtre.*

LE LAQUAIS *de M. Jaquemin, à Lucile.*

Madame, c'est monsieur Jaquemin qui m'envoie.
Il dit que vous devez vous maintenir en joie;
Qu'il sait tout de Charlot; qu'il n'est plus en courroux,
Et que demain, sans faute, il se rendra chez vous.

LUCILE.

Dis-lui que rien ne presse, et que je l'en tiens quitte.

LE LAQUAIS *de M. Jaquemin.*

C'est assez.

(*Il sort avec le laquais de Lucile.*)

SCÈNE XVII.

LUCILE, VALÈRE; CRISPIN, LISETTE, *au fond du théâtre.*

VALÈRE, *à Lucile.*

Refuser une telle visite!...
C'est votre prétendu... Quel est votre dessein,
Madame?

LUCILE.

Je ne sais.

VALÈRE.

O bizarre destin!
Faut-il que vos bontés, Lucile, soient un songe!
Faut-il que d'un heureux et séduisant mensonge
La triste vérité montre l'illusion!
Ce généreux penchant, cette inclination,
A présent ne sont plus qu'une vaine chimère.

LUCILE.

Tous ces beaux sentiments ne sont plus rien, Valère.

VALÈRE.

Mais vous n'auriez donc pas dédaigné mon ardeur?

LUCILE.

Ma sensibilité flattoit donc votre cœur?

VALÈRE.

En pouvez-vous douter? Ah! l'intrigue secrète,
Que viennent d'employer et Crispin et Lisette,
Contre l'indifférence est un foible moyen.
On peut s'en garantir, madame, j'en convien;
Mais cette intrigue, aussi, pour moi ne sauroit être
Un obstacle au penchant dont je ne suis plus maître.
Je m'étonne à présent, prompt à me désarmer,
Comment j'ai pu vous voir et ne vous point aimer!
De mes sens égarés ils m'ont rendu l'usage.
Oui, plus que ma raison, leur imprudence est sage,
Puisqu'elle ouvre mes yeux sur un objet parfait,
Que je voyois sans flamme, et quittois sans regret;
Puisqu'elle m'a prouvé qu'il m'eût été possible
De vaincre votre cœur, de vous rendre sensible,
Si d'un feu sérieux, et qui vous est bien dû,
Leur grossier artifice eût été prévenu.

LUCILE.

Quoi! vous les approuvez?

LISETTE, *à Crispin, au fond du théâtre.*

La victoire balance.

CRISPIN, *à Valère, en se rapprochant.*

Avois-je si grand tort, monsieur, en conscience?

VALÈRE.

Non, Crispin; sans sujet je m'étois irrité.
Tu peux auprès de moi rentrer en sûreté.

LISETTE, *à Lucile, en se rapprochant aussi un peu.*

Et moi, serai-je donc seule disgraciée?
Sans espoir de retour suis-je remerciée?

LUCILE.

Ah! je ne veux jamais qu'on me parle de vous...
(*montrant Valère.*)
Je ne sais pas comment, oubliant son courroux,
Monsieur peut tolérer semblable fourberie.

VALÈRE, *avec passion.*

Je le répète encor : de leur supercherie
J'ai de justes raisons pour ne point m'offenser.
Je me fais un bonheur d'avoir su me fixer.
J'éprouve avec plaisir une atteinte inconnue,
Qui flatte d'autant plus qu'elle étoit imprévue.
Sous les lois de l'hymen tout prêt à me ranger,
Mon plus charmant espoir seroit de m'engager.

LISETTE, *à Lucile.*

Et moi, je n'aurois pas le pardon que j'espère?

VALÈRE.

Pour l'obtenir, Lisette, il seroit nécessaire
Que ta maîtresse fût de même sentiment :
Tu ne l'auras, je crois, que difficilement.

LISETTE, *à Lucile.*

Je ne l'obtiendrois pas, moi qui, dès votre enfance,
Parus être l'objet de votre complaisance;
Qui vous donnai mes soins, et, d'un desir fervent,
Qui vous accompagnai jusque dans le couvent;
Qui pour un vieux mari vous voyant destinée,
Pendant le cours fâcheux d'un stérile hyménée,
Les jours assidûment, et, plus souvent, les nuits,
Par un libre entretien, ai calmé vos ennuis?
Je ne l'obtiendrois pas, moi, fille dont le zèle
En toute occasion fut toujours si fidèle?

CRISPIN, *a Lucile.*

Fille d'esprit, bien plus, qui sait ce qu'il vous faut.

LISETTE, *à Lucile.*

Non, non, le mauvais cœur n'est point votre défaut.
Ce trait me surprendroit; car vous êtes si bonne!

VALÈRE, *à Lucile.*

Ah, Lucile! parlez.

LUCILE, *à Lisette, après avoir regardé Valère.*

Eh bien! je te pardonne.

VALÈRE.

Mon sort est sans égal.

CRISPIN.

Nous triomphons enfin;
Que l'on chante en tous lieux, et Lisette, et Crispin!

LISETTE, *à Crispin.*

J'ai donc aussi l'honneur de devenir ta femme?

CRISPIN.

Oui, mon cœur.... Mais, tout près de voir payer ma flamme,
Une soudaine horreur s'empare de mon front...
Tout franc, tu me parois en savoir un peu long.

LISETTE.

Il te sied bien, maraud, d'avoir de tels scrupules!
Laisse, si tu m'en crois, ces soupçons ridicules.
De ma vivacité, va, ne t'alarme point;
Les sottes sont le plus à craindre sur ce point.

FIN DU RENDEZ-VOUS.

LA PUPILLE,

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR FAGAN,

Représentée, pour la première fois, le 5 juillet 1734.

PERSONNAGES.

ARISTE.
ORGON, ami d'Ariste.
Le marquis VALÈRE, neveu d'Orgon.
JULIE.
LISETTE, suivante de Julie.
Un laquais, personnage muet.

La scène est à Paris, dans l'appartement d'Ariste.

LA PUPILLE,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

ORGON, LE MARQUIS.

ORGON.

Valère, encore un coup, songez à ce que vous me faites faire.

LE MARQUIS.

Que je sois anéanti, mon oncle, si je voulois, pour toute chose au monde, vous engager dans une fausse démarche. Faut-il vous le répéter cent fois? Je vous dis que je suis avec elle sur un pied à ne pouvoir pas reculer.

ORGON.

Mais ne vous flattez-vous pas? Êtes-vous bien sûr d'être aimé?

LE MARQUIS.

Si j'en suis sûr? Premièrement, quand je viens ici, à peine ose-t-elle me regarder: preuve d'amour. Et quand je lui parle, elle ne me répond pas le mot : preuve d'amour. Et quand je parois vouloir me retirer, elle affecte un air plus gai,

comme pour me dire : « Pourquoi me fuyez-vous, « marquis? Craignez-vous de me sacrifier quel- « ques moments? Restez, petit volage, restez; je « vais vaincre le trouble où me jette votre pré- « sence, et vous fixer par mon enjouement. Mon « esprit va briller aux dépens de mon cœur. J'aime « mieux que vous me croyiez moins tendre, et « vous paroître plus aimable. Demeurez, mon « adorable marquis ! demeurez... » Je pourrois vous en dire davantage ; mais vous me permettrez de me taire là-dessus : il faut être modeste.

ORGON.

Ces preuves-là me paroissent assez équivoques. Au surplus, Aristé est trop judicieux et trop mon ami pour s'opposer à ce mariage, si sa pupille y consent... (*voyant paroître Ariste dans le fond.*) Je le vois sortir de son appartement. Retirez-vous.

LE MARQUIS.

Y a-t-il quelque inconvénient que je reste? Vous porterez la parole : il donnera son consentement ; je donnerai le mien ; on fera venir Julie ; ce sera une chose faite.

ORGON.

Les affaires ne se mènent pas si vite. Retirez-vous, vous dis-je.

LE MARQUIS.

Cependant...

ORGON, *l'interrompant.*

Retirez-vous.

LE MARQUIS.

Allons donc. Je reviendrai, quand il sera question d'épouser. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

ARISTE, ORGON.

ORGON.

Bonjour au seigneur Ariste.

ARISTE.

On vient de me dire que vous étiez ici, Orgon; je suis charmé de vous voir.

ORGON.

Je suis charmé, moi, de voir la santé dont vous jouissez. Sans flatterie, vous ne paroissez pas trente-cinq ans; et... vous en avez bien dix par-delà.

ARISTE.

La vie tranquille et réglée que je mène depuis quelque temps me vaut ce peu de santé dont je jouis.

ORGON.

Ma foi! une femme vous siéroit fort bien.

ARISTE.

A moi? Vous plaisantez, Orgon.

ORGON.

Ah! il est vrai que vous avez toujours été un peu philosophe, et, par conséquent, peu curieux d'engagement.

ARISTE.

Il y a eu, dans ce qu'on appelle philosophes, des gens qui ne se sont point mariés, et peut-être ont-ils bien fait. Mais, selon moi, le célibat n'est point essentiel à la philosophie; et je pense qu'un sage est un homme qui se résout à vivre comme les autres, avec cette seule différence qu'il n'est esclave ni des évènements ni des passions. Ce n'est donc point par philosophie, mais parceque j'ai passé l'âge de plaire que je vous demande grace sur cet article-là.

ORGON.

Ce que je vous en dis est par forme de conversation. Parlons-en donc pour un autre. Votre dessein n'est-il pas de pourvoir Julie?

ARISTE.

Oui. C'est dans cette vue que je l'ai retirée du couvent.

ORGON.

Je crois même vous avoir entendu dire que son père, en vous la confiant, vous avoit recommandé de lui faire prendre un parti, dès qu'elle seroit en âge.

ARISTE.

Cela est encore vrai, et je m'y détermine d'autant mieux que je compte faire un bon présent à quiconque l'épousera; car elle a des sentiments dignes de sa naissance: elle est douce, modeste, attentive; en un mot, je ne vois rien de plus aimable ni de plus sage. Il y a peut-être un peu de prévention de ma part.

ORGON.

Non; elle est parfaite, assurément: mais il se passe quelque chose dont vous n'êtes peut-être pas instruit.

ARISTE.

Comment! que se passe-t-il donc?

SCÈNE III.

LE MARQUIS, *dans le fond, et sans se montrer d'abord;* ARISTE, ORGON.

ORGON, *à Ariste.*

J'ai un neveu de par le monde.

ARISTE.

Je le sais. Ne se nomme-t-il pas Valère?

ORGON.

Tout juste.

ARISTE.

Je l'ai vu quelquefois au logis.

LE MARQUIS, *se jetant entre eux deux.*

Oui, monsieur. Je viens vous avouer et vous expliquer ce que mon oncle ne vous dit que confusément. Il est vrai que Julie...

ORGON, *l'interrompant.*

Eh! que diable! laissez-moi.

LE MARQUIS, *à Ariste.*

Monsieur, excusez; mon oncle ne s'est jamais piqué d'être orateur, et... Vous me voyez, je vous demande grace pour Julie; je vous la demande pour moi-même. Nous sommes coupables de vous avoir caché... (*voyant qu'Orgon se met en colère.*) Mais, je vois que le feu s'allume dans les yeux de mon oncle; je ne veux point l'irriter.

ORGON.

Je vous promets que, si vous paroissez avant que je vous le dise, je...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Je ne crois pas que ce que je fais soit hors de sa place. N'importe, il faut céder; je me retire.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

ARISTE, ORGON.

ORGON.

Il est tant soit peu étourdi, comme vous voyez: aussi me suis-je long-temps tenu en garde contre ses discours; mais enfin il m'a parlé d'une façon à me persuader que la pupille et lui ne sont point mal ensemble.

ARISTE.

J'en reçois la première nouvelle. Si cela est, je ne conçois pas pourquoi Julie m'en a fait un mystère; car je l'ai vingt fois assurée que je ne gênerois jamais son inclination, et je m'opposerois encore moins à celle qu'elle pourroit avoir pour une personne qui vous appartient. Une si grande réserve de sa part me pique, je vous l'avoue, et me surprend en même temps.

ORGON.

Une première passion est un mal que l'on voudroit volontiers se cacher à soi-même.

SCÈNE V.

JULIE, LISETTE, *se tenant d'abord dans le fond;* ARISTE, ORGON.

ORGON, *bas, à Ariste, en apercevant Julie.*

La voilà, je crois, qui paroît. Elle est, ma foi, aimable.

JULIE, *bas, à Lisette.*

Ariste parle à quelqu'un. N'avançons pas, Lisette.

LISETTE.

Vous êtes la première personne jeune et jolie qui craigniez de vous montrer.

ARISTE, *à Julie.*

Approchez, Julie. (*en lui montrant Orgon.*) Vous êtes sans doute instruite du sujet qui amène monsieur ici? Il me fait une proposition à laquelle je souscris volontiers, si elle vous touche autant que l'on me le fait entendre.

JULIE, *troublée.*

J'ignore, monsieur, de quoi il est question.

ARISTE.

Ne dissimulez pas davantage. J'aurois lieu de m'offenser du peu de confiance que vous auriez en moi. Rassurez-vous, Julie; votre penchant

n'est point un crime, et je ne vous reproche rien, que le secret que vous m'en avez fait.

JULIE.

En vérité, monsieur... (*à Lisette.*) Lisette?...

LISETTE, *l'interrompant.*

Eh bien! Lisette? Je gage qu'on veut vous parler de mariage. Cela est-il si effrayant? Il y a cent filles qui, en pareil cas, seroient intrépides.

ARISTE, *bas, à Orgon.*

Elle s'obstine a se taire. Il faut lui pardonner cette timidité. Je fais réflexion que je lui parlerai mieux en particulier. Laissons-la revenir de l'embarras que tout ceci lui cause, et soyez persuadé que je m'emploierai tout entier pour que la chose aille selon vos desirs.

ORGON, *bas.*

Je vous en suis obligé. (*regardant Julie.*) Elle a une certaine grace, une certaine modestie, qui me feroient souhaiter d'être mon neveu.

(*Il sort, en saluant affectueusement Julie, et Ariste va le reconduire.*)

SCÈNE VI.

JULIE, LISETTE.

LISETTE.

Vous vous êtes ennuyée au couvent. Vous êtes sourde aux propositions de mariage. Oserois-je demander, mademoiselle, ce que vous comptez devenir? Orgon, que vous venez de voir, est oncle du marquis, qui, selon les apparences, a fait faire des démarches auprès d'Ariste.

JULIE.

Ah! ne me parle point du marquis.

LISETTE.

Pourquoi donc? Parcequ'il a la tête un peu folle, qu'il est grand parleur, prévenu de son mérite, et même un peu menteur? Bon! bon! il est jeune et vous aime; cela ne suffit-il pas? Le commerce tomberoit, si l'on y regardoit de si près.

JULIE.

Je connois quelqu'un à qui on ne sauroit reprocher aucun de ces défauts; qui est humble, sensé, poli, bienfaisant; qui sait plaire sans les dehors affectés et les airs étourdis qui font valoir tant d'autres hommes.

LISETTE.

Oui-dà? Cette peinture est naïve. Seroit-ce l'esprit seul qui l'auroit faite?

JULIE.

Non, Lisette, puisqu'il faut l'avouer.

LISETTE.

Eh! que ne parlez-vous? Quelle crainte ridicule vous a fait garder le silence si long-temps? Vous êtes trop bien née pour avoir fait un choix indigne de vous. Vous avez un tuteur qui porte la complaisance au-delà de l'imagination, et qui ne vous contraindra pas. Quelle difficulté vous reste-t-il donc à vaincre?

JULIE.

La difficulté est d'en instruire celui que j'aime.

LISETTE.

La difficulté est de l'en instruire? Cette personne-là est donc bien peu intelligente. J'en croirois, moi, vos yeux sur leur parole

JULIE.

Quand mes yeux parleroient beaucoup, je ne sais si on les entendroit encore. Mais j'ai soin qu'ils n'en disent pas trop; car, Lisette, voici l'embarras où je suis. Quoique je sois jeune et que l'on me trouve quelques charmes, quoique j'aie du bien et que celui que j'aime et moi

soyons de même condition, je crains qu'il n'approuve pas mon amour; et s'il m'arrivoit d'en faire l'aveu et que j'essuyasse un refus, je mourrois de douleur.

LISETTE.

Je vous suis caution que jamais homme, usant et jouissant de sa raison, ne vous refusera. Qui pourroit le porter à agir de la sorte?

JULIE.

Son excès de mérite.

LISETTE.

Je ne conçois rien à cela. (*après avoir rêvé un instant.*) Mais attendez. Que ne m'en faites-vous la confidence, à moi? Vous me demanderez le secret, je vous promettrai de le garder: je n'en ferai rien; il transpirera, fera un tour par la ville, viendra aux oreilles du monsieur en question, et quand il sera instruit, selon l'air du bureau vous aurez la liberté d'avouer ou de nier.

JULIE.

Non, je ne puis te le nommer. Outre cette crainte dont je viens de te parler, outre une certaine pudeur qui me feroit souhaiter qu'on me devinât, je crains de passer dans le monde pour extraordinaire, pour bizarre; car mon choix est singulier. Mais pourquoi m'en faire une honte? L'impression qu'un caractère vertueux fait sur

les cœurs est-elle donc une foiblesse que l'on n'ose avouer?

LISETTE.

Oh! ma foi, mademoiselle, expliquez-vous mieux, s'il vous plaît. Vous craignez de passer pour extraordinaire, et franchement vous l'êtes. O ciel! je renoncerois plutôt à toutes les passions de l'univers que d'en avoir une d'une nature à n'en pouvoir pas parler.

SCÈNE VII.

ARISTE, JULIE, LISETTE.

ARISTE, *à Lisette.*

Lisette, retirez-vous.

(*Lisette sort.*)

SCÈNE VIII.

ARISTE, JULIE.

ARISTE, *à part.*

Elle a quelquefois entendu parler du marquis comme d'un homme peu formé; elle craint sans doute que je ne la désapprouve.

JULIE, *à part.*

Quel parti prendre avec un homme trop modeste pour rien entendre?

ARISTE.

Je ne devrois point, Julie, paroître en savoir plus que vous ne voulez m'en dire; mais enfin, les soins que j'ai pris de votre enfance, et l'amitié que je vous ai toujours témoignée, me font prétendre à ne rien ignorer de ce qui vous touche. Quelques amis m'ont parlé en particulier. Ce n'est pas tout. Depuis un temps, je vous trouve rêveuse, inquiète, embarrassée. Il faut que vous en conveniez, Julie, quelqu'un a su vous toucher.

JULIE.

J'en conviendrai, monsieur. Oui, quelqu'un a su me plaire; mais ne tenez point compte de ce qu'on a pu vous dire, et ne me demandez point qui est celui pour qui je sens du penchant, car je ne puis me résoudre à vous le déclarer.

ARISTE.

Auriez-vous fait un choix?...

JULIE, *l'interrompant.*

Je ne pouvois pas mieux choisir: la raison, l'honneur, tout s'accorde avec mon amour.

ARISTE.

Eh! quand cet amour a-t-il commencé?

JULIE.

En sortant du couvent... quand je commençai à vivre avec vous.

ARISTE.

Mes soupçons ne peuvent tomber que sur peu de personnes... Encore une fois, Julie, je sais ce qui se passe; et, d'avance, je puis vous répondre que votre amour est payé du plus tendre retour, que l'on desire de vous obtenir, avec l'ardeur la plus vive et la plus constante.

JULIE.

Si vous devinez juste, mon sort ne sauroit être plus heureux.

ARISTE.

Je ne crois pas me tromper; mais, après les assurances que je vous donne, quelle raison auriez-vous encore de me taire son nom? N'est-ce pas une chose qu'il faut que je sache tôt ou tard, puisque mon consentement vous est nécessaire?

JULIE.

Ce seroit à vous à le nommer... Je vois bien que vous ne m'entendez pas.

ARISTE.

Je vous entends, sans doute; et je le nommerois, si je n'avois pas mérité d'avoir plus de part à votre confidence.

JULIE.

Vous l'auriez cette confidence, si je n'étois pas certaine que vous combattrez mes sentiments.

ARISTE.

Moi, les combattre! Suis-je donc si intraitable! Pouvez-vous douter de mon cœur? Croyez que je n'aurai point de volonté que la vôtre. J'en ferai serment, s'il le faut.

JULIE.

Puisque vous le voulez, je vais donc tâcher de m'expliquer mieux.

ARISTE.

Parlez.

JULIE.

Mais je prévois qu'après je ne pourrai plus jeter les yeux sur vous.

ARISTE.

Cela n'arrivera pas, car je serai de votre sentiment.

JULIE.

Non, après un tel aveu, permettez que je me retire.

ARISTE.

Volontiers... Mais ne craignez rien, encore un coup. Nommez-le-moi; vous me verrez aller, de ce pas, assurer de mon consentement celui que vous avez choisi.

JULIE.

Vous le trouverez aisément; je vais vous laisser avec lui... Représentez-lui qu'il est peu conve-

nable à une fille de se déclarer la première ; déterminez-le à m'épargner cette honte... Je vous laisse avec lui... C'est, je crois, vous le faire connoître d'une façon à ne pas vous y méprendre.

(*Elle veut se retirer ; mais elle voit venir le marquis, ce qui la fait rester.*)

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, ARISTE, JULIE.

ARISTE, *à part.*

Ne sommes-nous pas seuls?... Que penser de ce discours?

LE MARQUIS, *à part, au fond du théâtre.*

Je les trouve fort à propos ensemble.

JULIE, *à part.*

Que vient faire ici le marquis?... Le fâcheux contre-temps!

LE MARQUIS, *à Julie.*

Je vous trouve donc, divine personne?... (*à Ariste.*) Eh bien! seigneur Ariste, mon oncle m'a rapporté que vous agissiez en galant homme. Tout est convenu, sans doute.

ARISTE, *à part.*

Je ne l'avois pas vu d'abord ; mais voilà l'énigme expliquée.

LE MARQUIS.

Mais quel présage funeste! L'un parle tout seul et ne me répond pas; l'autre détourne la tête et me fait un clin d'œil. Comment interpréter tout ceci?

JULIE.

Un clin d'œil! Qui? moi, monsieur?

LE MARQUIS.

Oui, ma charmante. Qu'en dois-je augurer? Mon oncle auroit-il fait un faux rapport? auroit-on juré de traverser nos feux? Parlez... (*à Ariste.*) Ah! seigneur Ariste, dissipez une inquiétude mortelle.

JULIE, *à part.*

Que je suis malheureuse!

ARISTE.

Vous avez lieu d'être, tous deux, contents; rien ne s'oppose à vos desirs, la volonté de Julie est une loi pour moi... (*au marquis.*) Et, à votre égard, monsieur, l'amitié que j'ai toujours eue pour votre oncle est trop intime pour que je ne consente pas volontiers à ce qui peut en resserrer les nœuds.

LE MARQUIS.

Vous nous rendez la vie. Vous êtes un homme charmant, divin, adorable. Je vous sais bon gré

de n'avoir pas d'entêtement ridicule, et de connoître que je vaux quelque chose.

ARISTE.

Vous appartenez à de trop honnêtes gens pour ne pas espérer que vous rendrez une femme heureuse.

LE MARQUIS.

Écoutez donc, nous sommes jeunes, riches, nous nous aimerons: il faudroit qu'une influence bien maligne tombât sur nous pour nous rendre malheureux. Il est vrai que le diable s'en mêle quelquefois.

ARISTE.

Je vais trouver Orgon, et lui apprendre que tout va selon ses intentions... Nous reviendrons bientôt pour prendre les arrangements nécessaires... (*à Julie, en montrant le marquis.*) Monsieur voudra bien vous tenir compagnie, Julie, pendant le peu de temps que je suis obligé de vous quitter.

LE MARQUIS.

Allez, allez, monsieur, je me charge de ce soin.

(*Ariste sort.*)

SCÈNE X.

JULIE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *à demi-voix.*

Voilà une petite personne bien contente.

JULIE.

Tout-à-fait, monsieur. Je vous prie de vouloir bien me dire ce que tout ceci signifie.

LE MARQUIS.

Comment! vous le dire? La chose est, je crois, assez claire. On comble nos vœux, on nous marie.

JULIE.

On nous marie?... Dites-moi donc quel rapport, quelle liaison il y a entre vous et moi.

LE MARQUIS.

Je ne sais si je me trompe, mais je me suis flatté qu'il y en avoit tant soit peu.

JULIE.

Et vous auriez osé faire parler à Ariste sur cette confiance?

LE MARQUIS.

Assurément. En êtes-vous fâchée? Je ne le crois pas. Je sais que c'est à l'amant à faire des démarches. Une fille aimeroit passionnément, qu'une bienséance mal entendue lui prescrit de se taire; aussi, quand on est instruit du bel

usage, on lui épargne la peine de se déclarer. Vos yeux ont trop su me parler pour que je demeurasse dans l'inaction ; et, si vous voulez m'ouvrir votre cœur, vous conviendrez que vous m'en savez quelque gré.

JULIE.

En vérité, monsieur, un pareil discours me semble bien extraordinaire.

LE MARQUIS.

Oh çà, si vous voulez que nous soyons amis, il faut vous défaire de cette retenue hors de saison. Que diable! quand on se convient, et que les tuteurs, les oncles et tous ces animaux-là consentent, à quoi bon se contraindre?

JULIE.

Si l'on consent de votre côté, je puis vous assurer qu'il n'en est pas de même du mien.

LE MARQUIS.

Quoi! votre tuteur ne vient pas, dans le moment, de me témoigner le plaisir que lui fait notre union?

JULIE.

Il est dans l'erreur, et je l'en aurois déja désabusé. si la surprise où je suis me l'avoit permis.

LE MARQUIS.

Quel est donc votre dessein? Avez-vous envie qu'il s'oppose à ce que vous desirez vous-même?

JULIE.

Mais, encore une fois, sur quel fondement vous êtes-vous imaginé ce desir de ma part?

LE MARQUIS.

La question est charmante! Savez-vous bien qu'à la fin je me fâcherai?

JULIE.

Mais vraiment, vous vous fâcherez, si vous voulez. Soyez persuadé que je n'ai, de ma vie, pensé à vous.

LE MARQUIS.

C'est une façon de parler.

JULIE.

Non; vous pouvez prendre ce que je dis à la lettre.

LE MARQUIS.

Allons, allons, je sais ce que j'en dois croire.

JULIE.

Ne poussez pas, croyez-moi, plus loin l'extravagance.

LE MARQUIS.

Ne soyez pas plus long-temps cruelle à vous-même.

JULIE.

Finissons de grace.

LE MARQUIS.

Franchement, vous croyez donc ne me point aimer?

JULIE.

Je le crois, et rien n'est plus certain.

LE MARQUIS.

Je vous permets de me haïr toujours de même.

JULIE.

Je ne puis plus soutenir un pareil entretien.

LE MARQUIS.

Un cœur qui ne sent point son mal est dangereusement atteint.

JULIE, *à part.*

La fatuité est un ridicule bien insupportable.

LE MARQUIS, *à part.*

Cette fille prend plaisir à se donner la torture.

SCÈNE XI.

ARISTE, ORGON, JULIE, LE MARQUIS,

ORGON, *à Ariste, au fond du théâtre.*

Ce que vous me dites là me fait un grand plaisir... (*montrant Julie et le marquis.*) Les voilà, ces pauvres enfants! Que l'on passe d'heureux moments à cet âge!

ARISTE.

Je ne perds point de temps, comme vous voyez: mon empressement vous prouve combien je suis sensible à cet honneur.

ORGON.

Je suis d'avis que l'on dresse le contrat aujourd'hui. L'idée d'une noce me ragaillardit; et quoique la mode des violons soit passée, il faut en avoir et suivre la manière bourgeoise... (*s'apercevant du trouble où sont Julie et le marquis.*) Mais il me semble que nos amants se boudent... (*au marquis, en s'approchant.*) Qu'as-tu donc, Valère? te voilà tout rêveur.

LE MARQUIS.

Une bagatelle, mon oncle.

ARISTE, *à Julie, en s'approchant aussi.*

Et vous, Julie, quel est le trouble où je vous vois?

JULIE.

Vous êtes dans l'erreur à mon égard. Je vous y ai laissé, parce que je n'ai point cru que les conséquences en seroient si promptes, ni si sérieuses: mais je me trouve forcée de vous dire que vous ne m'avez point entendue.

ARISTE.

Comment donc?

ORGON.

Qu'est-ce que cela veut dire?

LE MARQUIS, *à Julie.*

Il n'est pas mal de le prendre sur ce ton! et c'est bien à vous à vous plaindre vraiment... (*à*

Ariste et à Orgon.) Il est bon que vous sachiez que nous avons eu quelque altercation ensemble. Mademoiselle, sur un mot, se révolte, et fait la méchante.

ORGON.

Oh! n'est-ce que cela? Bon! bon! ce sont là de ces orages qui mènent les amants au port.

ARISTE, *à Julie.*

Ne vous repentez point de vous être déclarée. Il ne faut point, ma chère Julie, passer si promptement d'un sentiment à un autre. Votre querelle est une querelle d'amitié.

LE MARQUIS.

Faites-lui un peu sa leçon, je vous prie, monsieur.

ORGON, *à Julie et au marquis.*

Allons, allons; mes enfants, raccommodez-vous.

JULIE.

Laissez-moi, de grace! Vous prenez un soin inutile.

ARISTE.

Julie, je vous en conjure! faites cesser ce mystère.

JULIE.

Non, monsieur. Contre toute raison, j'ai fait voir le foible de mon cœur; j'ai fait connoître

celui pour qui je me déclarois : mais ses interprétations fausses, la conduite qu'il observe avec moi, m'avertissent assez que je n'en ai que trop dit. (*Elle sort.*)

SCÈNE XII.

ARISTE, ORGON, LE MARQUIS.

ORGON, *au marquis.*

Pourquoi donc vous attirer ces reproches? Il faut que vous lui ayez donné des sujets violents de se plaindre.

LE MARQUIS.

Non; cela m'étonne. La brouillerie est venue sur ce qu'elle m'a dit qu'il n'y avoit jamais eu de liaison sincère entre elle et moi, et qu'il ne falloit point compter sur les discours des jeunes gens aimables.

ORGON.

Entre nous, tu as un air libertin qui ne me persuaderoit point, si j'étois fille.

LE MARQUIS.

Que voulez-vous, mon oncle? je ne me referai point. On a des façons aisées; on a du brillant : tout cela est naturel... Mais quant à Julie, je la demande en mariage : n'est-ce pas assez lui prouver que je l'aime? Il faut qu'un joli homme soit

furieusement épris pour former une pareille résolution.

ORGON.

A la vérité, je ne conçois pas qu'une fille puisse desirer quelque chose au-delà du mariage... (*à Ariste.*) Mais que dites-vous à tout cela, Ariste?

ARISTE.

Franchement, je ne sais. Il me vient différentes idées qui se détruisent les unes les autres. Ce que je vois, ce que j'entends, semble se contredire, et... (*au marquis.*) Mais ce ne peut être que vous qu'elle aime.

LE MARQUIS.

Eh! vraiment oui. Je le sais bien.

ARISTE.

Elle craint, comme vous dites, que votre passion pour elle ne soit pas sincère, et que vous ne soyez aussi inconstant que la plupart des jeunes gens, qui font profession de l'être.

LE MARQUIS.

Tout juste.

ARISTE.

Et elle s'exhale en reproches, parce que vous n'avez pas été assez prompt à la rassurer.

LE MARQUIS.

Je lui ai pourtant répété cent fois que nous

étions faits l'un pour l'autre : mais il ne faut pas que cela vous surprenne ; c'est le tourment d'un cœur bien épris de toujours douter de son bonheur.

ORGON, *à Ariste.*

Il est vrai qu'elle ne le croit pas où elle le voit.

SCÈNE XIII.

LISETTE, ARISTE, ORGON, LE MARQUIS.

LISETTE, *à Ariste.*

Que s'est-il donc passé ici, monsieur, et qui peut avoir si fort chagriné Julie? Elle est dans une tristesse que je ne puis vous exprimer : elle parle de retourner au couvent. Je la questionne; elle ne me répond que par des soupirs. Enfin elle m'envoie vous demander si, avec la permission de ces messieurs, elle pourroit encore vous entretenir un moment.

ARISTE.

Je l'entendrai tant qu'il lui plaira.

LE MARQUIS, *chantant.*

« Divin Bacchus!... La, la, la! »

ORGON.

Je donnerois, je crois, mon bien pour être aimé de la sorte. Tu ne sens pas ton bonheur, mon neveu.

LISETTE.

Il faut bien que monsieur votre neveu lui ait donné quelque sujet de mécontentement, car elle s'est écriée plusieurs fois : « Ah ! dans quel trouble « me jette ce Valère ! qu'il me cause d'embarras « et de peine ! Quel supplice d'aimer sans re- « tour ! »

ORGON, *à part.*

La pauvre enfant !

LE MARQUIS.

Je suis fâché qu'elle ne me croie pas sur ma parole.

LISETTE.

Allez, cela est mal à vous, monsieur. Les hommes sont bien ingrats et bien insensibles. Hélas ! elle avoit beau me dire qu'elle ne vous aimoit pas, j'ai toujours bien remarqué, moi, ce qui en étoit, et cela n'est que trop vrai pour elle.

LE MARQUIS.

Crois-moi, mon enfant, elle n'est pas la première.

ORGON.

Écoutez, Valère. Je suis d'avis que vous alliez trouver cette aimable personne, que vous lui juriez encore que vous êtes pénétré de sa beauté et de son mérite ; enfin, que vous ne la laissiez pas dans un trouble que vous pouvez dissiper.

LE MARQUIS.

Ah! que me demandez-vous? Faut-il que je redise un million de fois la même chose? Non, je ne le puis. Je suis piqué aussi de mon côté.

ORGON.

Quoi! vous faites le cruel?

LISETTE, *à part.*

Est-il possible que l'impertinence soit un titre pour être aimé?

ARISTE, *au marquis.*

Julie étant forcée, par son ascendant, à se déclarer pour vous, il ne vous sied pas, monsieur, d'user de rigueur. Être aimé est un bien digne d'envie, et le plus bel apanage de l'humanité; mais c'est en abuser que de manquer d'égards pour les personnes qui nous rendent hommage, et de ne pas épargner à un sexe plein de charmes jusqu'à la moindre inquiétude.

ORGON.

C'est aussi mon sentiment.

LE MARQUIS, *à Ariste.*

Je sais comme on doit conduire une passion.

ARISTE, *à Lisette.*

Lisette, dites à Julie que je l'attends ici.

(*Lisette sort.*)

SCÈNE XIV.

ARISTE, ORGON, LE MARQUIS.

ORGON, *à Ariste.*

Puisqu'elle veut vous parler en particulier, nous allons vous laisser libres. Tâchez, dans cet entretien, de lui remettre l'esprit et de l'assurer que mon neveu est bien son petit serviteur.

LE MARQUIS, *à Ariste.*

Oui, l'on peut toujours compter sur moi; on y peut compter. Nous reviendrons savoir de quoi elle vous aura entretenu. (*Il sort avec Orgon.*)

SCÈNE XV.

ARISTE.

L'homme le plus en garde contre la présomption est encore bien foible de ce côté-là. J'ai pu interpréter deux fois en ma faveur les paroles de Julie. Oui, Ariste, tu as beau en rougir, il t'est venu deux fois en idée qu'on te faisoit une déclaration d'amour. A toi! à toi! Oh! quelle extravagance! quelque mystérieuse que soit sa conduite, je n'en saurois douter, ce neveu d'Orgon a su lui plaire. Il y a bien quelque chose à dire contre lui, et, parmi tant de jeunes gens aimables que le

hasard présente à Julie, j'avoue qu'elle auroit pu mieux choisir. Elle a assez d'esprit pour s'en apercevoir elle-même; et c'est, si je ne me trompe, un combat de raison et d'amour qui cause en elle tant d'indécision. (*voyant paroître Julie.*) Mais la voilà.

SCÈNE XVI.

JULIE, ARISTE.

JULIE.

Vous me voyez revenir, monsieur, quoique je vous aie quitté avec assez de vivacité. J'ai fait réflexion que ce pouvoit être un sage motif dans celui que je veux avoir pour époux, qui le fait douter de mon penchant. Je voudrois répondre aux objections qu'il pourroit me faire, et l'assurer combien il est digne de mon estime.

ARISTE.

Je n'ai pas bien compris quelle espèce de dispute il pouvoit y avoir eu entre vous et le marquis, mais je ne puis que vous engager tous deux à vous réconcilier au plus tôt. La sympathie est une loi impérieuse à laquelle on veut en vain se soustraire, et quelque réflexion que la raison

nous inspire, il faut céder au trait qui nous a frappés, quand le destin le veut.

JULIE, *à part.*

Il est toujours dans l'erreur, et je n'ose encore l'en tirer.

ARISTE.

Me sera-t-il permis de le dire? Je sens bien ce qui fait votre peine. Vous craignez que le monde ne soit pas aussi convaincu du mérite du marquis que vous l'êtes; et, à mon égard, il faudroit qu'il fût plus parfait pour qu'il me parût digne de vous. Mais enfin le penchant que vous avez pour lui me le fait respecter, et le justifie devant moi de tous ses défauts.

JULIE.

Vous me conseillez donc de le prendre pour époux?

ARISTE.

Je vous conseille, comme j'ai toujours fait, de ne consulter que votre cœur.

JULIE.

Si vous me conseillez de ne consulter que mon cœur, je suivrai votre avis. Je suis, pour la dernière fois, résolue de découvrir mes véritables sentiments; mais, comme il en coûte toujours infiniment à les déclarer, je cherche quelque inno-

cent stratagème, et je pense qu'une lettre m'épargneroit une partie de ma honte.

ARISTE.

Eh bien! écrivez. Il est permis d'écrire à un homme qu'on est sur le point d'épouser. Une lettre, effectivement, expliquera ce que vous n'auriez peut-être pas la force de dire de bouche, et l'explication est nécessaire après le petit démêlé que vous avez eu ensemble.

JULIE.

J'exigerois encore de votre complaisance que vous l'écrivissiez pour moi.

ARISTE.

Volontiers.

JULIE.

Je suis prête à la dicter.

ARISTE, *montrant un bureau, devant lequel il va s'asseoir.*

Voilà, sur ce bureau, tout ce qu'il faut pour cela. (*à part.*) Le marquis, après tout, est homme de condition, et s'il a quelques défauts l'âge l'en corrigera. (*à Julie.*) Allons, dictez, me voilà prêt.

JULIE, *dictant.*

« Vous êtes trop intelligent pour ne pas savoir « le secret de mon cœur. »

ARISTE, *lisant, après avoir écrit.*

« De mon cœur. »

JULIE, *dictant.*

« Mais un excès de modestie vous empêche « d'en convenir. »

ARISTE, *après avoir écrit.*

Bon !

JULIE, *dictant.*

« Tout vous fait voir que c'est vous que j'aime. »

ARISTE, *après avoir écrit.*

Fort bien.

JULIE.

Oui, c'est vous que j'aime... M'entendez-vous?

ARISTE.

J'ai bien mis.

JULIE, *dictant.*

« Je vous suis déja attachée par la reconnois- « sance. »

ARISTE, *à part.*

De la reconnoissance au marquis?

JULIE.

Écrivez donc, monsieur.

ARISTE.

Allons. (*à part.*) Il faut écrire ce qu'elle veut. (*lisant, après avoir écrit.*) « Par la reconnois- « sance. »

JULIE, *dictant.*

« Mais j'y joins un sentiment désintéressé. »

ARISTE, *lisant, après avoir écrit.*

« Désintéressé. »

JULIE.

« Et pour vous prouver que vous devez bien « plus à mon penchant... »

ARISTE, *après avoir écrit.*

Après?

JULIE.

« Je voudrois n'avoir point reçu de vous tant « de soins généreux dans mon enfance. »

ARISTE, *sans écrire.*

Y pensez-vous, Julie?... (*à part.*) L'ai-je entendu, ou si c'est une illusion?

JULIE, *à part.*

Pourquoi ai-je rompu le silence? Je me doutois bien qu'il recevroit mal un pareil aveu!

ARISTE, *se levant.*

Julie!

JULIE.

Ariste!

ARISTE.

A qui donc écrivez-vous cette lettre?

JULIE.

C'est au marquis, sans doute.

ARISTE.

Il ne faut donc point parler des soins de votre enfance. Ce seroit un contre-sens.

JULIE.

J'ai tort... je l'avoue; et cela ne sauroit lui convenir.

ARISTE.

C'est donc par distraction que cela vous est échappé?

JULIE.

Assurément. Les bienfaits n'étant point à lui, il n'en doit point recueillir le salaire.

ARISTE.

Voyez donc ce que vous voulez substituer à cela.

JULIE.

J'en ai assez dit pour me faire entendre.

ARISTE.

En ce cas, il ne s'agit donc que de finir le billet par un compliment ordinaire, et de l'envoyer de votre part.

JULIE.

Envoyez-le, de ma part, puisque vous croyez que je doive le faire.

ARISTE, *appelant.*

Holà! quelqu'un...

SCÈNE XVII.

UN LAQUAIS, ARISTE, JULIE.

ARISTE, *au laquais.*

Portez ce billet...

(*Julie fait un geste, comme pour empêcher qu'Ariste ne donne la lettre au laquais.*)

ARISTE, *à Julie.*

N'est-ce pas au marquis?

JULIE, *d'un ton piqué.*

Oui, monsieur; encore une fois, qui peut vous arrêter?

ARISTE, *au laquais.*

Tenez donc... Portez cette lettre à Valère.

(*Le laquais sort.*)

SCÈNE XVIII.

ARISTE, JULIE.

JULIE, *à part.*

De quel trouble suis-je agitée!

ARISTE, *à part.*

Quels coups redoublés attaquent ma raison!

JULIE, *à part.*

Je ne puis prendre sur moi d'en dire davantage.

ARISTE, *à part.*

Toute ma prudence échoue.

JULIE, *à part.*

Il désapprouve la passion la plus pure... Je meurs de confusion.

SCÈNE XIX.

LISETTE, ARISTE, JULIE.

LISETTE, *à part.*

La conversation me paroît terminée... (*à Ariste.*) Orgon, qui est là-dedans, monsieur, est impatient de savoir le résultat de votre entretien, et demande s'il peut paroître à présent.

ARISTE, *à part.*

Ce n'est qu'en me retirant que je puis cacher ma défaite. (*Il sort.*)

SCÈNE XX.

JULIE, LISETTE.

LISETTE, *à part.*

Ah! ah! voilà qui est singulier!... (*à Julie.*) Pourquoi donc, mademoiselle, se retire-t-il ainsi sans me répondre?

JULIE, *à part.*

Son mépris pour moi est-il assez marqué?

(*Elle sort.*)

SCÈNE XXI.

LISETTE.

Fort bien! Autant de raison d'un côté que de l'autre. D'où cela peut-il provenir? Il me vient dans l'esprit... N'aimeroit-elle pas Valère? Auroit-elle fait à Ariste l'aveu de quelque passion bizarre, que le bon monsieur, malgré sa complaisance, n'aura pas pu approuver? Quelle honte que je ne sois pas mieux instruite! Suivante et curieuse, autant et plus qu'une autre, je ne saurai pas le secret de ma maîtresse? Oh! je le saurai, assurément! C'est un affront que je ne puis plus endurer... (*voyant revenir Ariste.*) Ariste revient, plongé dans une profonde rêverie... Je ne laisse plus Julie en repos qu'elle ne m'ait avoué son foible... Elle m'en fera la confidence, ou me donnera mon congé. (*Elle sort.*)

SCÈNE XXII.

ARISTE.

Non, à rappeler de sang-froid ce qui s'est passé, son intention n'étoit pas d'écrire à Valère. Mais quelle conséquence en tirer?... Quoi! Julie, il seroit possible qu'Ariste eût obtenu quelque

empire sur vous! Ah! Julie, Julie, si ma raison ne m'eût pas soutenu contre l'effet de vos charmes, pensez-vous que je n'eusse pas été le premier à me déclarer pour vous? Avez-vous cru que je vous visse impunément? Non, non... Mais, plus votre mérite m'a paru accompli, et plus j'ai trouvé de motifs d'étouffer dans mon cœur la passion que vous y faisiez naître... Ciel! quelle est ma foiblesse! Osè-je croire qu'elle pense à moi?... Allons, rendons-nous justice une bonne fois; et convenons que, pour quelques apparences, il y a cent raisons qui détruisent une idée aussi ridicule.

SCÈNE XXIII.

ORGON, ARISTE.

ARISTE.

Je vous attends, Orgon, pour vous dire que les choses me paroissent moins avancées que jamais.

ORGON.

Que diable est-ce que tout ceci? On n'a guère vu d'amants plus difficiles à accorder. Dites-moi donc de quoi il est question. Il faut que votre conversation n'ait pas été du goût de Julie; car je l'ai vue passer tout-à-l'heure: le dépit étoit

peint sur son visage; mais, ma foi, elle n'en étoit que plus belle.

ARISTE.

Ce que je puis vous dire, c'est qu'après bien des réflexions, je ne crois pas que le marquis soit aussi bien auprès d'elle qu'il vous l'a fait entendre.

ORGON.

Oui... Attendez donc; ceci mérite examen... Si les choses sont ainsi, je voudrois savoir à propos de quoi les démarches qu'il m'a fait faire. Me prend-il pour un benêt, un sot? Parbleu!...

ARISTE, *l'interrompant.*

Un homme tel que lui est excusable de se croire aimé.

ORGON.

Je suis votre serviteur.

ARISTE.

Il est enjoué, bien fait, et d'âge..

ORGON, *l'interrompant.*

Oh! d'âge, tant qu'il vous plaira. Son âge est l'âge où l'on fait le plus d'impertinences; et je prétends, ne vous déplaise...

SCÈNE XXIV.

LISETTE, ARISTE, ORGON.

LISETTE, *à part.*

A la fin je triomphe, et l'on ne m'en donnera plus à garder... (*à Ariste et à Orgon.*) Messieurs, vous pouvez parler devant moi, je sais le secret aussi bien que vous. Je sais quel est le Médor de notre Angélique.

ORGON.

As-tu débrouillé le mystère?

LISETTE.

Comment!... (*à Ariste.*) Est-ce qu'elle ne vous l'a pas dit, à vous, monsieur?

ARISTE.

Elle ne m'a rien dit de décisif.

LISETTE.

Tant mieux... (*à part.*) Quelle félicité de savoir un secret, et de le savoir seule! On a le plaisir de l'apprendre à tout le monde...(*à Ariste.*) Je l'ai tant pressée de m'avouer sur qui elle avoit jeté les yeux pour en faire son époux qu'elle a cédé à mes instances, et m'a répondu qu'il étoit triste pour elle de ne pouvoir se faire entendre, quoiqu'elle eût parlé assez clairement; que l'on devoit s'être aperçu qu'elle n'aimoit pas le marquis.

ORGON.

Eh bien?

LISETTE.

Qu'elle avoit, en général, une antipathie mortelle pour les airs suffisants; qu'on ne trouvoit qu'inconsidération dans la plupart des jeunes gens, et que celui qui l'avoit fixée étoit d'un âge mûr.

ORGON.

Oui-dà!

LISETTE.

Que les amants pris dans leur automne étoient plus affectionnés, plus complaisants, plus conformes à son humeur.

ORGON.

Elle a raison.

LISETTE.

Comme enfin elle s'est déclarée ouvertement contre le neveu, je me suis avisée de parler de l'oncle...

ORGON, *l'interrompant.*

De moi?

LISETTE.

On ne m'en a pas dédite. Un regard même m'a fait entendre ce qui en étoit, et un soupir m'en a rendue certaine.

ORGON.

Comment diable! Quoi! je... Lisette, tu badines assurément.

LISETTE.

Non, monsieur. J'ai eu beau lui dire sur-le-champ (car cela m'est échappé) que rien n'étoit si singulier qu'un pareil choix; que, personnellement, vous étiez mal fait, cacochyme, goutteux : tout cela n'a rien fait, elle a pris son parti.

ORGON.

Vous pouviez bien vous dispenser de lui dire cela.

ARISTE.

Sans doute. Je suis persuadé que l'esprit, la sagesse, la conduite, sont les seules qualités qui puissent plaire à Julie; et elle les trouve parfaitement rassemblées chez Orgon.

ORGON.

Écoutez donc, j'ai toujours été assez bienvenu des femmes, moi... Mais elle ne m'a pas nommé. Je suis d'ailleurs plutôt dans mon hiver que dans mon automne. Par cet homme mûr n'entendroit-elle pas parler de vous, Ariste?

ARISTE.

De moi?

LISETTE, *à Orgon, en montrant Ariste.*

Bon! s'il s'agissoit de monsieur, il n'y a pas d'apparence qu'après tant d'entretiens secrets il l'ignorât... Qui plus est, je vous ai nommé, et on ne m'a pas démentie. Non, vous dis-je; c'est vous, monsieur Orgon. La bizarrerie de son étoile l'a fait se déclarer pour vous.

ORGON, *à part.*

Oh, parbleu! monsieur mon neveu, ceci va donc bien vous faire rire... (*riant.*) Ha, ha, ha! vous n'en tâterez, ma foi! que d'une dent... (*à Ariste et à Lisette.*) N'ébruitons rien. Il faut le faire venir, et nous divertir un peu à ses dépens. (*On entend des instruments, qui préludent dans l'appartement voisin.*)

SCÈNE XXV.

LE MARQUIS, ARISTE, ORGON, LISETTE.

LE MARQUIS, *vers la coulisse, aux musiciens qui sont dans l'appartement voisin, et que l'on ne voit pas.*

Oui, vous êtes bien sur ce ton-là. Cela ira à merveille. Restez dans cette antichambre; je vous avertirai quand il sera temps... (*à Ariste.*) Vous ne le trouverez, je crois, pas mauvais, monsieur? J'ai rencontré quelques musiciens et

quelques danseurs de ma connoissance, que j'ai amenés avec moi, et qui doivent faire un *impromptu*, dont mon mariage sera le sujet.

ARISTE.

Il ne faut pas vous abuser plus long-temps, monsieur.

ORGON, *bas, à Lisette.*

Motus!

ARISTE, *au marquis.*

Julie n'étoit point née pour vous.

LE MARQUIS.

Plaît-il, monsieur?

ARISTE.

C'est un autre que vous qu'elle est résolue d'épouser.

LE MARQUIS.

Un autre?

ORGON.

Oui, un autre.

LE MARQUIS.

Mon oncle appuie la chose bien sérieusement... (*riant.*) Ha, ha, ha!

ORGON.

Vous avez beau ricaner; c'est un autre, vous dit-on.

LE MARQUIS.

Fort bien, monsieur, fort bien!

LISETTE.

Et cet autre est quelqu'un à qui vous devez le respect.

LE MARQUIS, *ironiquement.*

Oh! qui que ce soit, je le respecte infiniment.

ORGON.

Vous êtes d'une bonne pâte, monsieur mon neveu, de venir me conter des sornettes, quand il n'est pas plus question de vous que de Jean-de-Vert.

LE MARQUIS.

Ah! de grace, mon oncle, ne serrez pas tant la mesure. Vous m'alarmez.

ORGON.

Vous croyez que les femmes ne pensent qu'à vous autres étourdis?

LE MARQUIS.

Elles y sont quelquefois forcées.

ORGON.

Oh bien! il faut pourtant que vous en rabattiez.

LE MARQUIS.

Il faut que ce rival, quel qu'il soit, se prépare à être humilié; car, en tous cas, mon cher oncle, j'ai en poche de quoi le mortifier étrangement.

ORGON.

Eh! qu'est-ce que c'est?

LE MARQUIS.

Un billet de la part de Julie.

ORGON.

Qui s'adresse à vous?

LE MARQUIS.

Oui; vous pouvez m'en croire. Billet de la part de Julie, reçu dans le moment, rempli des sentiments les plus passionnés, et qui reproche à la personne son excès de modestie... C'est pour moi, comme vous voyez, à ne pouvoir s'y tromper.

ORGON, *à Ariste.*

Quel est donc ce billet dont il parle?

ARISTE.

Un billet que Julie a dicté, et que j'ai écrit moi-même.

ORGON.

Et elle écrivoit à Valère?

ARISTE.

Il me l'a semblé.

ORGON.

Que diantre, vous et Lisette, venez-vous donc me conter?

LISETTE.

Je n'y conçois rien.

ORGON.

Ni moi.

ARISTE, *après avoir hésité un moment.*

Ni moi.

LE MARQUIS.

On vous expliquera aisément tout cela dans un moment ; on vous l'expliquera... (*à Orgon.*) Eh bien! mon cher oncle, êtes-vous anéanti, pétrifié ?

ORGON.

Il faut voir jusqu'au bout.

SCÈNE XXVI.

JULIE, ARISTE, ORGON, LE MARQUIS, LISETTE.

JULIE, *à Ariste.*

Je ne puis m'empêcher de vous demander, monsieur, pour quelle fête on a rassemblé ici ce nombre infini de musiciens.

LE MARQUIS.

C'est moi qui les ai amenés, mademoiselle, pour célébrer le plus beau de nos jours... Mais on me tient ici des discours étranges! Je vous prie d'éclaircir hautement le fait. On dit qu'un autre que moi est le héros de la fête... (*en riant.*) Ah! rassurez-moi, de grace.

ORGON, *à Ariste.*

Écoutons.

JULIE, *au marquis.*

Les discours qu'on tient à présent me touchent peu. Je renonce à tout engagement : mais il est vrai qu'un autre que vous avoit quelque empire sur mon cœur.

ORGON, *à part.*

Ah ! ah !

JULIE.

C'est un empire qu'il méprise... Je ne prends plus le change sur sa conduite. La fierté et la modestie gardent également le silence.

ORGON, *à part.*

J'entends bien le reproche.

LE MARQUIS, *à Julie.*

Quoi ! déguiserez-vous toujours ce que vos yeux m'ont répété tant de fois, et ce que votre main vient de me confirmer?

ORGON.

Chanson.

JULIE, *au marquis.*

A l'égard de la lettre, votre erreur est excusable. Aussi n'est-ce pas ma faute si elle vous a été envoyée... Cependant vous devez avoir vu clairement qu'elle n'étoit pas écrite pour vous.

ORGON, *au marquis.*

Cela est positif.

LE MARQUIS.

Voilà un petit caprice aussi bien conditionné, et poussé aussi loin... Oh! qu'on me définisse à présent les femmes!

ORGON.

Allez, allez, mademoiselle n'a point de caprices... (*à Julie.*) Vos traits sont brillants, adorable personne! et si fort au-dessus de tout ce que l'histoire et la fable nous vantent, qu'il n'étoit pas naturel qu'un homme de soixante et dix ans...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Qu'est-ce que dit donc mon oncle? Est-ce qu'il perd l'esprit?

ORGON, *à Julie.*

Il étoit, dis-je, peu naturel qu'un homme septuagénaire regardât ces attraits comme un bien qui pût lui devenir propre : mais, de même qu'Éson fut rajeuni par les charmes de Médée, vos charmes enchanteurs...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Ah! miséricorde! Quoi! mon oncle a des prétentions? Il y a de quoi mourir de rire!

JULIE, *à Orgon.*

L'âge, même aussi avancé que le vôtre, n'est point un défaut, selon moi, monsieur...

ORGON, *l'interrompant.*

Vous êtes bien obligeante.

JULIE.

Mais ce n'est pas non plus un mérite assez recommandable pour qu'il me tienne lieu de l'inclination que je n'ai point pour vous.

ORGON.

Comment!

LISETTE, *à part.*

Que veut dire ceci?

LE MARQUIS, *à Orgon.*

Cela est positif, mon oncle, et très positif.

ORGON, *à Julie.*

Excusez mon erreur. (*à part.*) Cette fille-là a quelque chose d'extraordinaire.

LE MARQUIS, *riant.*

Ha, ha, ha!

ARISTE, *à part.*

Ce que je vois, et le souvenir de ce qui s'est passé, me force à rompre le silence.

LE MARQUIS.

Qu'est-ce que c'est?

ARISTE, *à Julie, en se jetant à ses genoux.*

Ah, Julie! refusez donc aussi cet Ariste, qu'une passion sincère oblige à se jeter à vos genoux; qui, jusqu'à présent, n'a osé se livrer à un espoir trop flatteur, ni vous découvrir ses sentiments, parcequ'il se croit cent fois indigne de vous,

mais qui, de tous les hommes, est le plus passionné.

LE MARQUIS, *éclatant de rire.*

Ah! monsieur veut aller aussi sur mes brisées? Mais, mais l'aventure devient trop bouffonne.

LISETTE, *à part.*

Notre tuteur amoureux!

JULIE, *à Ariste.*

J'ai dit que je renonçois à tout engagement...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Oui, et dans le fond il n'en est rien.

JULIE, *à Ariste.*

Je viens de refuser Orgon et le marquis : l'un m'accuse de caprice, l'autre de singularité. (*en souriant.*) Un troisième refus m'attireroit sans doute un reproche plus sensible. (*lui présentant la main pour le relever.*) J'accepte votre main, Ariste.

ARISTE, *se relevant.*

C'est un bonheur inattendu, auquel je me livre tout entier.

ORGON, *à part.*

Parbleu! j'en suis ravi, et pour cause. (*au marquis.*) Eh bien! notre cher neveu, êtes-vous content du personnage que vous m'avez fait jouer ici?

LE MARQUIS.

Que voulez-vous, monsieur, que je vous dise? Le dépit a fait faire des choses extraordinaires, et il y a, dans tout ceci, moins de changement qu'on ne se l'imagine.

(*Il va chercher les musiciens et les danseurs dans la coulisse.*)

SCÈNE XXVII.

ARISTE, JULIE, ORGON, LE MARQUIS, LISETTE, TROUPE DE MUSICIENS ET DE DANSEURS.

LE MARQUIS, *aux musiciens et aux danseurs.*

Avancez, messieurs les musiciens et danseurs, avancez, et que la fête aille son train.

DIVERTISSEMENT.

ARISTE, *chantant.*

La saine philosophie,
Sévère sur nos desirs,
Nous porte à passer la vie
Loin des turbulents plaisirs:
Mais les jeux, enfants de la tendresse,
Peuvent être admis dans sa cour;
Et je préfère la sagesse
Qui se pare des traits de l'Amour.

(*On danse.*)

VAUDEVILLE.

ARISTE.

Du jeune et malheureux Atys,
Cybèle envioit la conquête.
Anacréon, aux cheveux gris,
De myrtes couronnoit sa tête.
En vain un tendre sentiment
D'Hébé semble être le partage;
Tant qu'on respire, on est amant.
L'amour est de tout âge.

ORGON.

Je suis si vieux, j'ai si long-temps
Près du beau sexe fait tapage,
Que je me croyois hors des rangs;
Mais, plus entreprenant qu'un page,
Dans le moment il m'a suffi
D'entendre parler mariage:
Mon cœur acceptoit le défi.
L'amour est de tout âge.

LISETTE.

Je n'avois pas encor dix ans,
Qu'un espiègle du voisinage,
En dépit de nos surveillants,
Accouroit pour me rendre hommage.
Que se passoit-il entre nous?
Rien qu'un innocent badinage;
Mais, ô grands dieux! qu'il étoit doux!
L'amour est de tout âge.

LE MARQUIS.

Si dans un cercle je parois,
La grande maman, la plus sage,
Gémit de n'avoir plus d'attraits;
La mère affecte un doux langage,
La fille à marier rougit,
Et laisse tomber son ouvrage;
Celle à la bavette sourit.
L'amour est de tout âge.

JULIE.

Le vieillard est plein de bon sens;
Mais il est jaloux et sauvage.
Si le jeune a des agréments,
Il est fou, bizarre et volage.
Qu'il est difficile, en ce temps,
D'avoir un époux qui soit sage!
S'ils peuvent l'être à quarante ans,
Le mien est du bon âge.

FIN DE LA PUPILLE.

LES ORIGINAUX,

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR FAGAN,

Représentée, pour la première fois, le 15 juillet 1737.

PERSONNAGES.

LA MARQUISE.
LE MARQUIS, fils de la marquise.
HORTENSE, promise au marquis.
LE CHEVALIER, ami de la marquise.
LE SÉNÉCHAL, ignorant.
LE BARON, ivre.
M. DE BRÉTENVILLE, faux brave.
GÉLASTE, vieillard et homme de plaisir.
FROSINE, femme de chambre sans place, et médisante.
UN LAQUAIS du marquis.

La scène est dans le château de la marquise.

LES ORIGINAUX,

COMÉDIE.

Le théâtre représente une espèce de vestibule, ou salle basse du château.

SCÈNE I.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Les mesures que j'ai prises, madame, ont si bien tourné, et le hasard m'a si bien servi, qu'assurément le marquis verra ici des originaux de toutes les espèces; et s'il est vrai que, pour bien sentir le ridicule de nos défauts, il soit nécessaire de les considérer dans les autres, je vous réponds qu'il pourra prendre aujourd'hui une leçon des plus complètes.

LA MARQUISE.

Il faut, chevalier, être aussi complaisant que vous l'êtes, pour vous donner tant de soins, et pour venir écouter sans cesse, de la part d'une

mère, des plaintes qui devroient vous être indifférentes.

LE CHEVALIER.

Vos conversations ont un charme qu'en vérité, madame, je préfère sans peine à toute autre sorte de plaisir. Cependant il me semble que vous prenez la chose un peu trop à cœur. On ne peut, après tout, reprocher au jeune marquis, votre fils, que quelques traits de jeunesse qui ne devroient point détruire l'espérance que vous en aviez conçue.

LA MARQUISE.

Si vous aviez autant d'intérêt que moi à desirer qu'il fût parfait, vous verriez en lui tout ce que je crois y voir. Je vous l'ai déja dit, chevalier. Esclave des faux airs, adorateur des travers les plus outrés, il adopte si avidement les ridicules que nos jeunes gens mettent à la mode, qu'il semble que lui seul les auroit tous créés, si, pour le malheur de la société, on ne l'eût dès longtemps prévenu. Du ridicule au vice la pente est bien facile; et ce que vous appelez traits de jeunesse n'est que trop souvent un mauvais présage pour les mœurs. Enfin vous savez quel parti je lui destinois; vous savez avec quelle ardeur je desirois de le voir uni à Hortense. Il a d'abord paru sensible à ses charmes; il a senti quel étoit le

prix d'une union aussi avantageuse: mais, aux approches d'un engagement, l'esprit de dissipation, un faux amour de la liberté, et, pour ainsi dire, la honte de bien faire, l'ont fait frémir. La froideur, les mauvais procédés meme, ont succédé à l'hommage qu'il lui rendoit; et il faut qu'auprès d'Hortense j'excuse sans cesse sa conduite, et que je donne des couleurs à des mépris qu'elle ne sait comment interpréter.

LE CHEVALIER.

Des exemples seront plus forts que toutes les leçons que l'on pourroit lui donner. La légère indisposition qui le retient ici est une occasion favorable. Il verra de sang-froid des ridicules que tous les jours l'ivresse où le jettent les plaisirs l'empêche d'apercevoir, et il sera tranquille spectateur de scènes qui souvent ne lui ont paru aimables que parcequ'il en étoit le principal acteur.

LA MARQUISE.

Enfin vous espérez donc?...

LE CHEVALIER, *l'interrompant.*

Je crois avoir pris toutes les précautions nécessaires, et je vais songer à l'exécution. Le hasard a conduit ici l'ignorant sénéchal. Frosine et Gélaste doivent s'y rendre, et je ferai en sorte que le baron, qui a passé la nuit dans le château

voisin... (*voyant venir le marquis.*) Mais j'aperçois votre fils. Ayez seulement soin, madame, de le déterminer à recevoir quelques visites, que vous lui direz être occasionées par la nouvelle de son prochain mariage.

LA MARQUISE.

Il suffit.

(*Le chevalier rentre dans l'appartement de la marquise.*)

SCÈNE II.

LE MARQUIS, LA MARQUISE.

LE MARQUIS, *à part, sans voir d'abord sa mère.*

Il faut se sauver, malgré qu'on en ait. Hortense me deviendra insupportable, si son séjour ici dure encore quelque temps. Quoi! toujours des reproches, et exiger de ma part de la raison? Oh! parbleu! c'en est trop.

LA MARQUISE.

Vous faites en peu de mots votre éloge, mon fils.

LE MARQUIS.

Ah! madame, il n'est pas bien de me surprendre de la sorte. Ne croyez point, je vous prie, que ce que vous avez pu m'entendre dire soit sérieux. Vos ordres me sont trop chers pour que

je n'aie pas pour Hortense et pour le mariage même un respect et un amour infinis.

LA MARQUISE.

Du ton dont vous faites cet aveu, je ne le crois pas bien sincère

LE MARQUIS.

Mais, à parler franchement, pourquoi vous plaisez-vous à avilir vous-même votre ouvrage? Que vaudrai-je de plus, quand je serai au nombre des maris? Le lien conjugal me rendra le plus lugubre personnage du monde ; et j'ai l'honneur de vous assurer d'ailleurs que, de bon compte, je sais trente personnes qui se tiendront fort offensées de me voir prendre un engagement.

LA MARQUISE.

Je crois ces personnes-là fort délicates en sentiments.

LE MARQUIS.

Assurément.

LA MARQUISE.

Oui, mon fils, je le crois. Le mauvais choix de ces personnes, si délicates, est cependant au rang des défauts que j'ai à vous reprocher.

LE MARQUIS.

A moi des défauts?

LA MARQUISE.

Croyez-vous donc n'en point avoir?

LE MARQUIS.

Non pas, madame; je sais que communément chacun a les siens.

LA MARQUISE.

Ce seroit grand hasard que les vôtres vous eussent échappé; car, à vous parler aussi avec franchise, vous êtes, mon fils, emporté, intempérant, peu instruit, indiscret, orgueilleux, volage, moqueur et médisant.

LE MARQUIS.

La peinture est un peu chargée, ce me semble. Il y a plusieurs de ces défauts-là que je serois fâché de ne point avoir. Par exemple, médisant.

LA MARQUISE.

Eh bien?

LE MARQUIS.

Il faut l'être, madame.

LA MARQUISE.

Il faut l'être?

LE MARQUIS.

N'en doutez point. Comment être reçu dans le monde, si vous ne savez pas médire agréablement? Quelle ressource auriez-vous pour plaire? Comment faire sa cour à quelqu'un? est-il possible d'élever les uns sans rabaisser les autres?

La médisance est une ombre au tableau, et c'est elle qui fait valoir presque toutes les louanges que nous donnons.

LA MARQUISE.

Cette nécessité d'être médisant ne peut être donnée que comme une plaisanterie de votre part : mais comment justifierez-vous ces emportements, cette hauteur qui fait qu'un mot dit sans dessein, une raillerie innocente, vous révoltent contre vos meilleurs amis; ce feu qui vous entraîne, et qui, dans les querelles comme dans les plaisirs, vous porte aux dernières extrémités? La modération, mon fils, est une vertu si heureuse, qu'elle nous fait paroître avoir même les vertus que nous n'avons pas.

LE MARQUIS.

Oui; et avec ces belles maximes-là il arrive qu'on se déshonore. Il faut être homme pour en savoir les conséquences. Tant de prudence dans les querelles et dans les plaisirs est ordinairement mal interprétée.

LA MARQUISE.

Enfin ces nuits où triomphe l'ivresse?...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Ne parlez point d'ivresse, madame. Si elle m'avoit jamais surpris, je vous jure que ce n'auroit

point été mon dessein. J'étudie avec trop de soin tout ce qui peut me former. Je bois beaucoup, mais je bois bien ; et l'on m'a assuré qu'incessamment je pourrois tenir tête au buveur le plus aguerri.

LA MARQUISE.

La belle étude !

LE MARQUIS.

Cette étude-là ? Elle est peut-être plus utile que celle que l'on fait de tant de vieilles morales et de tant de préceptes rebattus. Il faut connoître le monde, madame, et...

LA MARQUISE, *l'interrompant.*

La connoissance du monde vous est sans doute nécessaire ; mais, monsieur, quand vous entrez dans ce monde, dépourvu de principes et de lecture, l'apprentissage que vous y faites est bien dur ; et ce monde vous connoît et vous juge souvent bien plus tôt que vous ne le connoissez.

LE MARQUIS.

Vous avez juré, madame, de m'humilier étrangement. J'ose pourtant vous dire que ce monde pense plus favorablement à mon égard, et que j'y suis assez aimé, que j'y suis applaudi même.

LA MARQUISE.

Je le souhaite ; mais je crains bien que vous

ne vous en rapportiez trop à quelques personnes qui vous flattent.

LE MARQUIS.

Oh! s'il y avoit de la flatterie, je m'en apercevrois.

LA MARQUISE.

La conséquence n'est pas sûre.

LE MARQUIS.

Elle l'est, n'en doutez pas. Un flatteur se sent d'une lieue, et ce qu'il dit ne fait aucun effet sur un homme sensé.

LA MARQUISE.

Et c'est ce dont je ne conviens pas. Il en est de la flatterie comme de ces machines que vous voyez dans les spectacles. Quoique vous vous doutiez bien des ressorts qui les font mouvoir, elles ne laissent pas de séduire. Mon fils, quelque chose que vous disiez, j'ose me flatter que votre mariage avec Hortense se terminera incessamment. Je vous prie même de ne pas refuser les visites que la nouvelle de ce mariage ne manquera pas de vous attirer aujourd'hui. Je vous laisse. (*Lui montrant des livres de morale et d'histoire, qu'elle a fait placer sur un bureau.*) Voici des livres avec lesquels je voudrois bien que vous pussiez vous entretenir.

LE MARQUIS, *lui baisant la main.*

On feroit assurément, pour vous plaire, des choses plus difficiles.

(*Il la conduit, et elle rentre dans son appartement.*)

SCÈNE III.

LE MARQUIS, *s'asseyant près du bureau.*

Mon mariage avec Hortense! Je fais vœu, morbleu! de n'en rien faire. Vous n'avez qu'à écouter une mère, vous deviendrez un joli garçon. Ces dames-là peuvent faire une visite de quartier, et apprendre à une fille à se tenir droite; mais sur tout le reste, elles n'en savent pas le mot. Entretenons-nous donc avec des livres, en attendant les compliments qu'on doit me faire. Des livres! De quel fatras de lectures on nous assomme aujourd'hui! Eh! nos premiers pères, qui valoient mieux que nous, lisoient-ils? A quoi servent ces volumes? à appesantir, à retarder le génie et à nous rendre copies, d'originaux que nous serions. Ce que je dis là est vrai, exactement vrai.

(*Il prend plusieurs livres, les uns après les autres, et en lit, bas, quelques lignes de chacun.*)

SCÈNE IV.

LE SÉNÉCHAL, LE MARQUIS.

LE SÉNÉCHAL.

Monsieur, votre très humble serviteur. Vous ne me remettez peut-être pas? Je viens pourtant très souvent rendre mes devoirs à madame la marquise votre mère.

LE MARQUIS, *se levant.*

Je me souviens parfaitement d'avoir eu l'honneur de voir monsieur le sénéchal.

LE SÉNÉCHAL.

Pour vous, on vous trouve rarement. Soit ici, soit à la ville, vous êtes un coureur... qui courez toujours.

LE MARQUIS.

Hélas! c'est souvent malgré moi.

LE SÉNÉCHAL.

Quoi qu'il en soit, je viens vous faire compliment sur votre mariage, si tant est qu'on en doive faire sur une pareille matière.

LE MARQUIS.

Cela est fort équivoque, entre nous.

(*Il fait signe au sénéchal de s'asseoir.*)

LE SÉNÉCHAL.

Après vous, s'il vous plaît... (*Ils s'asseyent tous*

les deux.) Qu'est-ce donc que vous faisiez là?... (*regardant les livres.*) Vous étiez dans la lecture?

LE MARQUIS.

Ah! je n'y étois pas bien profondément, je vous jure!

LE SÉNÉCHAL.

Je le crois bien... (*montrant les livres.*) Quels bouquins sont-ce là?

LE MARQUIS, *d'un air moqueur.*

L'histoire de France, Télémaque...

LE SÉNÉCHAL, *l'interrompant.*

Té... lé... maque... maque. Qu'est-ce que ce Télémaque?

LE MARQUIS.

Eh! que voulez-vous que je vous dise? C'est un malheureux qui cherche son père par terre et par mer. Je me souviens d'en avoir lu le premier livre il y a trois ans. Est-ce que vous n'avez pas entendu parler de Télémaque dans vos études?

LE SÉNÉCHAL.

Mes études? Oh! ma foi! je n'ai jamais voulu me fatiguer l'imagination de tout cela : je n'aime point ce qui me gêne. L'an passé, quand je fus reçu dans ma charge, il me falloit réciter un discours qui avoit de grands mots qui m'embarrassoient : ma foi! je dis tout haut : « Que celui

« qui l'a fait le récite lui-même, s'il veut; pour « moi, je n'en ferai rien. »

LE MARQUIS.

Il faut, dans de semblables occasions, parler de tête, monsieur. Rien n'est si plat qu'un discours préparé.

LE SÉNÉCHAL.

Oui; mais il faut fourrer là du latin à tort et à travers; et vous entendez bien que... Est-ce que vous parlez latin, vous?

LE MARQUIS.

Que le ciel m'en préserve!

LE SÉNÉCHAL.

Ma foi! c'est bien assez de parler correctement sa langue, et je connois mille gens qui ne se soucissent pas d'en savoir davantage.

LE MARQUIS, *à part.*

Soucissent!... (*au sénéchal.*) Vous êtes marié depuis peu, je pense? Avez-vous trouvé un parti riche?

LE SÉNÉCHAL.

Pas extraordinairement. C'est une famille qui s'est réfugiée en France, et qui est originairement de province.

LE MARQUIS.

De province?

LE SÉNÉCHAL.

Oui... c'est un roman que tout cela, et le grand-père de ma femme étoit, je crois... bourguemestre en Espagne.

LE MARQUIS.

Que dites-vous?

LE SÉNÉCHAL.

En Espagne, ou dans un autre endroit; je ne vous l'assurerai pas. Elle a aussi des parents en Angleterre, qu'elle me presse beaucoup d'aller voir. Elle prétend qu'en s'embarquant à une certaine ville, c'est un fort petit voyage; mais, ma foi, si j'y vais, j'aime mieux être plus longtemps en chemin et aller par terre, car je crains les rivières comme le diable.

LE MARQUIS.

Vous ne pouvez, ce me semble, jamais arriver en Angleterre que par mer.

LE SÉNÉCHAL.

Tout comme il vous plaira. Mais, après tout, je ne crois pas qu'on m'y voie. Il y a des dangers par terre, comme par mer; et il faut, je pense, de ces côtés-là, passer par de certains endroits où les hommes sont tout-à-fait sauvages.

LE MARQUIS.

Où avez-vous trouvé cela?

LE SÉNÉCHAL, *prenant un air suffisant.*

Comment donc! ne savez-vous pas qu'il y a des gens, comme les Turcs, par exemple, qui égorgent des hommes, et qui les mangent?

LE MARQUIS.

Il y a de ces gens-là, mais ce n'est assurément ni dans l'Europe, ni dans l'Asie.

LE SÉNÉCHAL.

Peut-être est-ce dans la Bohême. Il se peut bien que je me trompe... Mais, laissons là les choses savantes, et changeons de conversation. Êtes-vous content d'épouser celle qu'on vous destine?

LE MARQUIS.

Je l'aimerois volontiers, monsieur le sénéchal; mais je vous avoue que de s'engager pour toute sa vie à une seule personne, qui vous désespère et qui se croit en droit de se venger, si vous rendez quelque hommage ailleurs, c'est porter un joug bien rigoureux, et se mettre dans des entraves bien étroites.

LE SÉNÉCHAL.

Eh! morbleu! pourquoi ne nous est-il plus permis d'épouser plusieurs femmes? Que ne sommes-nous nés il y a... deux ou trois cents ans? Nous en aurions eu tant que nous en aurions voulu.

LE MARQUIS.

Deux ou trois cents ans? Vous vous moquez!

LE SÉNÉCHAL.

Comment?

LE MARQUIS.

Votre chronologie n'est pas plus exacte que votre géographie.

LE SÉNÉCHAL.

Quoi donc! n'y a-t-il pas eu un temps où il étoit permis d'avoir plusieurs femmes?

LE MARQUIS.

Je ne me rappelle pas positivement par quelle loi ni dans quel temps cela étoit permis; mais, sur mon honneur, je n'ai, de ma vie, entendu choses pareilles à toutes celles que vous me dites.

LE SÉNÉCHAL.

Ma foi! je ne m'en souviens pas, non plus; mais c'est le bon sens qui dicte toutes ces choses-là... (*il se lève, et le marquis aussi.*) Adieu... Je vais retrouver madame votre mère. Nous allons voir à quoi nous nous amuserons. Elle m'a déja proposé plusieurs sortes de jeux, mais je n'en sais aucun... Heureusement que j'ai la conversation assez amusante... Au revoir, monsieur le marquis. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

LE MARQUIS, *se rasseyant.*

Cet homme-là est cruellement ignorant... Disons plutôt qu'il est sot. Quand un homme de cette espèce auroit lu tous les livres du monde, il n'en parleroit pas mieux... (*après avoir un peu rêvé.*) Il est certain que l'ignorance poussée à cet excès a quelque chose de honteux... (*apercevant le baron.*) Mais que vois-je? c'est le baron, je pense.

SCÈNE VI.

LE BARON, *ivre;* LE MARQUIS.

LE BARON.

Oui, mon ami, c'est moi-même.

LE MARQUIS, *se levant avec joie, et le regardant, à part.*

Comment! je crois qu'il est ivre... Ah! il est adorable, il est charmant.

LE BARON.

Il y a huit jours que c'étoit ton tour; c'est aujourd'hui le mien. Mais il ne faut pas mentir... j'ai passé une des plus jolies nuits!... Eh bien, rien n'est plus commode; vous vous trouvez le

matin habillé, et vous êtes tout porté pour faire vos affaires.

LE MARQUIS.

Quoi! depuis vingt-quatre heures tu ne t'es pas couché?

LE BARON.

Me coucher? Non; je sais trop ce que je te dois. Embrasse-moi, mon ami. (*Ils s'embrassent.*) Comme j'allois me mettre au lit chez le président, où la scène s'est passée, il m'est revenu... Par ma foi, je ne sais pas par qui ni comment. Bref, j'ai su que tu étois indisposé. J'ai dit... « Il « faut absolument que je le voie, » car j'ai pour toi une estime tout-à-fait cordiale.

LE MARQUIS.

Je te suis obligé. Mon indisposition est peu de chose.

LE BARON.

Dans ces changements de saison-ci, c'est le diable; vous ne pouvez pas avoir un moment de santé.

LE MARQUIS, *à part.*

Il n'y a que lui pour ces choses-là; pour pousser une partie de plaisir jusqu'à l'extrémité. (*au baron.*) Il ne faut pas demander si vous étiez bonne compagnie, si les propos ont été délicieux, et s'il y a eu bien des rasades versées.

LE BARON.

Cela est innombrable. Mais laisse-moi, je te prie, un moment; ne me parle pas.

LE MARQUIS.

Que je ne te parle pas?

LE BARON, *d'un air riant.*

Non; tel que tu me vois, j'ai du chagrin.

LE MARQUIS.

Toi, du chagrin?

LE BARON.

Oui, mon ami; j'en ai tant... que j'en crève.

LE MARQUIS.

Où diable le chagrin va-t-il se loger avec toi? Il a sûrement affaire à forte partie.

LE BARON.

Je voudrois te pouvoir conter la chose par ordre; mais il y a un peu de confusion. (*voulant s'en aller.*) Il faut que je te quitte.

LE MARQUIS, *le retenant.*

Qu'est-ce que c'est?

LE BARON.

Tu sais bien l'homme avec qui j'étois tous les jours?

LE MARQUIS.

Qui? Léandre?

LE BARON.

Léandre.

LE MARQUIS.

Il devoit, ce me semble, te faire avoir l'agrément...

LE BARON, *l'interrompant.*

Lui-même. Il étoit du souper.

LE MARQUIS.

Te serois-tu brouillé avec lui?

LE BARON.

Pas autrement. Il s'est mis en tête de nous éclaircir une certaine anecdote, que tout le monde ne sait pas. Je puis dire cela. Je lui ai représenté, fort poliment, que je ne croyois pas que la chose fût tout-à-fait comme il nous la donnoit. Il m'a répliqué, aussi fort poliment, qu'il en étoit très bien instruit. J'ai insisté avec la même politesse; de façon que, de politesse en politesse, je lui ai fait voler mon assiette à la tête.

LE MARQUIS.

Ciel!

LE BARON.

Oui. Heureusement que la colonne d'air... la colonne... Tu entends bien?

LE MARQUIS.

Eh! quelle a été la suite?

LE BARON.

La suite? Il y a eu un grand bruit. On a couru

aux armes. (*en riant.*) Nous devions nous égorger cent fois pour une ; mais je ne sais par quel enchantement tout a été pacifié, et nous nous sommes retrouvés tous le verre à la main. Voilà qui est admirable, cela, par exemple!

LE MARQUIS.

Eh! tu penses qu'il n'aura point de ressentiment de ce procédé?

LE BARON.

J'ai quelque soupçon que cela le refroidira à mon sujet.

LE MARQUIS.

Pour moi, je le crois très fort.

LE BARON.

Que veux-tu? Tous les moments ne peuvent pas se ressembler. Le plaisir a ses révolutions... et les choses d'ici-bas...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Voilà une affaire fâcheuse.

LE BARON.

Point du tout. *Verba volant*, mon ami.

LE MARQUIS.

Il est à souhaiter...

LE BARON, *l'interrompant, en chantant*

« Que servent les faveurs que nous fait la fortune? »

Tu es mon roi. Tu me tiens lieu de tout.

Que je t'embrasse mille fois. (*Ils s'embrassent.*)

LE MARQUIS.

Cela est fort bien; mais, en vérité, baron, je crois que tu devrois éviter de boire.

LE BARON.

Éviter de boire? Ah! ne hasarde plus de ces discours-là, marquis; car tu te ferois siffler de tout le monde. Adieu; je vais me jeter dans ma chaise. Ah! la belle nuit! ah! l'aimable nuit! ah! la charmante nuit! (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

LE MARQUIS.

Voilà qui est affreux! Il est épouvantable qu'un garçon, naturellement si sociable et si doux, se soit emporté jusqu'à cet excès.

SCÈNE VIII.

FROSINE, LE MARQUIS.

FROSINE.

J'ai attendu que monsieur le marquis fût seul, pour lui venir faire la révérence, et lui demander sa protection.

LE MARQUIS.

Eh! c'est toi, ma pauvre Frosine? Vraiment,

tu abandonnes bien tes amis! quatre ans entiers sans me venir voir.

FROSINE.

Je suis venue, je vous assure, plus de trente fois. Je sors de l'appartement de madame votre mère. Ce bon chevalier est donc toujours auprès d'elle? En vérité, mon cher marquis, je ne sais pas trop ce que vous devez en penser.

LE MARQUIS.

La folle!

FROSINE.

La folle? Ah! j'ai ouï dire, dans plus d'un endroit, qu'elle alloit se remarier. Je suis bien aise de vous en avertir.

LE MARQUIS.

Cela me surprendroit fort.

FROSINE.

Enfin, monsieur, elle m'a renvoyée à vous, et m'a fait espérer que, comme vous aviez beaucoup de connoissances, vous pourriez aisément me procurer une place.

LE MARQUIS.

Quoi! tu n'es plus chez cette comtesse où tu entras...

FROSINE, *l'interrompant.*

Bon! m'a-t-il été possible d'y rester? Un lutin qui fait un enfer de sa maison, qui crie, qui tem-

pète du matin au soir, et qui, sans être prude, fait coucher son mari au troisième étage, égratigne ses femmes de chambre, et donne des coups de bâton à ses laquais.

LE MARQUIS.

Quoi! madame de...

FROSINE, *l'interrompant.*

Madame de... qui, dans le monde, paroît la douceur même, est telle que je vous la dépeins, dans son domestique. Au bout de six mois, je fus obligée de la quitter.

LE MARQUIS.

De façon que tu passas de là dans une autre maison dont tu es pareillement sortie?

FROSINE.

Oh! pour celle-là, c'est à mon grand regret. Elle étoit agréable et sans reproche, et j'y serois encore, si on ne m'avoit point avertie que les affaires y étoient en si mauvais ordre que je courois risque de n'être point payée de mes gages.

LE MARQUIS.

Enfin, depuis ce temps-là, tu n'as rien trouvé?

FROSINE.

Pardonnez-moi. J'étois, en dernier lieu, chez la veuve d'un vieux seigneur étranger, aimable de caractère et d'esprit, et qui auroit dû ne chercher à plaire que par ces endroits-là.

LE MARQUIS.

Eh! pourquoi l'as-tu quittée, cette veuve, par exemple?

FROSINE.

Le service y étoit dur; j'y avois trop de fatigue.

LE MARQUIS.

Trop de fatigue?

FROSINE.

Oui, monsieur. Vous avez quelquefois entendu parler de ces personnes qui, pour réparer l'outrage de la nature et des ans, ont recours à un peu d'artifice. Voilà justement en quoi consistoit la difficulté de mes fonctions. Une suivante n'est pas toujours également adroite... Si vous saviez combien il est difficile de donner à une femme l'air d'un visage qu'elle n'a pas, cela vous surprendroit

LE MARQUIS.

Je ne vois point trop, Frosine, quelle maison pourroit te convenir.

FROSINE.

On m'avoit proposé d'entrer chez la jeune Éliante; mais il lui est arrivé, depuis peu, une aventure qui a fait trop de bruit; et j'ai là-dessus des délicatesses de conscience que je ne puis surmonter... Je suis si sotte.

LE MARQUIS.

Éliante!... Quelle aventure?

FROSINE.

L'ignorez-vous? Son équipage se rompt. Un jeune homme qui passe lui offre le sien: elle l'accepte. Il n'est que huit heures du soir, et, quoiqu'elle soit dans un quartier fort peu éloigné du sien, elle ne reparoît que le lendemain.

LE MARQUIS.

Eh bien! quelle conséquence tirer de là?

FROSINE.

Ah! monsieur, je vous le demande?

LE MARQUIS.

Mais, je te surprendrois bien si je te disois que ce jeune homme, c'est moi-même; qu'Éliante, ne pouvant profiter de l'offre que je lui fis de la ramener chez elle, et l'effroi qu'elle avoit eu la faisant se trouver mal, elle m'ordonna de la descendre chez sa sœur, qui demeure à quelques rues près de l'endroit où l'accident arriva.

FROSINE.

Ah! monsieur, excusez mon imprudence; j'ignorois que vous y prissiez intérêt, et je ne dirai plus rien, dès qu'il y a de vous à elle quelque particularité.

LE MARQUIS.

Va, ma pauvre Frosine, si tous tes portraits ne

sont pas plus fidèles que ce dernier, on ne doit pas beaucoup y ajouter foi... Ne peux-tu pas te dispenser de servir?

FROSINE.

Oh! non, monsieur, je ne veux point changer d'état, et je me fais un petit plaisir misanthrope de servir tous les jours des gens dont l'origine ne vaut pas à beaucoup près la mienne. Par exemple, je serois dans ce cas, si j'entrois au service de Cidalise, elle qui se donne des airs de duchesse.

LE MARQUIS.

Tu lui fais assurément beaucoup d'honneur.

FROSINE.

Vous voyez que je vous découvre mes petits sentiments.

SCÈNE IX.

UN LAQUAIS, LE MARQUIS, FROSINE.

LE LAQUAIS, *annonçant au marquis.*

Monsieur le chevalier, et monsieur de Brétenville.

LE MARQUIS.

Monsieur de?...

LE LAQUAIS.

Brétenville.

LE MARQUIS.

Ils peuvent venir quand ils voudront.

SCÈNE X.

LE MARQUIS, FROSINE.

FROSINE.

Voici compagnie qui vous vient. Je vous laisse... Prenez garde toujours aux gens que vous voyez. Il y a tant de méchants esprits, tant de mauvaises langues, qu'il est bon de choisir un peu son monde. (*Elle sort.*)

SCÈNE XI.

LE MARQUIS.

Le sort m'adresse aujourd'hui des personnages bien singuliers. Cette Frosine a un babil pernicieux... Il semble effectivement que la médisance soit le vice affecté aux valets.

SCÈNE XII.

LE CHEVALIER; M. DE BRÉTENVILLE, *vêtu en spadassin;* LE MARQUIS.

LE CHEVALIER, *au marquis, en lui montrant M. de Brétenville.*

Monsieur le marquis, voici monsieur de Brétenville que je vous présente, dont j'ai fort connu

et fort estimé le père. C'étoit assurémant un excellent juge... (*Le marquis et M. de Brétenville se saluent.*) Monsieur n'a pas embrassé la même profession, comme vous voyez; et il est venu me consulter ici sur une affaire qui lui est survenue. Mais, quoique j'aie servi pendant quinze ans, j'avoue que, sur le point d'honneur, il y a certain cérémonial, certaines pratiques dont je n'ai pas fait une bien profonde étude. J'ai cru que vous pourriez en être mieux instruit que moi, et que vous voudriez bien aider monsieur de vos conseils.

LE MARQUIS.

C'est m'obliger, assurément. Je dirai naturellement à monsieur ce que je pense sur son affaire.

(*Ils s'asseyent tous les deux.*)

M. DE BRÉTENVILLE.

Avant tout, messieurs, il faut convenir que la bravoure est une belle chose.

LE MARQUIS.

C'est, assurément, la vertu des grandes ames; et on peut dire qu'il se trouve des occasions où elle est aussi utile que glorieuse.

M. DE BRÉTENVILLE.

Oh belle! monsieur, belle! Est-il rien de comparable à la fermeté d'un homme que jamais les dangers les plus pressants n'ont pu épouvanter;

qui, toujours prêt à parer ou à porter des coups mortels, ose se vanter de n'avoir jamais plié devant personne?

LE CHEVALIER.

Je fais aussi grand cas de la bravoure, mais quand elle est réglée, et suivant l'objet qu'elle se propose. Par exemple, je souhaiterois qu'avec la fermeté que fait paroître monsieur de Brétenville il se fût mis dans le service.

M. DE BRÉTENVILLE.

Tout beau, monsieur! le combat singulier fut, de tout temps, la pierre de touche du vrai brave.

LE MARQUIS, *au chevalier.*

Il est certain que le combat d'homme à homme est de tous le plus périlleux.

M. DE BRÉTENVILLE, *au chevalier.*

Le plus périlleux, sans doute, et le plus excellent. C'est là que l'adresse, l'agilité du corps, la présence d'esprit, le coup d'œil, sont mis en usage. Que peuvent, dites-moi, les plus beaux faits d'armes contre un coup de canon?

LE CHEVALIER.

Je vous entends: mais vous conviendrez que, d'un côté, l'objet est bien plus grand que de l'autre, et qu'il y a quelque chose de plus généreux

à venger sa patrie par devoir, qu'à venger une injure personnelle par ressentiment.

M. DE BRÉTENVILLE, *faisant le geste de pousser une botte.*

Rien n'est au-dessus de cela... Ah!

LE MARQUIS, *au chevalier.*

Ma foi! monsieur le chevalier, qui est lent à venger une injure personnelle est quelqu'un de bien équivoque quand il s'agit des intérêts de sa patrie.

LE CHEVALIER.

La foiblesse et l'extrême vertu peuvent quelquefois avoir la même apparence : mais ne pourroit-on pas trouver des hommes aussi redoutables aux ennemis de la patrie que faciles à pardonner aux ennemis particuliers? et ne seroit-ce pas là le comble de l'honneur et de la raison?

M. DE BRÉTENVILLE, *faisant le geste de pousser une autre botte.*

On ne peut rien comparer à ceci... Ah!

LE CHEVALIER.

Pour moi, si monsieur de Brétenville s'en tenoit à mon avis, il chercheroit à accommoder l'affaire qu'il vient consulter aujourd'hui. Je ne conseillerai jamais à personne de risquer sa vie

et sa fortune pour une gloire fort douteuse, et qui n'existe que dans notre imagination.

M. DE BRÉTENVILLE, *faisant encore le geste d'une feinte botte.*

Vous avez encore ceci... Ah! ah!

LE MARQUIS, *au chevalier.*

Votre sang-froid, monsieur le chevalier, me désespèreroit, en vérité... (*haussant la voix et frappant du pied.*) Eh morbleu! pourquoi donc?...

M. DE BRÉTENVILLE, *l'interrompant, en mettant la main sur son épée.*

Qu'est-ce?

LE MARQUIS.

Ce n'est rien... (*au chevalier.*) Pourquoi donc attaque-t-on votre réputation, quand vous n'acceptez pas?...

LE CHEVALIER, *l'interrompant.*

Eh! monsieur, point de colère, et croyez que par mon sentiment je ne prétends point réformer celui des autres.

LE MARQUIS.

Respectons, croyez-moi, des usages que la nécessité a établis, (*montrant M. de Brétenville*) et venons, s'il vous plait, à l'affaire de monsieur.

M. DE BRÉTENVILLE.

Messieurs, quel parti pensez-vous que doit prendre un homme qui, amoureux d'une demoi-

selle, a long-temps fréquenté dans une maison, et qui trouve en son chemin quelqu'un qui se licencie jusqu'à lui défendre de continuer ses visites?

LE MARQUIS.

Le procédé est vif.

LE CHEVALIER, *à M. de Brétenville.*

Quand on est bien amoureux, cela n'est pas facile à digérer.

M. DE BRÉTENVILLE.

Aussi n'est-il pas douteux que j'en tirerai raison.

LE MARQUIS.

Je le ferois comme vous.

LE CHEVALIER.

Je ne sais pas trop quel parti je prendrois.

M. DE BRÉTENVILLE, *au marquis.*

Mais ce n'est pas là la grande question. Comme celui de qui j'ai reçu l'insulte est extrêmement vieux et cassé, et qu'à peine il peut se tenir sur ses jambes, avant de lui demander qu'il me satisfasse, je veux savoir si je suis absolument obligé de lui faire quelque avantage, comme, par exemple, de lui accorder une épée de quelques pouces plus longue que la mienne.

LE CHEVALIER, *ironiquement.*

S'il est effectivement si vieux, je crois que cela rendroit la partie plus égale.

LE MARQUIS, *à M. de Brétenville.*

Mais il faut qu'un homme, aussi infirme que vous le dépeignez, soit bien téméraire pour oser entrer en rivalité avec vous, et pour vous défendre de fréquenter dans cettte maison?

M. DE BRÉTENVILLE.

Il n'y a point de rivalité.

LE MARQUIS.

Quoi! il ne compte pas épouser?

M. DE BRÉTENVILLE.

Point du tout.

LE MARQUIS.

Dans quelle vue vous insulte-t-il donc, s'il n'a pas sur celle que vous aimez quelque dessein?

M. DE BRÉTENVILLE.

Il ne peut pas en avoir.

LE MARQUIS.

Il ne peut pas en avoir?

M. DE BRÉTENVILLE.

Eh! non. Il est le père de celle que j'aime.

LE MARQUIS.

Le père?

M. DE BRÉTENVILLE.

Oui. Imaginez-vous un homme qui, un beau matin, me vient bercer de mauvaises raisons, et qui me fait entendre qu'il faut rompre tout commerce.

LE CHEVALIER, *ironiquement.*

Je réfléchis sur votre question; et, à votre place, je ne sais si je lui ferois la grace de lui accorder une épée de quelques pouces plus longue que la mienne.

M. DE BRÉTENVILLE.

Je ne crois pas y être absolument obligé; mais cela se peut faire par déférence pour le père d'une personne que l'on estime.

LE CHEVALIER, *ironiquement.*

Je ne sais que vous dire.

LE MARQUIS, *à M. de Brétenville.*

Le père? Mais, monsieur de Brétenville, les statuts de la bravoure engagent-ils à une pareille querelle? Un père n'est-il pas le maître de sa fille? et, sans vous insulter, ne peut-il pas vous empêcher de la voir?

M. DE BRÉTENVILLE.

Examinez bien la chose; vous conviendrez qu'il y a insulte, et que la querelle est bien faite.

LE CHEVALIER, *paroissant rêver.*

Les avis pourroient être partagés.

M. DE BRÉTENVILLE.

Ils ne peuvent point l'être, je vous assure.

LE CHEVALIER.

Il me semble avoir entendu décider...

M. DE BRÉTENVILLE, *l'interrompant.*

Non ; tous les avis se réunissent là-dessus, et j'ai l'honneur de vous assurer... Ah! je suis au désespoir.

LE CHEVALIER.

De quoi ?

M. DE BRÉTENVILLE.

Je crois que ce qui vient de m'échapper est une espèce de démenti que je vous ai donné.

LE CHEVALIER.

A moi?

LE MARQUIS, *à M. de Brétenville.*

Comment ?

M. DE BRÉTENVILLE, *se levant, au chevalier.*

Oui, monsieur, je vois bien que j'ai eu le malheur de vous donner un démenti.

LE MARQUIS.

Vous vous moquez, monsieur de Brétenville.

M. DE BRÉTENVILLE.

Pardonnez-moi, le démenti y est. (*montrant le chevalier.*) Toutes les excuses que je pourrois faire à monsieur ne seroient pas suffisantes. Je suis dans le cas de lui en faire une réparation dans les formes.

LE CHEVALIER, *à part.*

Je n'avois pas compté sur celui-là.

LE MARQUIS, *à M. de Brétenville.*

Je vous dis, parbleu! que vous rêvez, et...

M. DE BRÉTENVILLE, *l'interrompant.*

Non, ne me flattez point, de grace! (*montrant le chevalier.*) Monsieur étoit ami de feu mon père, et est d'ailleurs trop estimable pour que je manque à ce que je lui dois, et pour que je balance à lui en donner satisfaction. Il n'a qu'à avoir la bonté d'indiquer le lieu et le temps.

LE CHEVALIER, *au marquis.*

Puisque je suis offensé, je compte que monsieur le marquis voudra bien me laisser faire; et voici le lieu et le temps que je choisis.

(*Il met l'épée à la main, et tombe sur M. de Brétenville, qui se met aussi en garde.*)

LE MARQUIS.

Je ne souffrirai jamais une pareille incartade. Arrêtez donc: il y a de l'extravagance.

(*Le chevalier et M. de Brétenville se battent pendant quelque temps, jusqu'au moment où le marquis vient à bout de les séparer.*)

M. DE BRÉTENVILLE, *après avoir remis son épée dans le fourreau.*

Tout auroit pu se passer un peu plus dans les règles; mais je crois que je viens de réparer suffisamment ma faute. Adieu, messieurs. Votre déci-

sion est donc qu'à la rigueur je ne suis point obligé de lui faire aucun avantage.

(*Le chevalier remet aussi son épée dans le fourreau, et il fait, ainsi que le marquis, un signe d'approbation dérisoire à M. de Brétenville.*)

SCÈNE XIII.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

Quel original m'avez-vous donc amené?

LE CHEVALIER.

Je ne m'imaginois pas, je vous l'avoue, qu'il porteroit la folie jusqu'à ce point; mais je le connoissois pour un faux brave, et je ne me repentirois point de l'avoir fait paroître devant vous, si vous sentiez quel est le ridicule d'une certaine espèce de bravoure, dont je vous ai ouï souvent faire l'apologie.

(*Il rentre dans l'appartement de la marquise.*)

SCÈNE XIV.

LE MARQUIS.

Moi, faire l'apologie d'un travers aussi impertinent! Seroit-il possible que j'eusse quelque ressemblance à ce que je viens de voir et à tout ce que j'ai vu aujourd'hui? Si cela étoit, en vérité

je serois bien haïssable. (*entendant des instruments préluder au-dehors.*) Qu'entends-je? (*entendant frapper à la porte de la pièce où il est.*) Eh quoi! l'on vient encore? Ne puis-je me livrer un moment à mes réflexions?

SCÈNE XV.

GÉLASTE, LE MARQUIS.

GÉLASTE, *criant derrière le théâtre.*

Holà? quelqu'un? Annoncez Gélaste, je vous prie.

LE MARQUIS, *à part.*

Gélaste! Par quel hasard? C'est l'homme du monde le plus agréable, et qui, dans un âge avancé, sait faire le meilleur usage de la vie... Courons au-devant de lui. (*Il va ouvrir la porte à Gélaste.*)

GÉLASTE, *en entrant.*

De la joie, cher marquis, de la joie! Des gens de votre connoissance m'ont appris que vous étiez ici indisposé. Je viens faire la guerre à votre mélancolie, et je vous amène grand nombre de musiciens et de danseurs.

LE MARQUIS.

Je vous suis vraiment bien obligé de vous souvenir ainsi de moi.

GÉLASTE.

Vous pouvez m'en avoir quelque obligation... Savez-vous bien que la petite visite que je vous rends me reviendra à plus de deux cents pistoles? Il faut se rafraîchir sur la route; et mes musiciens ne sont pas gens à laisser tomber le reproche que l'on fait ordinairement à ces messieurs-là.

LE MARQUIS.

Je crois que cela vous importe peu, et vous êtes l'homme de France qui faites la meilleure figure.

GÉLASTE.

Ma foi! sans être d'une haute condition, je puis dire que je m'égale à tout ce qu'il y a de mieux. Bien des gens me traitent de vieux fou et de prodigue; mais j'ai vécu et je vivrai toujours de même. J'ai naturellement les inclinations nobles. Ennemi des discussions, abandonnant tout, plutôt que de contester, me plaisant dans ces dépenses sourdes, qui font que l'argent s'en va, sans que l'on sache par où ni comment, et dans la disposition d'acheter un moment de plaisir de la moitié de mon bien, si l'occasion s'en trouve; c'est ainsi que je me fais des jours brillants; et, si ma carrière est bornée, je tâche, comme on dit, de la parsemer de fleurs.

LE MARQUIS, *à part.*

Eh bien! messieurs les critiques, messieurs les philosophes austères, qui nous prêchez l'économie, venez voir un homme qui sait jouir, et qu'un aimable désordre rend véritablement heureux.

GÉLASTE.

Pour heureux, je le suis. Rien ne m'afflige, et je me réjouis de tout. Vous ne croiriez pas qu'actuellement je m'exerce tous les jours à la danse, et, quoiqu'un peu pesant, tenez, je fais presque la gargouillade. (*Il essaie à sauter.*)

LE MARQUIS, *le retenant.*

Arrêtez donc, vous allez vous tuer.

GÉLASTE.

Il y a encore certain violoncelle de par le monde, sur lequel je m'escrime assez bien. Je me fourrerai parmi mes musiciens, et je veux que vous m'entendiez par-dessus tous les autres.

LE MARQUIS.

Avec grand plaisir, assurément.

GÉLASTE.

Pour la voix, on dit que je ne l'ai pas belle. Jugez-en. (*Il chante :*)

« Clair flambeau du monde. »

LE MARQUIS.

Il y a quelque chose à redire, effectivement.

GÉLASTE.

Mais je suis amateur passionné de la voix... Vous savez bien ce diamant, dont vous trouviez l'éclat si parfait?

LE MARQUIS.

Oui; est-ce que vous ne l'avez plus?

GÉLASTE.

Non; c'est une ariette qui me l'a fait perdre.

LE MARQUIS.

Elle fut donc bien chantée?

GÉLASTE.

Divinement! et par une sirène d'une beauté!...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Qu'il est doux d'être à portée de récompenser les talents comme ils le méritent!

GÉLASTE.

Mais rien n'est égal à mon cuisinier. Oh l'excellent garçon! Qu'il met d'élégance dans tout ce qu'il fait! J'ai toujours été fort recherché; mais, depuis qu'il est à mon service, il est étonnant combien le nombre de mes amis augmente, et l'on entend dire par-tout : « Allons voir le cuisinier de Gélaste. »

LE MARQUIS.

Quand pourrai-je mener une vie aussi agréa-

ble, et me faire, comme vous, des amis par ma magnificence? Mais, plus je contemple votre sort, et plus je vois qu'il est parfait en tout point; car vous avez des enfants qui ont les meilleures dispositions du monde, et une femme!... Ah! je n'en puis parler qu'avec admiration! C'est un esprit, une douceur, et tous les charmes imaginables ensemble.

GÉLASTE.

Oui, ma femme a beaucoup de vertu; mais il est arrivé du changement, et mes enfants ont tant fait les raisonneurs qu'ils ne vivent plus avec moi.

LE MARQUIS.

Comment! et où est donc mademoiselle votre fille?

GÉLASTE.

Chez une parente.

LE MARQUIS.

Et votre fils aîné?

GÉLASTE.

Il est parti pour les Indes.

LE MARQUIS.

Le cadet?

GÉLASTE.

Il s'est, je crois, enrôlé comme un sot.

LE MARQUIS.

Et madame votre femme où est-elle, s'il vous plaît?

GÉLASTE.

Dans un couvent.

LE MARQUIS.

Mais, si quelque différend domestique vous forçoit à vous séparer, pourquoi ne s'est-elle pas plutôt retirée à votre belle terre?

GÉLASTE.

Elle est en décret.

LE MARQUIS, *avec étonnement.*

En décret?

GÉLASTE.

Oui... Cela vous surprend? Oh! j'ai su faire tête à l'orage. Ayant mis ce qui me restoit de bien à fonds perdu, mon revenu se trouve le même qu'auparavant. Que faire? Je conviens que ma femme étoit fort aimable, que mes enfants avoient de bonnes dispositions, que ma terre étoit très belle; mais mon cuisinier me reste... Allons, songeons à notre fête. Je vais retrouver mes chers musiciens, et disposer le divertissement... De la joie, monsieur le marquis, de la joie. (*Il recommence à chanter, en sortant:*)

« Clair flambeau du monde. »

SCÈNE XVI.

LE MARQUIS.

Son bien à fonds perdu !... Sa femme dans un couvent ! Quel sort pour une dame si charmante !.. Ah ! si nous nous plaignons quelquefois de la légèreté des femmes, combien plus souvent ce sexe aimable a-t-il d'inhumanité et de mépris à essuyer de notre part ! C'est cependant sur les exemples et sur les discours de gens de cette espèce que je combats tous les jours l'amour qu'Hortence m'inspire... (*Il rêve un instant.*) Je ne sais, mais je me sens attendrir.

SCÈNE XVII.

LA MARQUISE, HORTENSE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS.

LE CHEVALIER, *bas, à la marquise.*

Peut-être notre stratagème aura-t-il fait quelque effet sur lui.

LA MARQUISE, *au marquis.*

Un de vos amis vous amène ici, mon fils, de quoi former une fête des plus agréables. J'y prendrois part volontiers, si le départ d'Hortense ne sembloit nous ôter tout espoir de plaisir.

LE MARQUIS, *en regardant Hortense.*

Quoi ! madame vous quitte ?

LA MARQUISE.

Une affaire indispensable la rappelle à Paris... Eh bien! mon fils, vous avez reçu plusieurs visites de la part de gens qui, sans doute, n'ont pas dû vous déplaire?... (*voyant le marquis rêver.*) Eh quoi! vous paroissez rêveur?

LE MARQUIS.

Il me paroît difficile, je vous l'avoue, de justifier certains ridicules; et je ne saurois disconvenir que dans la conversation que nous avons eue tantôt ensemble toute la raison n'ait été de votre côté... Mais, dites-moi, quelle affaire si pressée appelle donc Hortense à Paris?

HORTENSE, *au marquis.*

Soyez sûr, monsieur, qu'ayant résisté aux instances que madame m'a faites de passer ici encore quelque temps, il faut que j'aie des raisons essentielles qui me déterminent à quitter ce séjour.

LE MARQUIS.

Ne puis-je les savoir?

HORTENSE, *un peu attendrie.*

Que voulez-vous que je vous dise?

LA MARQUISE, *au marquis.*

Quel si grand intérêt prenez-vous au départ d'Hortense? Surmonteriez-vous une fausse honte, et voudriez-vous me croire, puisque vous reconnoissez que j'ai pour moi la raison?

LE MARQUIS, *se jetant aux pieds d'Hortense.*

Ah! que la raison a de force quand elle est aidée de l'amour!

LA MARQUISE.

Que faites-vous?

LE CHEVALIER, *au marquis.*

Quel changement?

HORTENSE, *au marquis.*

Quel est donc votre dessein, marquis?

LE MARQUIS.

D'obtenir, par mes regrets, le pardon des travers qui ont pu justement vous irriter contre moi; de n'être plus opposé à moi-même; de me dégager de tout ce qui m'éloignoit de vous, et de vous rendre enfin un cœur, qui, quoique long-temps victime des faux airs, n'a jamais cessé un instant de vous adorer.

HORTENSE, *à la marquise, en hésitant à répondre au marquis.*

Madame...

LA MARQUISE, *l'interrompant.*

Soyez généreuse, Hortense; oubliez le passé.

LE CHEVALIER, *au marquis et à Hortense.*

Allons; et que la fête amenée par Gélaste soit le commencement de celles qu'une union si heureuse fera naître.

DIVERTISSEMENT.

AIR.

Que nous voyons dans la vie
De ridicules différents!
Chaque siècle a sa manie,
Ses usages extravagants;
Mais l'amoureuse folie
Est de tous les temps.

VAUDEVILLE.

Papillon coquet et volage,
A qui le mariage
Paroît un esclavage
Difficile à souffrir,
Vous que l'on voit de bergère en bergère,
De fleurs en fleurs toujours courir,
Changez, changez de caractère.

En amour il faut se contraindre.
A force de se plaindre,
On court risque d'éteindre
Les plus vives ardeurs.
Pour trop aimer, vous cesserez de plaire,
Amants importuns et grondeurs;
Changez, changez de caractère.

Une Agnès doit être timide,
Un vieux tuteur avide,
Un Bas-Normand perfide,
Un Gascon babillard.
Pour nous masquer, l'artifice a beau faire,
La nature surmonte l'art;
Restons dans notre caractère.

J'aimerois assez la finance;
Mais souvent l'opulence
Nous donne l'indigence
De l'esprit et des mœurs:
On en a vu méconnoître leur père.
Si Plutus vous fait des faveurs,
Ne changez point de caractère.

Comment feroit-on bon ménage
Quand la femme est volage,
Quand l'époux est sauvage,
Économe et jaloux?
Couple ennemi, voici ce qu'il faut faire,
Pour que la paix règne entre vous,
Changez tous deux de caractère.

(*Au parterre.*)

Voici la saison qui se passe;
Il faut céder la place:
L'automne arrive et chasse

Les ouvrages d'été.
Jusqu'à ce temps nos destins sont prospères,
Si vous dites avec bonté :
« Ne changez point de caractères. »

FIN DES ORIGINAUX.

L'ÉTOURDERIE,

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR FAGAN,

Représentée, pour la première fois, le 15 juillet 1737.

PERSONNAGES.

M. CLÉONTE.
MADAME CLÉONTE.
MADEMOISELLE CLÉONTE, sœur de M. Cléonte.
MONDOR.
L'ASSESSEUR, amoureux de mademoiselle Cléonte.
PYRANTE, oncle de Mondor.
CRISPIN, valet de Mondor.
Deux LAQUAIS.

La scène est à Paris, chez M. Cléonte.

L'ÉTOURDERIE,

COMÉDIE.

Le théâtre représente un jardin, et un salon dans l'éloignement.

SCÈNE I.

MONDOR, CRISPIN.

CRISPIN.

Entrez, vous dis-je, j'ai si bien concerté toutes choses qu'avant qu'il soit un quart d'heure vous verrez ici l'objet dont votre ame est éprise.

MONDOR.

Es-tu bien sûr que mon billet lui ait été rendu, et que je puisse paroître sans nul inconvénient?

CRISPIN.

Oui, monsieur. Un domestique que j'ai mis dans vos intérêts m'a assuré que le billet seroit rendu à mademoiselle Cléonte elle-même; et qu'en entrant, par cette porte de derrière, dans ce jardin où elle a coutume de venir se prome-

ner, à une certaine heure, accompagnée d'une simple suivante, vous pourriez lui parler en toute sûreté. Mais permettez-moi de vous demander la raison d'une telle conduite. Vous envoyez un billet, vous cherchez à vous introduire secrètement. Entre nous, cela sent terriblement le novice. Avec du bien et une figure passable, qui vous empêche de vous présenter dans la maison, et de faire les démarches qui conviennent quand on veut épouser une fille? Il y a tant de gens qui, sans aucun titre, s'annoncent avec éclat.

MONDOR.

Que veux-tu que je te dise? J'aime pour la première fois de ma vie. Il ne m'est pas possible d'agir avec cette noble liberté qui est si fort d'usage dans le monde. J'aime, Crispin; et dans cette passion, dont le pouvoir jusqu'ici m'étoit inconnu, je crois ne jamais prendre assez de mesures.

CRISPIN.

« J'aime, Crispin. » Et cela, pour avoir vu une fois une personne dans une maison où vous vous trouvez par hasard.

MONDOR.

Il est vrai, je la vis avec sa mère. J'eus occasion de leur faire politesse, à l'une et à l'autre. Elles me connoissoient de nom; je m'informai du leur: je les accompagnai jusque chez elles...

CRISPIN, *l'interrompant.*

Attendez... Je savois bien que j'avois quelque chose à vous dire... Qu'appelez-vous sa mère?

MONDOR.

Eh! mais je crois...

CRISPIN, *l'interrompant.*

Vous vous êtes trompé. Mademoiselle Cléonte, pour qui vous soupirez, est sœur de monsieur Cléonte, maître de ce logis; et l'autre dame que vous avez vue avec elle est sa belle-sœur, femme de ce monsieur Cléonte.

MONDOR.

Je les entendis nommer madame et mademoiselle Cléonte. Comme la demoiselle est très jeune, et que l'autre affectoit un certain air d'autorité, je t'avoue que je la crus sa mère et non sa belle-sœur.

CRISPIN.

Cela ne fait que bien pour vous : une sœur est moins dépendante que ne l'est une fille. Tout semble favoriser votre amour.

MONDOR.

Oui, et à présent que le moment de l'entrevue s'approche, je crains mille choses différentes. Il se peut qu'elle désapprouve l'aveu de ma passion et la démarche que j'ai faite de lui écrire. Il pourroit encore arriver, quand je la verrai,

que mon air, mes façons de m'exprimer, lui déplussent; car je ne sais pas trop quel ton il faut prendre pour se rendre agréable à une femme.

CRISPIN.

Bon! il ne faut qu'avoir votre âge et se taire.

MONDOR.

Non; je sais qu'à mon âge on est souvent fort sot, et sur-tout quand on aime..

CRISPIN.

Cette sottise est éloquente.

MONDOR.

Toi, par exemple, qui jouis de ta raison, et qui, sans doute, ne t'avises pas d'aimer...

CRISPIN, *prenant un air sérieux.*

Pourquoi donc, s'il vous plaît, monsieur?

MONDOR.

Quel moyen crois-tu le plus prompt pour gagner le cœur d'une personne que l'on aime?

CRISPIN.

Mais il y en a plusieurs. Le plus usité, et celui qui réussit le mieux, est, ce me semble, de faire adroitement des présents. Rien ne prouve mieux notre sincérité; car l'on peut bien jurer, protester que l'on est amoureux sans qu'il en soit rien; mais rarement on donne sans être véritablement épris.

MONDOR.

Cette façon-là ne réussiroit pas ici.

CRISPIN.

Une autre, à ce que je m'imagine, est le langage muet des yeux. La dame est là, je suis ici; je lui fais un regard, et puis un autre... (*Il jette des regards à la dérobée, comme s'il vouloit qu'ils ne fussent aperçus que de la personne à qui il les adresse.*) Voyez-vous?

MONDOR.

Celui-là ne doit être bon que quand il est impossible de s'exprimer autrement.

CRISPIN.

Il vous reste enfin les petits soins, l'hommage assidu, les tendres propos. Il faut alors se faire entendre avec délicatesse; car on ne se déclare pas d'abord en termes formels, mais en se servant de termes indirects. Par exemple : « Si la « charmante Daphné n'étoit pas aussi insensible « qu'elle est belle! » Elle ne manque pas de vous interrompre. « Moi belle, Damon? Faites-vous « attention à de si foibles appas?... » « Plût aux « dieux, dites-vous, qu'ils fussent moins redouta- « bles! » Et puis, tous deux en chœur : « Hélas! » On en vient, avec le temps, à dire de quoi il est question, et on se le dit tant par la suite, que souvent on s'en ennuie.

MONDOR.

Je n'ignore pas qu'il faut du ménagement en découvrant sa flamme. (*voyant paroître M. Cléonte.*) Mais qu'est-ce que je vois?

SCÈNE II.

M. CLÉONTE, MONDOR, CRISPIN.

M. CLÉONTE, *à part, et sans voir d'abord Mondor et Crispin.*

J'entends que l'on dispute encore. Est-il possible que deux femmes ne puissent pas vivre ensemble?

CRISPIN, *bas, à Mondor.*

Ce n'est pas là ce que nous cherchons.

MONDOR, *bas.*

Voilà comme tu avois si bien pris tes mesures?

CRISPIN, *bas.*

Il nous coupe le chemin.

M. CLÉONTE, *à part, et sans les voir.*

Il faut nécessairement que j'éloigne ma sœur. De quoi diable aussi s'avise ce benêt d'assesseur de se refroidir? (*apercevant Mondor et Crispin.*) Mais qui sont ces gens-là?

CRISPIN, *bas, à Mondor, en voyant qu'ils sont découverts par M. Cléonte.*)

Hai!

MONDOR, *bas.*

C'est le frère : quel parti prendre?

CRISPIN, *bas.*

Il parle de quelqu'un qui s'est refroidi pour sa sœur. Ma foi, je saisirois ce moment, et, à votre place, je dirois les choses comme elles sont.

MONDOR, *bas.*

Je ne puis m'y résoudre.

CRISPIN, *bas.*

Vous gagnerez, vous dis-je, à parler franchement.

MONDOR, *bas.*

Et si je le trouve contraire, il ne me restera plus d'espoir de voir celle que j'aime.

CRISPIN, *bas.*

Eh! que vous serviroit de la voir, si vous ne l'obtenez de ceux de qui elle dépend?

MONDOR, *bas.*

Crispin, c'est trop risquer.

CRISPIN, *bas.*

Non. Croyez-moi; j'ai de la judiciaire, et...

M. CLÉONTE, *à Mondor, en s'approchant.*

Puis-je savoir, monsieur, ce que vous cherchez ici?

(*Mondor, embarrassé, lui fait la révérence, et Crispin en fait plusieurs.*)

CRISPIN, *hésitant.*

Monsieur... vous ne m'avez pas l'air d'être un homme qu'il faille payer de mauvaises raisons... et je parie que vous avez déja deviné...

M. CLÉONTE.

Quoi?

CRISPIN.

Qu'il y a de notre part un peu... là...

M. CLÉONTE.

Moi, je ne devine rien.

MONDOR, *bas, à Crispin.*

Où m'engages-tu?

M. CLÉONTE, *à part.*

Il y a du mystère là-dessous. (*à Mondor.*) Quoi! je ne pourrai savoir...

MONDOR, *l'interrompant.*

Je n'ai point à rougir, monsieur, du motif qui m'a fait m'introduire ici; et, forcé de vous répondre, je ne vous déguiserai point la vérité.

CRISPIN.

Fort bien.

M. CLÉONTE.

Qu'est-ce donc?

MONDOR.

J'espérois entrevoir une personne qui dépend de vous, et qui, à la première vue, m'a charmé.

Incertain si mon hommage lui sera agréable, je n'osois encore chercher l'occasion de vous déclarer mes desseins ; mais, puisque le hasard semble m'y contraindre, je vous avoue que je suis pénétré des sentiments les plus vifs et les plus respectueux pour mademoiselle votre sœur.

M. CLÉONTE.

Quoi ! monsieur, vous êtes amoureux de ma sœur ?

CRISPIN, *à part.*

Voici le moment critique.

MONDOR.

Cet aveu peut vous paroître téméraire. Mais que me serviroit, après tout, de laisser croître dans mon cœur le feu le plus violent, si je ne m'assure qu'il ne sera pas désapprouvé? Oui, j'adore votre sœur: je la vis, il y a quelques jours, accompagnée de madame votre femme, chez une dame de ce voisinage. Je fus frappé de sa beauté. J'ai perdu le repos dès ce fatal moment, et je ne puis le recouvrer qu'en obtenant sa main. Ma famille ne vous est peut-être pas inconnue. Je m'appelle Mondor. Si dans le desir que j'ai de m'allier à vous, vous me flattiez de quelque espoir, je m'estimerois le plus heureux des hommes.

M. CLÉONTE.

Mondor ! Seriez-vous neveu du bon homme Pyrante ?

MONDOR.

Quoi ! vous connoîtriez mon oncle ?

CRISPIN.

Assurément.

M. CLÉONTE, *à Mondor.*

Je le connois fort. J'eus même l'an passé quelque petite affaire à démêler avec lui.

MONDOR.

Se peut-il ?...

M. CLÉONTE, *l'interrompant.*

Je fus très content de sa politesse.

MONDOR.

Pouvoit-il m'arriver rien de plus heureux ?

CRISPIN, *à M. Cléonte, en voulant l'embrasser.*

Permettez que je vous témoigne...

M. CLÉONTE, *à Mondor, en repoussant Crispin.*

Eh ! le bon homme sait-il votre passion ?

MONDOR.

Pas encore ; mais...

M. CLÉONTE, *l'interrompant.*

Vraiment, il seroit à propos de l'en instruire.

MONDOR.

Il le sera bientôt ; et si vous me donniez quelque espoir...

M. CLÉONTE, *l'interrompant.*

Je me sens, moi, tout porté pour vous; mais je ne sais si son intention est que vous vous mariiez si jeune.

MONDOR.

Il y consentira ; n'en doutez pas.

M. CLÉONTE.

Je suis bien aise, avant de vous rien promettre, de savoir sa volonté là-dessus.

MONDOR.

Je vais le trouver, et lui dire...

M. CLÉONTE, *l'interrompant.*

Mais, ne voulez-vous pas vous reposer un instant?

MONDOR.

Non, non. J'exécuterai, sans différer, ce que vous exigez de moi.

M. CLÉONTE.

Cependant...

MONDOR, *l'interrompant.*

Je ne serai point tranquille que je n'aie vu mon oncle... (*à part.*) O ciel! quel heureux évènement!... (*à M. Cléonte.*) Oui, monsieur, je vais le trouver. Il saura ma passion et l'espoir que vous me donnez. Je vais lui faire une peinture si vive de l'état de mon cœur, qu'assurément il y sera sensible. Il viendra vous implorer avec moi,

et vous supplier de hâter un hymen sans lequel je ne saurois vivre.

CRISPIN, *bas, à Mondor.*

Nos affaires vont plus vite que je n'aurois pensé.

(*Mondor et Crispin s'en vont.*)

SCÈNE III.

M. CLÉONTE.

Voilà, parbleu! une aventure à laquelle je ne m'attendois guère, et qui est bien favorable! Il ne pouvoit pas se présenter une meilleure occasion pour mettre la paix chez moi, et pour éloigner ma sœur... Ce que c'est que l'amour! Il la trouve charmante ; il se meurt, s'il ne l'obtient pour femme..... Elle a pourtant un peu plus de quarante-cinq ans; mais cela ne me surprend point, et j'ai ouï dire que les jeunes gens, dans leurs premières inclinations, s'attachoient volontiers à des personnes plus âgées qu'eux...Ah! ah! monsieur l'assesseur, cela vous apprendra à vous déterminer... Ce benêt, qui me disoit encore ce matin: « Tiens, j'épouserois bien ta sœur; mais « je la trouve trop ridicule. » Ah! mon petit monsieur, d'autres ne sont pas si dégoûtés que vous...

Allons la trouver... (*voyant paroître madame et mademoiselle Cléonte.*) Mais, la voilà avec ma femme.

SCÈNE IV.

MADAME CLÉONTE, MADEMOISELLE CLÉONTE, M. CLÉONTE.

M^lle CLÉONTE, *à madame Cléonte.*

Allez, madame ma belle-sœur, vos réflexions sont très désobligeantes, et vous n'en faites jamais d'autres pour qui que ce soit.

M. CLÉONTE.

Eh quoi! toujours des démêlés?

M^me CLÉONTE, *à mademoiselle Cléonte.*

Je n'ai point voulu vous offenser, et je suis au désespoir...

M^lle CLÉONTE, *l'interrompant.*

Oui, vous êtes au désespoir...

M. CLÉONTE, *l'interrompant.*

Laissez cela, je vous prie. J'ai quelque chose à vous dire.

M^lle CLÉONTE, *à madame Cléonte.*

Au désespoir, il est vrai; mais c'est de voir que l'on fasse un peu de bruit dans le monde.

M. CLÉONTE.

Vous ne voulez donc pas m'écouter?

Mme CLÉONTE, *à mademoiselle Cléonte.*

Vous me donnez des sentiments bien bas. Quoi qu'il en soit, j'ai cru devoir vous représenter de ne point ajouter trop de foi aux galanteries d'un jeune homme à qui il prend fantaisie de vous écrire, qui ne vous a vue qu'une seule fois, et qui, par un retour chagrinant, peut vous faire payer cher une crédulité trop aveugle.

Mlle CLÉONTE.

Il ne m'a vue qu'une seule fois, j'en conviens; mais je sais ce qu'il me dit quand il me donna la main, préférablement à vous, et je m'aperçus assez de l'impression que cette vue fit sur lui. Il faut bien ignorer le cœur pour ne pas savoir que jamais un amour violent ne fut enfant de la réflexion... Mais, laissons cela, je vous prie.. (*à M. Cléonte.*) Mon frère, je viens vous trouver pour vous dire qu'un jeune homme, appelé Mondor, m'a fait rendre un billet, où il paroît qu'il a des vues très sérieuses à mon égard. Vous en doutez peut-être?... (*Elle tire le billet de sa poche et le lit.*) « Je n'osai dernièrement demander la per-« mission de vous aller rendre mes devoirs. Je « hasarde de vous la demander aujourd'hui à « vous-même.... (*Elle interrompt sa lecture.*)

M. CLÉONTE.

Je n'en suis point surpris.

Mlle CLÉONTE.

Écoutez, écoutez... (*Elle lit.*) « Aujourd'hui, « à vous-même; mais je ne puis paroître devant « vous que comme un homme sur qui vous avez « fait l'impression la plus vive. C'est à vous, ma- « demoiselle, a décider ce que je dois faire. « MONDOR. »

M. CLÉONTE.

Je n'en suis point surpris, ma sœur. Je vous dirai bien plus : ce jeune homme vient, dans le moment, de m'avouer sa passion pour vous.

Mlle CLÉONTE.

Dans le moment, il vous a parlé?... (*à madame Cléonte.*) Eh bien, madame?

Mme CLÉONTE.

Je n'ai plus rien à dire.

M. CLÉONTE.

Il s'étoit introduit ici dans le dessein de vous y voir. Je l'y ai surpris; je l'ai forcé de parler, et son amour m'a paru aussi violent que sincère.

Mlle CLÉONTE.

Il est extrême! mon frère, il est extrême! Il faut, mon frère, que vous m'aidiez un peu de votre style. Je suis bien aise de lui faire savoir, au plus tôt, que mon cœur n'est point inaccessible, et que, ses desseins étant légitimes, il peut prendre quelque espoir et se présenter devant moi.

Mme CLÉONTE.

Quoi! ma sœur, vous allez lui répondre?

Mlle CLÉONTE.

Oui, ma sœur, quoi que vous en puissiez dire: je vais lui écrire, aidée des conseils de mon frère; car, pour moi, il est vrai que je crains d'en trop faire entendre, et je veux éviter tout ce qui sentiroit le transport. Je ne veux point paroître étonnée d'une conquête aussi flatteuse, et je saurai me composer dans mes démarches, pour ne point donner prise à votre esprit jaloux... (*à M. Cléonte.*) Allons, mon frère, ne perdons point de temps. (*à madame Cléonte.*) J'espère que l'assesseur et vous, vous en crèverez de dépit.

M. CLÉONTE.

Allez, allez, je vous suis.

(*Mademoiselle Cléonte rentre dans son appartement.*)

SCÈNE V.

M. CLÉONTE, MADAME CLÉONTE.

M. CLÉONTE.

Il ne faut point, ma femme, que vous trouviez mauvais qu'elle songe à se pourvoir. Vous

savez que je serois fort aise d'en être débarrassé, et que son humeur...

Mme CLÉONTE, *l'interrompant.*

Croyez, monsieur, que ce que j'en dis est par pure amitié pour elle... Mais, quand vous devriez vous-même vous fâcher, je ne puis m'empêcher de vous représenter que votre sœur n'est guère d'âge ni de caractère à faire tout-à-coup une passion aussi violente. Je vis l'autre jour ce jeune homme avec elle. Je ne fis pas autrement attention à ses discours, mais je n'aperçus rien en lui qui promît ce qui arrive aujourd'hui ; et, en vérité, si cela pouvoit se supposer, je serois tentée de croire que c'est une ironie à laquelle votre sœur aura donné occasion par quelque trait ridicule.

M. CLÉONTE.

Oh! parbleu! c'est trop aussi. Je vous dis qu'il m'a parlé, et que...

Mme CLÉONTE, *l'interrompant.*

Je le souhaite, monsieur.

M. CLÉONTE.

Je ne veux rien faire en cela contre votre avis. Je vous promets même, en cas que vous n'approuviez pas la chose, de n'y pas donner mon consentement. Mais il faut se rendre à la raison.

Jamais amant ne parut de meilleure foi, et plus... (*apercevant Mondor.*) Tenez, le voilà qui revient de chez un de ses parents, où il a couru; vous pouvez l'entendre.

SCÈNE VI.

MONDOR, M. CLÉONTE, MADAME CLÉONTE.

MONDOR, *à part.*

La voilà! Dieux! quel trouble sa vue me cause!

M. CLÉONTE.

Vous êtes donc déja de retour? Eh bien! quelle nouvelle?

MONDOR, *à part.*

Je ne puis plus parler.

M. CLÉONTE.

Avez-vous vu le bon homme, et croyez-vous qu'il consente?...

MONDOR, *l'interrompant.*

Le jour ne se passera pas qu'il n'ait l'honneur de vous voir.

M. CLÉONTE.

Vous croyez donc qu'il approuvera vos desseins? Tant mieux. Pour moi, je vous ai déja dit quels étoient mes sentïments là-dessus. Mais mon consentement ne suffit pas. (*bas, à madame Cléonte.*) Recevez-le bien, je vous prie. (*à Mon-*

dor.) Les femmes ont souvent des volontés opposées aux nôtres; et elles sont si peu persuadées de la sincérité des jeunes gens, que je crains que vous ne trouviez en votre chemin quelques difficultés. (*en montrant madame Cléonte.*) Tâchez de vous y faire agréer.

(*Il rentre dans sa maison.*)

SCÈNE VII.

MADAME CLÉONTE, MONDOR.

MONDOR, *à part.*

Hélas! voilà le coup que je craignois.

Mme CLÉONTE, *à part, en souriant.*

Il paroît assez embarrassé.

MONDOR.

Quoi! la première chose que j'apprends est que vous me soupçonnez de n'être pas sincère? Eh! qui peut faire naître en vous des sentiments aussi injustes?

Mme CLÉONTE.

Je ne sais ce que c'est que de déguiser ma pensée. Oui, j'ai douté, monsieur, que votre passion fût aussi vraie que vous le voulez faire entendre.

MONDOR.

Vous en avez douté? Ah! dites plutôt que vous

la désapprouvez; car il n'est pas possible que vous ne soyez convaincue de sa violence, par mon trouble et par toutes les démarches précipitées qu'elle me fait faire. Qui pourroit donc me porter à agir comme je fais? Pourquoi, depuis le jour où je me trouvai chez la marquise, ai-je perdu le repos? Pourquoi, malgré les craintes que mon respect m'inspiroit, ai-je hasardé d'écrire, me suis-je introduit ici, ai-je enfin découvert, en tremblant, cette malheureuse flamme, qui, puisqu'elle vous déplaît, doit sans doute me coûter la vie?

Mme CLÉONTE.

Mes doutes ne peuvent jamais vous coûter aussi cher. Ces grandes expressions sont ordinaires aux amants: elles ne me surprennent point, et souvent on se croit touché bien plus qu'on ne l'est en effet.

MONDOR.

De quelles cruelles réflexions vous m'accablez!

Mme CLÉONTE.

Peut-être me préviens-je injustement: mais, si votre flamme est sincère, vous conviendrez, du moins, que le peu de temps qui l'a fait naître peut d'abord faire craindre qu'elle ne soit pas constante.

MONDOR.

Vous voulez, trop aimable personne, vous voulez m'éprouver, je le vois. Ce ne peut être qu'un semblable motif qui vous fasse tenir ce langage. Le ciel vous a-t-il donc faite pour tant de défiance? Si je pouvois, par moi-même, être soupçonné de légèreté, les charmes qui m'ont séduit ne détruiroient-ils pas ce soupçon? et ne sont-ils pas garants qu'on ne sauroit guérir de la blessure qu'ils ont faite?

Mme CLÉONTE.

Eh bien! par exemple, je ne puis m'empêcher...

MONDOR, *l'interrompant.*

Eh quoi donc! encore?

Mme CLÉONTE.

Oui, encore. Je vous avoue que ces exagérations me sont suspectes, et le paroîtroient à toute autre. Les charmes que vous vantez ont pu vous toucher jusqu'à un certain point: mais j'aurois cru qu'une autre espèce de mérite, comme la conduite, la sagesse, l'esprit même, étoit ce qui devoit faire le plus d'effet sur vous.

MONDOR.

Mais pourquoi, parmi tant d'autres perfections, ne vanterois-je pas des charmes qui m'ont si vivement frappé? Je vous jure du moins que je ne crois pas exagérer. S'il ne m'est pas permis de

vous dire ce que je pense, sans passer dans votre esprit pour être faux, croyez donc plutôt que ce sont mes expressions qui me trahissent, et n'attaquez pas la pureté de mon cœur.

Mme CLÉONTE.

Vous avez pensé, Mondor, que je voulois vous éprouver, et vous avez pensé juste.

MONDOR.

Que dites-vous?

Mme CLÉONTE.

Il faut se rendre à vos raisons. Vous vous justifiez avec tant de force, qu'il est difficile de ne vous pas ajouter foi.

MONDOR.

Ah! vous me rendez la vie.

Mme CLÉONTE.

Je vois que vous aimez, et je le vois avec plaisir.

MONDOR.

Vous en voyez encore bien moins que je n'en ressens. Que ces soupçons cruels soient donc pour jamais écartés. Croyez que je suis né pour être l'époux le plus constant, le plus passionné, le plus sincère, et que mon amour ne finira qu'avec ma vie. Mais si mes serments sont crus, si Mondor est assez heureux pour persuader qu'il aime, ce bonheur est encore imparfait. La belle

Cléonte ne se laissera-t-elle point toucher? Hélas! puis-je jamais espérer d'en être aimé?

Mme CLÉONTE.

Soyez sûr qu'elle n'est point insensible.

MONDOR.

Dois-je m'en flatter? ô dieux!

Mme CLÉONTE.

Oui. A présent je puis vous dire que vos propositions ne peuvent être reçues que favorablement.

MONDOR.

Ah! quel comble de joie!

Mme CLÉONTE.

Votre condition, votre mérite personnel, vous donnent tout lieu d'attendre du retour.

MONDOR.

Non, je me rends justice, et je sais combien peu je suis digne de l'extrême bonheur où j'aspire.

Mme CLÉONTE.

Tant de modestie ne sert qu'à vous rendre plus recommandable..... (*apercevant mademoiselle Cléonte.*) Mais je vois venir ma belle-sœur. Parlez-lui. Cette conversation ne sera pas assurément la moins nécessaire. Assurez-vous de son consentement. Vous voulez bien que je vous laisse ensemble?

MONDOR.

Dès que vous m'accordez le vôtre, j'espère être assez heureux pour obtenir le sien.

(*Madame Cléonte rentre chez elle.*)

SCÈNE VIII.

MADEMOISELLE CLÉONTE, MONDOR.

MONDOR, *à part.*

Qu'elle m'avoit alarmé! Mais enfin je respire. Cependant.... il se peut que cette belle-sœur soit d'un esprit difficile.... Je tremble qu'elle ne traverse mon amour.

Mlle CLÉONTE.

Est-ce vous que je vois, monsieur? Je ne vous aurois pas cru sitôt de retour. On disoit que vous étiez allé chez votre oncle, pour l'instruire du dessein où vous êtes; il semble que l'Amour vous ait prêté ses ailes. Votre empressement est louable, et vous justifie bien des mauvais soupçons que l'on vouloit insinuer à votre égard. Ma belle-sœur vient de vous quitter; elle vous aura dit, sans doute, des choses sans aucun fondement. Il ne faut point que cela vous surprenne: tel est son caractère. Elle a très mauvaise opi-

nion des hommes ; mais, pour moi, du premier coup d'œil, je connois le vrai mérite.

MONDOR.

Que ces paroles me rassurent ! Je puis donc espérer ?

Mlle CLÉONTE.

Espérez, oui, monsieur, espérez tout ce qui peut s'espérer au monde. Vous avez écrit ; on a reçu votre lettre.

MONDOR.

J'avoue que c'est une liberté que je ne devois peut-être pas prendre.

Mlle CLÉONTE.

Pourquoi donc ?

MONDOR.

Je crains d'avoir trop promptement découvert mes sentiments.

Mlle CLÉONTE.

Cette découverte est agréable. Dans le dessein où vous êtes, cela est permis, et il est tout naturel de commencer par quelque chose. Mais on a pour vous de la reconnoissance. Comme on ne croyoit pas vous revoir aujourd'hui, on vous a fait réponse. Ma belle-sœur sembloit n'être pas de cet avis, et croyoit qu'il étoit trop libre de vous écrire ; mais je lui ai prouvé par de bonnes raisons que cela étoit à sa place.

MONDOR.

Ah! pouvois-je m'attendre à cet excès de bonté de votre part?

Mlle CLÉONTE.

Puisque le billet est écrit, il ne faut pas vous priver du plaisir qu'il doit vous causer.... (*tirant de sa poche un billet qu'elle lui donne.*) Le voilà. Vous y verrez clairement, et à loisir, les véritables sentiments qu'on a pour vous.

MONDOR.

Que j'ai de graces à vous rendre! (*prenant le billet, et baisant la main de mademoiselle Cléonte.*) Que je baise cent fois la main de qui je reçois un présent aussi flatteur!

Mlle CLÉONTE.

Ces petites familiarités ne vous sont pourtant pas encore trop permises.

MONDOR.

Il est vrai qu'elles me seront plus permises quand je vous serai allié par cet heureux hymen dont on flatte mon amour.

Mlle CLÉONTE.

Oui, pour lors.... tout alors vous sera permis.

MONDOR.

Je vous appartiendrai pour lors de trop près pour que ces caresses ne soient pas autorisées.

Mlle CLÉONTE.

Il faudroit avoir l'esprit bien mal fait pour s'en fâcher, assurément; et vous serez un autre moi-même.

MONDOR.

On ne sauroit pousser plus loin les manières obligeantes que vous me témoignez; et, par mille endroits, cette alliance doit faire la félicité de ma vie.

Mlle CLÉONTE.

J'aurai soin que vous n'ayez aucun sujet de vous plaindre; et, sans vanité, je puis dire que vous trouverez une fille bien élevée, et qui sait ce qu'on doit à un mari.

MONDOR.

Ah! dites une fille parfaite, et qui n'a rien de comparable sous les cieux.

Mlle CLÉONTE.

Une fille qui a refusé cent partis avantageux, et qui, de tout temps, vous étoit réservée.

MONDOR.

N'entreprenez point d'exposer ce qui la rend adorable; vous n'y pourriez pas suffire.... Hélas! je redoutois la conversation que je devois avoir avec vous, et je ne croyois pas vous trouver si favorable.

MLLE CLÉONTE.

Je ne suis pas surprise que vous l'ayez redoutée, cette conversation; la méfiance accompagne toujours une grande passion.

SCÈNE IX.

UN LAQUAIS, MADEMOISELLE CLÉONTE, MONDOR.

LE LAQUAIS, *à mademoiselle Cléonte.*

Monsieur l'assesseur demande à vous parler.

MLLE CLÉONTE.

L'assesseur? Ah! j'en suis charmée. Dites-lui que je veux bien qu'il me parle pour la dernière fois.

(*Le laquais rentre.*)

SCÈNE X.

MADEMOISELLE CLÉONTE, MONDOR.

MLLE CLÉONTE.

Cet assesseur avoit des vues. C'est un homme qui vous est sacrifié. Il faut que je lui donne son congé.... Mais le congédier devant son rival seroit une chose trop dure. Retirez-vous, Mondor, un moment dans cette allée.

MONDOR, *montrant le billet qu'il tient à la main.*

Avec ce bienfait, que je viens de recevoir de vous, j'ai de quoi m'occuper bien agréablement. (*Il passe dans une allée voisine.*)

SCÈNE XI.

MADEMOISELLE CLÉONTE.

Je voudrois que ma belle-sœur pût voir comme il m'aime.... Il est assez glorieux pour moi d'avoir su fixer un aussi joli petit homme. L'ardeur que je lui inspire lui feroit tourner l'esprit, si on ne terminoit promptement.

SCÈNE XII.

L'ASSESSEUR, MADEMOISELLE CLÉONTE.

L'ASSESSEUR.

Ce que je viens d'apprendre est-il possible, mademoiselle? On dit qu'un autre vous aime, et est sur le point de vous épouser?

Mlle CLÉONTE.

Il n'y a qu'un esprit aussi borné que le vôtre qui puisse trouver de l'impossibilité à cela.

L'ASSESSEUR.

Mais, vraiment, mademoiselle, je ne prétends

pas vous offenser, et ce n'est pas comme cela que je l'entends ; c'est que je suis au désespoir.... Comment donc ! n'y a-t-il pas cinq ans que je suis de jour en jour dans le dessein de vous épouser, moi ?

Mlle CLÉONTE.

Il ne falloit pas être si lent à vous déterminer ; et je vous avois bien prédit que vos incertitudes vous coûteroient cher.

L'ASSESSEUR, *à part.*

Effectivement, je ne sais pas où j'ai eu l'esprit ; car elle est aimable, assurément.

Mlle CLÉONTE.

Ne dites-vous pas que je suis aimable ?

L'ASSESSEUR, *à part.*

Plus j'y fais réflexion, et plus je vois la faute que j'ai faite.

Mlle CLÉONTE.

Ce n'est pas une faute : vous n'y pensez pas.

L'ASSESSEUR, *à part.*

Jamais elle ne m'a paru si accomplie...

Mlle CLÉONTE.

Vous vous moquez.

L'ASSESSEUR, *à part.*

Si charmante, si adorable, qu'elle me le paroît aujourd'hui !

MLLE CLÉONTE.

Moi ! point du tout.

L'ASSESSEUR, *à part.*

Je ne m'étonne plus qu'on me l'enlève si brusquement... Parbleu ! je suis un grand sot !... (*à mademoiselle Cléonte.*) Ah ! ma belle Cléonte, songez que je suis votre ancien amant ; ne me faites pas un passe-droit aussi cruel.

MLLE CLÉONTE.

Je suis impitoyable. Vous l'avez voulu, mon pauvre garçon. Je vous abandonne à votre mauvais destin.

L'ASSESSEUR, *voulant lui prendre la main.*

Quoi ! votre cher assesseur qui sembloit....

MLLE CLÉONTE, *l'interrompant et le repoussant.*

Ne m'approchez pas ; et respectez, je vous prie, un bien qui appartient déja tout entier à un autre.... Vous devez même renoncer à me voir.

L'ASSESSEUR.

Renoncer à vous voir ?

MLLE CLÉONTE.

Oui ; comme l'on sait qu'il y a eu entre nous quelque intelligence, je ne doute pas que mon époux ne vous défende à jamais l'entrée de sa maison.

L'ASSESSEUR.

Ciel ! quel arrêt !

Mlle CLÉONTE.

Je n'ai rien à regretter dans le parti que je prends. J'épouse un homme bien fait, riche, de qualité, qui n'a que dix-huit ans, et qui entend que tout soit fini dans deux jours.

L'ASSESSEUR.

Qui diantre se seroit douté qu'un étourdi comme cela viendroit tout d'un coup songer à vous? Je vous prie encore une fois....

Mlle CLÉONTE, *l'interrompant.*

Il n'y a rien à faire ; pleurez, gémissez, mon pauvre assesseur. Que votre exemple effraie ceux qui négligent l'occasion.... (*à part.*) Il n'est rien tel que de se faire valoir avec ces petits messieurs-là.... Je vais me retirer dans mon appartement, et je veux même que Mondor me demande plus d'une fois avant qu'il obtienne de me voir. (*Elle rentre.*)

SCÈNE XIII.

L'ASSESSEUR.

Il faut bien qu'elle ait un vrai mérite, pour avoir fait une passion aussi prompte. J'ai donné là dans un terrible travers.... Mais il n'est pas en-

core temps de se désespérer.... (*voyant paroître Mondor.*) Le voilà, sans doute, ce rival. Si je pouvois, par accommodement, l'engager à me la céder....

SCÈNE XIV.

MONDOR, L'ASSESSEUR.

MONDOR, *à part, tenant toujours le billet à la main, et sans voir l'assesseur.*

De quels traits ce billet enflamme mon cœur!

L'ASSESSEUR, *regardant le billet.*

Elle lui écrit. Oui, je reconnois son écriture.

MONDOR, *lisant, à part.*

« Ma tendresse vous paie bien de votre amour. »

L'ASSESSEUR, *à part.*

L'ingrate!

MONDOR, *lisant, à part.*

« Tâchez de m'obtenir au plus tôt. »

L'ASSESSEUR, *à part.*

L'infidèle!

MONDOR, *lisant, à part.*

« Il y a dans le monde un certain assesseur... »

L'ASSESSEUR, *à part.*

Elle se souvient pourtant de moi.

MONDOR, *lisant, à part.*

« Personnage que je déteste à présent. »

L'ASSESSEUR.

Elle n'a pas toujours parlé de la sorte.

MONDOR.

Plaît-il?

L'ASSESSEUR.

Je suis cet assesseur en question, et vous ne devez pas douter que depuis long-temps j'avois résolu d'épouser mademoiselle Cléonte?

MONDOR.

Je l'ai entendu dire.

L'ASSESSEUR.

Oui; et, entre nous, cette résolution-là ne lui déplaisoit pas.

MONDOR.

On n'a point dit cette circonstance.

L'ASSESSEUR.

Le fait est pourtant bien certain; et il seroit facile de vous en convaincre, si je vous expliquois.... Mais, non, sur les affaires du cœur, il faut ménager le sexe.

MONDOR.

Songez toujours à ne pas parler imprudemment.

L'ASSESSEUR.

Bon! ne m'a-t-elle pas écrit trente lettres, à moi?

MONDOR.

A vous?

L'ASSESSEUR.

Oui. D'ailleurs, à travers la sévérité dont les filles font parade, l'amour s'échappe quelquefois ; et certainement.... j'ai lieu de croire.... du moins....

MONDOR, *l'interrompant.*

Vous m'avez tout l'air d'un homme qui veut m'inquiéter ; mais il faudroit s'y prendre moins maladroitement ; car enfin, si vous eussiez été aussi bien auprès d'elle, ayant l'agrément de ses parents, pourquoi n'auriez-vous pas terminé ?

L'ASSESSEUR.

Il est vrai que ma conduite est incompréhensible.

MONDOR.

Elle l'est en effet.

L'ASSESSEUR.

Et puis, c'est que, malgré tout son mérite, il faut convenir qu'elle a des moments bien extraordinaires.

MONDOR.

Elle ?

L'ASSESSEUR.

Oui, des caprices, qui m'ont quelquefois paru bien insupportables.

MONDOR, *à part.*

Je crois que cet homme-là extravague.

L'ASSESSEUR.

Son caractère est singulier : mais cela n'empêche pas que je ne l'aime comme un fou, et je crois que je perdrai la raison de cette aventure-ci.

MONDOR.

Je crains bien pour vous que ce ne soit déja une affaire faite ; et vos discours sont si peu équitables....

SCÈNE XV.

UN LAQUAIS, MONDOR, L'ASSESSEUR.

LE LAQUAIS, *à Mondor.*

Monsieur, madame vous prie de venir dans l'appartement.

MONDOR.

J'attendois ses ordres ; je vais m'y rendre à l'instant.

(*Le laquais sort.*)

SCÈNE XVI.

MONDOR, L'ASSESSEUR.

L'ASSESSEUR, *à part.*

Jusqu'à madame Cléonte, tout me trahit!

SCÈNE XVII.

UN SECOND LAQUAIS, MONDOR, L'ASSESSEUR.

LE SECOND LAQUAIS, *à Mondor.*

Monsieur, mademoiselle vous prie de rester ici; elle est bien aise de vous parler en particulier.

MONDOR, *d'un ton tendre.*

Ah! dites-lui qu'elle me fait trop de faveur, et que je l'attends avec impatience.

(*Le second laquais rentre.*)

SCÈNE XVIII.

MONDOR, L'ASSESSEUR.

L'ASSESSEUR, *à part.*

Je ne saurois voir tout cela. Il faut absolument que je lui parle encore. Je l'empêcherai bien, moi, de se rendre ici. Je vais me jeter à ses genoux, pleurer, soupirer, gémir, lui représenter les droits que j'ai sur son cœur; et si je n'obtiens rien, ce ne sera pas assurément faute d'éloquence. (*Il rentre.*)

SCÈNE XIX.

MONDOR.

Se peut-il qu'une fille adorable ait pensé être sacrifiée à un homme de cette espèce? Hélas! peut-être déplaît-il moins que je ne l'imagine. L'amour a souvent eu ses bizarreries. Il dit qu'il a été aimé; et quand je me rappelle ce qui s'est passé tantôt, il semble qu'elle n'ait été touchée que par la violence de ma passion, et qu'elle ait naturellement de l'éloignement pour moi. Cependant... (*voyant paroître madame Cléonte.*) La voilà qui paroît.

SCÈNE XX.

MADAME CLÉONTE, MONDOR.

Mme CLÉONTE.

Il faut donc, monsieur, que je vienne moi-même vous chercher ici, et vous engager à venir vous reposer. Vous semblez, par cette froideur, renouveler les soupçons que tantôt vous avez tâché de détruire.

MONDOR.

Ne doutez point que je ne me fusse rendu auprès de vous avec empressement, si, dans le mo-

ment, je n'avois reçu de votre part des ordres contraires.

Mme CLÉONTE.

De ma part, des ordres contraires?

MONDOR.

Ne m'avez-vous pas fait dire que vous vouliez me parler en particulier?

Mme CLÉONTE.

Moi? Je vous ai fait dire que nous vous attendions.

MONDOR.

Vos gens se sont donc trompés. Mais permettez-moi de vous faire, à mon tour, part de quelques soupçons. L'assesseur vient de se jeter à vos pieds. Que j'ai sujet de craindre que cet ancien amant ne vous ait touchée par ses regrets!

Mme CLÉONTE.

Il est vrai qu'il est dans un état pitoyable. Je ne l'ai qu'aperçu ; mais il m'a fait compassion.

MONDOR.

Eh! vous n'hésitez point à me le dire?

Mme CLÉONTE.

Cela ne doit pas vous inquiéter : votre bonheur n'est-il pas certain?

MONDOR.

Il est certain? Quoi! quand un autre a le secret de vous toucher?

Mme CLÉONTE.

Cette compassion n'empêche pas qu'on ne le congédie.

MONDOR.

N'est-ce pas l'aimer que de le plaindre? et puis-je compter vous obtenir, quand je n'obtiens pas votre cœur?

Mme CLÉONTE.

M'obtenir?

MONDOR.

Oui; si votre cœur est partagé, et plaint si tendrement un rival, pouvez-vous dire que mon bonheur soit certain?

Mme CLÉONTE.

Je vous avoue que je ne vous entends point.

MONDOR.

Ah! je vois bien que rien n'est plus incertain que ce bonheur. Dès la première conversation que vous m'avez accordée, je n'ai que trop aperçu que votre cœur étoit naturellement éloigné de moi. En vain un billet, billet encore écrit malgré vous..., en vain ce billet me donne-t-il quelque espoir; je n'ai que trop vu dans vos yeux que le seul bien qui me flatte n'y étoit point écrit.

Mme CLÉONTE.

Tâchons de nous entendre. On a bien voulu me consulter et me demander mon aveu. Je l'ai

donné après m'être assurée de la sincérité de vos sentiments; je ne m'en repens point. Mais quelle étrange délicatesse! Dites-moi donc, encore une fois, pourvu que votre mariage s'accomplisse, que vous importe ce que vous avez cru voir dans mes yeux?

MONDOR.

Achevez, cruelle, achevez; joignez la raillerie à l'outrage. Dites-moi donc, à votre tour, peut-on marquer de la froideur et aimer en même temps?

Mme CLÉONTE, *avec un peu d'ironie.*

Comment! vous exigez que je vous aime?

MONDOR.

Non, je ne l'exige point. C'est, à vous entendre, une injustice à moi de l'exiger? Eh quoi! tout ceci est-il un songe?... Je n'aurai point recours à l'autorité de ceux qui semblent me favoriser. Non, cruelle, puisque c'est une témérité à moi de demander du retour, je vous aurai vue, je vous aurai aimée...

Mme CLÉONTE, *l'interrompant.*

Vous m'aurez aimée?

MONDOR.

Que dis-je? je vous adore encore; mais vous ne me reprocherez point d'avoir contraint votre inclination.

Mme CLÉONTE.

Y pensez-vous?... Quel délire!

MONDOR.

Cessez de pousser plus loin ce coupable stratagème que vous employez pour m'écarter.

Mme CLÉONTE.

Quelle erreur vous a donc séduit?

MONDOR.

Cessez, vous dis-je, ces répliques offensantes, qui me mettent dans un trouble à ne me plus connoître. Il n'est pas besoin de m'outrager pour me faire entendre que je vous déplais... (*à part.*) Caprice incompréhensible! jour fatal! instant malheureux!... (*à madame Cléonte.*) Pourquoi vous ai-je connue?

Mme CLÉONTE.

En effet, vos sens sont troublés. Ignorez-vous?...

MONDOR, *l'interrompant.*

Eh! qui ne seroit pas troublé, en éprouvant des cruautés aussi inouïes? Je vois bien que je vous fatigue en vain par mes reproches, et qu'il n'est point d'espoir pour moi.

Mme CLÉONTE.

Il n'en est point, je vous l'avoue.

MONDOR.

Perfide!... Mais peut-être me plaindra-t-on

dans mon malheur ; et je vais demander à tout le monde justice d'une semblable inconstance.

Mme CLÉONTE.

Si vous vouliez m'entendre...

SCÈNE XXI.

M. CLÉONTE, MADEMOISELLE CLÉONTE, L'ASSESSEUR, CRISPIN, MADAME CLÉONTE, MONDOR.

M. CLÉONTE, *à Mondor.*

Qu'est-ce donc ? quel sujet vous agite si fort?

Mlle CLÉONTE.

Qu'avez-vous donc, mon cher Mondor?

MONDOR, *hors de lui-même, à M. Cléonte.*

Ah! monsieur...

M. CLÉONTE, *à l'assesseur.*

De grace, assesseur, laissez-nous : retirez-vous, croyez-moi.

L'ASSESSEUR.

Quoi! je ne pourrai rien gagner?

Mlle CLÉONTE.

Songez que, par vos plaintes, d'indifférent que vous m'étiez, vous me devenez odieux.

MONDOR, *à M. Cléonte.*

Ah, monsieur! croiriez-vous qu'une personne,

qui d'abord sembloit approuver ma flamme, fait paroître tout-à-coup la haine la plus invincible?

M. CLÉONTE, *à madame Cléonte.*

Qu'est-ce à dire? Je ne prétends point cela.

Mlle CLÉONTE.

Oh! pour le coup, ce procédé n'a point d'exemple... (*à Mondor.*) Mais, après tout, que nous importe sa haine?

Mme CLÉONTE, *à M. Cléonte.*

Si vous saviez, monsieur...

L'ASSESSEUR, *l'interrompant, bas.*

Vous n'avez point de compte à rendre. Tenez bon, je vous prie. Vous savez que la préférence m'est due?

M. CLÉONTE, *à madame Cléonte.*

Mais j'entends que, quand une fois on est convenu d'une chose, on n'aille point chercher de détours.

Mme CLÉONTE, *montrant Mondor.*

Si vous saviez de quelle façon monsieur pense, et s'il me convenoit de vous l'expliquer...

MONDOR, *à M. Cléonte.*

Rien ne peut la fléchir.

M. CLÉONTE, *à madame Cléonte.*

Si je savois? si je savois?... Parbleu! me croyez-vous imbécile?... (*montrant Mondor.*) Appre-

nez que monsieur me fait honneur en voulant s'allier à moi.

Mme CLÉONTE.

Je vous dis que c'est m'offenser...

M. CLÉONTE, *l'interrompant.*

Par où donc vous offense-t-il? Voilà de plaisantes raisons.

MONDOR.

Non, monsieur, non; c'est perdre votre temps: rien ne peut la toucher.

M. CLÉONTE, *à madame Cléonte.*

Faut-il que je vous en prie, moi, et que je me mette à genoux? Il me semble que quand un mari veut quelque chose, ce n'est point à sa femme à le contredire.

MONDOR, *à part.*

Sa femme!... (*bas, à Crispin.*) Crispin, je suis mort!

CRISPIN, *bas.*

Voilà une belle étourderie!

M. CLÉONTE, *à madame Cléonte.*

Que diable! quand je parle....

Mme CLÉONTE, *l'interrompant.*

Ne vous emportez pas; je ne dirai plus rien. Je vais m'armer de patience.

Mlle CLÉONTE.

Il faut que nous en ayons terriblement de pa-

tience, nous, pour voir de sang froid vos façons d'agir.... (*à Mondor.*) En tout cas, ne vous alarmez point, Mondor. Le consentement de mon frère nous suffit.

L'ASSESSEUR, *montrant madame Cléonte.*

Celui de madame est indispensable.

Mlle CLÉONTE.

Nous nous en passerons fort bien.

L'ASSESSEUR.

Elle veut bien prendre mon parti; elle protége l'innocent : elle a raison.

Mlle CLÉONTE.

Vaines prétentions, mon pauvre ami! Quand tout l'univers se déclareroit pour vous, j'épouse Mondor aujourd'hui.

L'ASSESSEUR.

Nous verrons qui l'emportera.

M. CLÉONTE.

Allons, assesseur, on vous a déja dit cent fois que vous vous flattiez en vain.

MONDOR.

Non, monsieur.... Je vois bien que j'ai fait une fausse démarche ; c'est à moi, ou de mourir, ou d'éteindre dans sa naissance une flamme indiscrète. Quoi qu'il en soit, vous n'entendrez jamais parler de moi, et je ne troublerai point....

(*Il veut s'éloigner.*)

M. CLÉONTE, *l'interrompant et le retenant.*

En voilà bien d'une autre ! Où voulez-vous donc aller ?

Mlle CLÉONTE, *à Mondor, en courant l'arrêter.*

Arrêtez, cher Mondor.

M. CLÉONTE, *à Mondor.*

Demeurez, s'il vous plaît.... (*à part.*) Ah ! malheureux caprices !... (*à Mondor, en voyant paroître Pyrante.*) Mais voilà heureusement votre oncle. J'espère que sa présence va concilier toutes choses.

CRISPIN, *à part.*

Il ne sera pas si habile.

SCÈNE XXII.

PYRANTE, M. CLÉONTE, MADAME CLÉONTE, MADEMOISELLE CLÉONTE, MONDOR, L'ASSESSEUR, CRISPIN.

PYRANTE, *à M. Cléonte.*

Bonjour, Cléonte, bonjour.

M. CLÉONTE.

Vous venez fort à propos, notre cher oncle ; et l'on vous attend ici avec impatience.

PYRANTE.

Parlez-moi un peu haut, je vous prie ; car, depuis un an que je ne vous ai vu, l'ouïe m'est de-

venue un peu dure.... Bonjour.... (*Regardant madame Cléonte.*) Eh! quest-ce que j'aperçois? Suivant le portrait que mon neveu m'a fait, voilà l'aimable enfant que nous allons marier? Je ne saurois la méconnoître. Oui, c'est elle, sans doute.... (*à madame Cléonte, en voulant l'embrasser.*) Permettez....

M. CLÉONTE, *l'interrompant et l'arrêtant.*

Qu'est-ce que vous dites donc? ce n'est pas là...

PYRANTE, *l'interrompant à son tour.*

Elle est vraiment bien brillante, bien parfaite.

M. CLÉONTE.

Oui; mais c'est ma femme.

PYRANTE, *sans l'entendre.*

Il faut songer à terminer. (*à madame Cléonte.*) Serez-vous bien aise d'être mariée, mademoiselle?

M. CLÉONTE.

Je vous dis encore une fois....

PYRANTE, *l'interrompant, sans l'entendre.*

Je ne demande pas mieux. Terminons. Il n'y a qu'à faire venir le notaire.

M. CLÉONTE, *lui montrant mademoiselle Cléonte.*

C'est ma sœur que voilà, dont il s'agit.

Mlle CLÉONTE, *à Pyrante.*

Monsieur me paroît aussi mal partagé du côté

de la vue que du côté de l'entendement. Le portrait que vous a fait Mondor devoit vous donner d'autres lumières ; et c'est moi que vous devriez y reconnoître.

PYRANTE.

Je n'entends pas.

M. CLÉONTE, *parlant très haut, et lui montrant mademoiselle Cléonte.*

C'est celle-ci qui est à marier. (*lui montrant madame Cléonte.*) Celle-là, que vous voyez, est ma femme.

PYRANTE.

Elle est votre femme? Eh ! mais, en ce cas-là, mon neveu n'a rien à y prétendre.

M. CLÉONTE.

Je le compte bien comme cela.

PYRANTE.

Quel galimatias me faites-vous donc ?

M. CLÉONTE.

Eh ! morbleu ! c'est vous qui le faites, le galimatias.

PYRANTE.

Bon ! bon ! bon ! fort bien ! (*à Mondor, en montrant mademoiselle Cléonte.*) C'est donc mademoiselle ?

Mlle CLÉONTE.

Vous voilà au fait.

MONDOR, *à Pyrante.*

Oui, mon oncle, c'est de mademoiselle que j'ai entendu vous parler.

M. CLÉONTE, *à Pyrante.*

Oui.

MONDOR, *à Pyrante.*

Mais autant la vivacité de ma passion me faisoit desirer d'obtenir ce que j'aime, autant mon respect m'en éloigne à présent. Elle a des engagements que je ne puis rompre. (*montrant l'assesseur.*) Monsieur l'assesseur, que vous voyez, l'aime depuis long-temps, et elle ne doit point être insensible pour lui. Je ne troublerai point de si parfaites amours; je lui cède à jamais la place. Mon partage est un exil éternel.

(*Il s'en va avec Crispin.*)

SCÈNE XXIII.

M. CLÉONTE, MADAME CLÉONTE, MADEMOISELLE CLÉONTE, L'ASSESSEUR, PYRANTE.

PYRANTE, *à part.*

Comment!

Mlle CLÉONTE, *à part.*

Quel travers! Eh quoi! il me fuit?

L'ASSESSEUR, *à part.*

Ah! ah! le voilà parti.

M. CLÉONTE, *à madame Cléonte.*

Eh bien ! vous êtes contente, ma femme? Voilà sans doute de quoi vous êtes cause.

Mme CLÉONTE, *en souriant.*

Vous êtes le maître, monsieur, de le faire revenir.

PYRANTE.

Je ne sais pas d'où la rupture peut provenir ; mais ce mariage-là ne m'a pas l'air de se faire. Tout ce que je puis vous dire à cela, c'est que, premièrement, il faut prendre les jeunes gens comme ils sont, et leur passer un peu quelque chose ; et, d'ailleurs, c'est que.... Ah ! çà, puisqu'il est ainsi, votre serviteur : je vous laisse.

L'ASSESSEUR.

Votre serviteur.

(*Pyrante s'en va.*)

SCÈNE XXIV.

M. CLÉONTE, MADAME CLÉONTE, MADEMOISELLE CLÉONTE, L'ASSESSEUR.

M. CLÉONTE, *à part.*

Je n'ai jamais entendu parler de chose pareille.

L'ASSESSEUR, *paroissant un peu rêver.*

Cela est singulier, en effet.

M. CLÉONTE.

Un homme fait des démarches avec une activité étonnante : il presse, il supplie, il fait venir ses parents; et quand tout semble décidé, il se retire, et dit qu'on n'entendra jamais parler de lui.

L'ASSESSEUR.

Écoutez donc : quelque passion que l'on ait, quand il s'agit de terminer, il n'y a personne qui ne tremble ; et à présent que je reste seul, je vous avoue, moi, que je ne sais plus qu'en dire.

Mlle CLÉONTE.

Après vos plaintes et vos tracasseries, quel est donc ce discours?

M. CLÉONTE, *à l'assesseur.*

Je vous conseillerois encore de vous faire prier! Voilà peut-être ce qui pouvoit vous arriver de plus heureux.

Mlle CLÉONTE, *à l'assesseur.*

Vous pouvez dire que vous l'échappez belle.

L'ASSESSEUR.

Il semble, effectivement, que la destinée ait travaillé pour moi en cette occasion. Allons, ma chère Cléonte, unisons-nous.

Mlle CLÉONTE.

Unissons-nous.

Mme CLÉONTE.

A présent que le mariage de ma belle-sœur est

conclu, je pourrois vous faire une confidence : mais ma fidélité n'en seroit pas plus sûre, et cela ne serviroit qu'à troubler votre repos.

M. CLÉONTE.

Qu'est-ce à dire?

Mme CLÉONTE.

Venez, venez, je prendrai mieux mon temps pour vous en informer.

VAUDEVILLE.

Tel amant croyoit tout facile,
Qui ne reçoit que des mépris,
Et dont l'espoir est inutile.
Quel chagrin de s'être mépris!
Tel autre, qui n'osoit s'attendre
A la plus légère faveur,
Est mis au comble du bonheur.
Qu'il est heureux de se méprendre!

Les filles, quand on les marie,
Ne rêvent que jeux et que ris;
On les tire de rêverie.
Quel chagrin de s'être mépris!
La victime plaintive et tendre
Croit que c'est un malheur sans fin;
Mais elle est veuve un beau matin.
Ah! quel bonheur de se méprendre!

Sur les bons tours de sa voisine,
Sur la sottise des maris
Chacun a la vue assez fine;
Bien peu de gens s'y sont mépris:
Mais ce que j'ai peine à comprendre,
C'est qu'on voit ces avantageux
Sur ce qui se passe chez eux
Être les seuls à se méprendre.

Colin choisit, pour être père,
Colette, dont il est épris.
Au bout de six mois elle est mère.
Quel chagrin de s'être mépris!
Au benêt l'on sait faire entendre
Que six mois c'est terme complet.
Colin se croit père en effet.
Qu'il est heureux de se méprendre!

Croyant voir l'objet de sa flamme,
Au bal, sous un domino gris,
Un époux aborde sa femme.
Quel chagrin de s'être mépris!
Elle, après, le croyant surprendre,
Sous un masque au sien ressemblant,
Trouve, au lieu de lui, son galant.
Ah! quel plaisir de se méprendre!

Un auteur nous lit une pièce;
Nous la jugeons pièce de prix.

Vous la jugez d'une autre espèce.
Quel chagrin de s'être mépris!
Une autre, que nous n'osions prendre,
Et que nous donnons en tremblant,
Peut avoir un succès brillant.
Qu'il est heureux de se méprendre!

Dans les bras de sa jeune femme
Le plus fat de tous les maris
Croit que c'est lui seul qui l'enflamme,
Et qu'il ne s'est jamais mépris.
Le sommeil qui vient la surprendre,
Par malheur, trahit son secret.
Son rêve fut tant indiscret,
Que l'époux ne put s'y méprendre.

Un jeune fat, dont la chimère
Est d'être plus beau qu'Adonis,
Croit que c'est le seul art de plaire.
Quel bonheur de s'être mépris!
Mais un refus lui vient apprendre
Que l'on ne plaît point sans esprit:
Tout son bonheur s'évanouit.
Qu'il est fâcheux de se méprendre!

Pour se venger d'une coquette,
Un jour, on instruit son époux
Qu'avec le beau Damon, seulette,
Souvent elle est en rendez-vous.

Le mari, qui veut les surprendre,
Suit de sa femme tous les pas.
Il la surprit avec Licas,
Et se méprit sans se méprendre.

FIN.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

L'École des Bourgeois, comédie, par d'Allainval. . . . . Page 1
Le Rendez-vous, ou l'Amour supposé, comédie, Par Fagan. 111
La Pupille, comédie, par le même. 161
Les Originaux, comédie, par le même. 221
L'Étourderie, comédie, par le même. 273

FIN DE LA TABLE.